2021

La Fleur de l'Amandier

Atelier Buissonnier

Atelier de la Porte des Maures

Table des matières

Lundi 1er Mars 8
Premier jour du printemps 8
La branche d'amandier 8
L'amandier sauvage du Luberon (Mireille LC) 9
La violette (Mireille LC) 9
Amandier (Claude) 10
L'amandier a fleuri. (Jean Michel recueil 2012) 10
Tous pour un, un pour tous - Dominique - (La fleur d'Amandier – Mars 2021) 11
L'amandier du Faron est en fleur (Kris) 12
Proposition : 14
Sun - Soleil brûlant (Mireille LC) 15
Wind - Le vent d'autan (Mireille LC) 15
Sang Daw l'éléphant et Mayra la petite indienne. (Suzanne) 15
La montagne Croicroi. (Jean Michel) 17
L'aventure de Lapinoun (Claude) 21
Situation de la Covid 19 24
Mardi 2 Mars 25
Henri Troyat 25
VENISE EN COUP DE VENT 25
Proposition : le tourisme et les touristes. Que dire ? Qu'en dire ? 27
Clic clac clic clac (Annie) 27
Venise la belle (Antoine) 28
Situation de la Covid 19 29
Mercredi 3 Mars 30
les Choses de la Vie. 30
Chanson à Hélène 30
..... 32
Ils ont choisi la mer, et la vie … (Dominique – La Fleur de l'amandier –Mars 2021) 32
Les choses de la vie (Mireille) 33
Méandres de la Vie (Jean Michel … extrait Chemins Buissonniers) 33
Situation de la Covid 19 35
Jeudi 4 Mars 36
Antonin Artaud disparaissaiten1948. 36
Le navire mystique 36
Qui suis-je ? 36
Invocation à la momie 37
Qui suis-je ? (Mireille LC) 39
Situation de la Covid 19 40
Vendredi 5 Mars 41
L'Amour 41
. Le cœur perd lentement mémoire du soleil, ... 41
Solitude 42

Un Soir 42
Pendant une nuit blanche 42
Nuit blanche 43
Tes paroles tranchées, glaçantes… 43
Nuits Blanches (Jean Michel … extrait Chemins Buissonniers) ..43
REGRETS (Jean Michel) 44
La tristesse (Mireille LC) 45
Nous dansions (Claude) 46
Amour de ma vie (Antoine) 47
La solitude (Mireille LC) 48
Situation de la Covid 19 49
Samedi 6 Mars 51
Emile Pagès 51
— Je m'excuse de vous déranger, ... 51
La suite (Jean Michel) 53
Situation de la Covid 19 56
Dimanche 7 Mars 57
En 1868 naissait Giovanni Giacometti, ... 57
Situation de la Covid 19 59
Lundi 8 Mars 2021 60
Aujourd'hui mise en lumière de Henry Quison 60
Prologue 23 mai 1996. 60
Vanité ? 61
Situation de la Covid 19 63
Mardi 9 Mars 64
Anniversaire, il en faut car le temps va, ... 64
..... 64
La peste (Robert Desnos) 64
La peste (Camus) 64
Haïkus 65
Anniversaire COVID (Mireille) 66
Anniversaire (Annie) 66
Quelques maux (Jean Michel) 67
Covid-19 peste des temps modernes (Antoine) 67
ACTION … REACTION (Dominique) 68
Situation de la Covid 19 70
Mercredi 10 Mars 2021 71
La Une à Chloe Delaume 71
Comment ne pas rester seul (Premiers conseils) Jean Michel 73
Situation de la Covid 19 74
Jeudi 11 Mars 2021 75
Une belle journée, ... 75
Jean Yanne 75
Marc Antoine Girard 75
Alphonse Allais 75
Georges Brassens 75

Voltaire 75
Jean D'ormesson 75
Emile Zola 75
Sylvain Tesson 75
Qui c'est ? …. C'est le plombier ! (Jean Michel) 75
Une nuit de plomb qui nous plomba. (Suzanne) 77
Comment garder son aplomb. (Antoine) 78
L'aventure de la capitale de la musique (Mireille LC) 78
Situation de la Covid 19 80
Vendredi 12 Mars 2021 81
Le Pirate 81
Rien 81
Rien que cette lumière 82
Georgia 82
Nos jours faits de rien (Claude) 83
Rien (Claude) 83
Vous ne me devez rien (Antoine) 84
Tout ça pour rien ! (Jean Michel) 84
Rien (Suzanne) 85
Situation de la Covid 19 87
Samedi 13 Mars 2021 88
C'est le jour de l'asperge. 88
Le sonnet de l'asperge (Charles Monselet) 88
Asperge en cuisine 89
PLANTE POTAGERE DELICATE. (Mireille LC) 89
Situation de la Covid 19 91
Dimanche 14 Mars 92
Bien souvent je revois… 92
Le printemps 92
Situation de la Covid 19 94
Lundi 15 Mars 95
Jour du thon, jour de pêche 95
HEMINGWAY : LE VIEIL HOMME LA MER 95
Et ici le roman-conversation de Jean Pierre Martin 97
..... 98
Marc Escayrol 99
Alain Bombard 99
Noctuel 99
Patrick Sébastien 99
Bernard Guyzo 99
Le printemps, les marguerites (Mireille LC) 99
Le pêcheur solitaire (Mireille LC) 99
Variations printanières (Dominique) 100
Pi et la pie(Claude) 101
L'okapi de Papi (Mireille LC) 101
Faire pis que pendre. (Antoine) 101

Des pi qui volent (Jean Michel) 102
Situation de la Covid 19 103
Mardi 16 Mars 2021 104
En 1889 naissait Sully Prudhomme 104
L'inspiration (Sully Prudhomme) 108
..... 108
à Pasteur (Sully Prudhomme) 109
La source, l'inspiration (Antoine) 110
Je pioche où je peux (Claude) 110
L'indomptable imagination (Mireille LC) 111
Situation de la Covid 19 113
Mercredi 17 Mars 2021 115
Valério Adami nait en 1835. 115
Valerio Adami et son œuvre. (Antoine) 116
Plus noir est le remords (Jean Michel) 116
Situation de la Covid 19 118
Jeudi 18 Mars 2021 119
La une à Hector Bianciotti, ... 119
Souvenirs (Antoine) 121
Enfance(Claude) 122
Situation de la Covid 19 123
Vendredi 19 Mars 2021 124
Un clin d'œil à Arthur C. Clarke 124
Jules Verne 126
La broderie Martienne (Annie) 129
Roman d'anticipation .(Mireille LC) 129
Situation de la Covid 19 131
Samedi 20 Mars 2021 132
Così è se vi pare ! (Pirandello) 132
Situation de la Covid 19 137
Dimanche 21 Mars 2021 138
Le printemps a commencé 138
Liberté (Annie) 139
Magie(Claude) 139
Situation de la Covid 19 140
Lundi 22 Mars 2021 141
Avril 141
François Coppée 141
Avril 141
Gérard de Nerval 141
Oiseau de Printemps 142
Elodie Santos 142
Le Printemps (Mireille LC) 144
Le mystère de l'enfant et du platane (Mireille LC) 144
Le Platane du camping Nostradamus à Salon (Jean Michel) 145
Mars qui sourit....(Antoine) 146

Premier sourire de printemps (Théophile Gautier)....146
Le compte en vain (Jean Michel) 147
Texte et photos de Gene.....148
Situation de la Covid 19....149
Mardi 23 Mars 2021 150
Daniel Biga....150
Daniel est mon prénom....150
Il n'y a que la vie....151
Roger Martin du Gard nait en 1881.....152
Quelques citations :....152
Faces de Boucs (Jean Michel)....153
je me présente…(Mireille)....154
Je me présente (Antoine)....154
Situation de la Covid 19....155
Mercredi 24 Mars 2021....156
Lawrence Ferlinghetti naquit en 1919....156
À une tulipe....157
François Coppée....157
La Tulipe (Robert Desnos) 158
La poésie c'est….(Mireille)....158
Poète, Poésie (Claude) 158
Vous avez dit poésie ! (Antoine) 159
Situation de la Covid 19....160
Jeudi 25 Mars 2021 161
À la une ce jour, Frédéric Mistral....161
Esterello la fado (Suzanne) 163
La Provence … A. Daudet F. Mistral Petits faits révélateurs de la Provence (Mireille LC) 164
Provence (Jean Michel) 165
La main de pierre (Annie)....167
Situation de la Covid 19....168
26 Mars 2021....169
La une à Jim Harrison....169
Fantasmagorie....169
Je peux interrompre 169
Pourquoi je bois ?....170
Un homme ratisse des feuilles....170
FANTASMAGORIES ((Maurice Fombeure) 171
Fantasmagories (Claude)....171
Fantasmagories pascales (Jean Michel) 172
Fantasmagories (Mireille LC) 174
Situation de la Covid 19....175
Samedi 27 Mars 2021....176
Pour ce jour un clin d'œil à Georges FRIEDENKRAFT né en 1945. 176
....176
Métissage (Georges FRIEDENKRAFT)....176

Pétales (Jean Michel) 177
Absence (Jean Michel) 177
Renouveau (Jean Michel) 177
Tanka (Suzanne) 178
Situation de la Covid 19 179
Dimanche 28 Mars 2021 180
Jonquille, acrostiche (Guy RANCOURT) 180
Peste ! (Jean Michel) 181
Narcisse, accroc ce type ! (Jean Michel) 182
Situation de la Covid 19 183
Lundi 29 Mars 2021 184
Le peintre Georges Seurat 184
Renouveau (Jean Michel) 185
Pétales (Jean Michel) 186
Absence (Jean Michel) 186
Mal-être (Jean Michel) 186
Situation de la Covid 19 189

Lundi 1er Mars

Premier jour du printemps météorologique et jour du narcisse.

Le narcisse et la jonquille (Robert Desnos)

Es-tu narcisse ou jonquille ?

Es-tu garçon, es-tu fille ?

Je suis lui et je suis elle,

Je suis narcisse et jonquille,

Je suis fleur et je suis belle

Fille.

La branche d'amandier (Lamartine)

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour!

Savourons ces courtes délices;
Disputons-les même au zéphyr,
Epuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin,
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : Hâtez-vous de jouir.

Et, puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour!
Que ces roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'amour!

L'amandier sauvage du Luberon (Mireille LC)

Tel un arbre en bouquet, puissant, l'amandier volumineux s'élève dans le bleu du ciel.

Son tronc composé de plusieurs branches "couleur charbon", au soleil éclaboussant, nous donne un spectacle que l'on voudrait prolonger le soir..

A la floraison au printemps, ses fleurs blanches sur fond d'ébène, c'est comme une enluminure trempée de lumières pétillantes, et les couleurs, les parfums, les sons se répondent, mêlant la nature, l'écho des chants d'oiseaux qui s'éveillent au printemps, juste une caresse de bonheur.

La violette (Mireille LC)

Son parfum, sa couleur claire, délicate,
mêlée de "violet trempé de lumière",
brassée au vent sensible des poètes,
déroute jusqu'à devenir ciel.
La violette timide apparait le long des
chemins, des sous-bois, et réclame
presque l'oubli, car parfois à l'ombre
protectrice d'herbes sauvages.
De nombreux poètes multiplient
leurs élans poétiques pour l'humble
fleurette odorante.
Depuis 1850, la ville de Toulouse a
exploité son parfum, et a déchiffré

ses vertus...
Puis, l'on dit que Napoléon vouait
une passion pour cette fleur et
qu'elle devint un signe de ralliement
des Bonapartistes pour les cent
jours de Napoléon, "Père la Violette"
Quelques années après, la violette
s'invita dans nos cuisines pour
enchanter nos papilles.

Amandier (Claude)

Amandier-nostalgie
Amandier
Amant d'hier
Auprès de qui
Mes amours folles
Amours d'école
Avaient fleuri.
Sourires
A mendier
A prendre, à donner
Sourires en fleurs
Sourires en cœur
Epanoui
Promesses de bonheurs
Renouvelés
Sous ciel d'azur
Grâce et délicatesse
Tendresse
Air pur
Amandier-nostalgie
Une jeunesse
Bénie.

L'amandier a fleuri. (Jean Michel recueil 2012)

L'amandier a fleuri
à l'enclos où chuchote une fontaine de marbre,
perruque poudrée, mille fleurs sur cet arbre
sèment au vent flocons de pétales au printemps qui sourit.

La flamme a jailli comme le feu nouveau
Au cierge vert que tient la vieille dame
fuligineux espoir qui éloigne les mauvaises âmes
de cette jeune année éclairant le renouveau.

Le cierge béni a fumé son encre de suie
pour la croix qu'elle inscrit sur chaque porte, chaque fenêtre
Candeloua, ton signe de foi elle le fait renaître
protégeant son logis vide où elle promène sa vie.

Encore une année à passer, une nouvelle chandelle
dans la solitude froide des souvenirs qu'elle gomme
oubliant ses proches, visages qui s'endorment.
Candeloua sauras-tu lui ramener l'étincelle !

Sur son visage un sourire a fleuri
à l'enfant qui parait, et son fils qui le suit
dans ses bras chaleureux, une larme qu'elle essuie
souvenirs de joie et la mémoire qui refleurit.

Une poêle a chanté
dans la cuisine où l'enfant l'a rejointe
chant de crêpes que l'on tourne à deux mains
d'un Louis d'or le pitchounet signe le destin enchanté.

Sur la table le cierge est allumé
crêpes, ganses et navettes en habits dorés,
une pluie de sucre vient les déguiser,
l'hiver s'évite, le printemps montre ses plumets.

L'enfant l'a embrassée
Bisous sucrés d'un "Merci Mammie"
Chandeleur, fête des amis
Puis elle a dû débarrasser.

Et ils s'en sont allés
Etaient-ils venus ? Elle ne sait plus !
Sur la table des crêpes il n'en reste plus !
Et elle est là cheminant dans son allée.

L'amandier a fleuri
à l'enclos où chuchote une fontaine de marbre,
ses souvenirs comme pétales de neige tombent de leur arbre
elle rêve que ce soir elle a souri !

Tous pour un, un pour tous - Dominique - (La fleur d'Amandier – Mars 2021)

A Robin

Si tu admires la fleur de l'amandier, rose et blanche,

Sache qu'elle se fond avec ses sœurs pour t'offrir ce spectacle.

Si tu vois un papillon voler près de toi,

Sache qu'une myriade s'éparpille dans les bois.

Si tu vois l'oiseau sur la branche, en pleine migration,

Sache qu'il reprendra son vol au milieu des siens.

Quand tu entendras la cigale dans le grand pin,

Ecoute bien la symphonie qu'elle joue avec ses amies.

Si tu sens la goutte de pluie dans ton cou,

Lève ton visage et offre- le à l'ondée rafraîchissante.

Si tu sens comme un fil à la patte,

Sache que le mille pattes marche peut être sur mille fils, clopin-clopant .

Si la note de musique t'émeut,

Sache que le monde joue toute une merveilleuse partition pour toi.

Si tu contemples les étoiles dans le ciel,

Sache que la galaxie entière veille sur toi.

Viens, écoute ton cœur battre et

Sache que des millions d'autres cœurs palpitent dans ta ville, ton pays, sur la Terre, à l'unisson.

Si le jeu t'apporte du plaisir,

Sache qu'il est encore plus grand quand il est partagé,

Tout comme le Bonheur d'Aimer …

Haïkus - *Dominique (La Fleur de l'amandier-mars 2021)*

Violette et Parfum

Dans la fraîcheur du sous bois

Violette et Oubli

Violette en rosée

Au soleil se prélassait

Nuit noire et violette

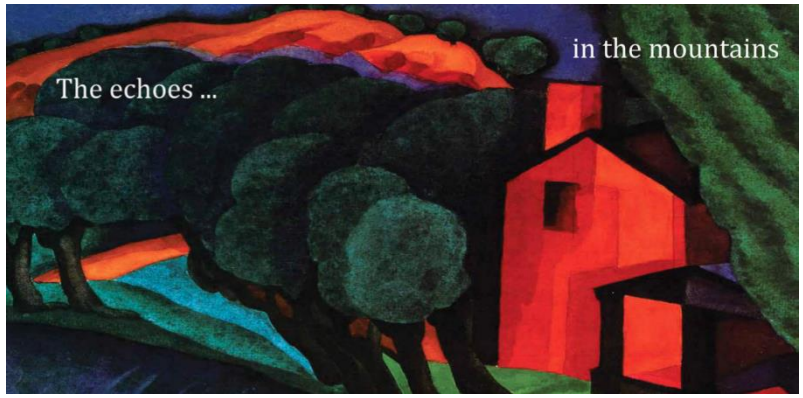
L'amandier du Faron est en fleur (Kris)

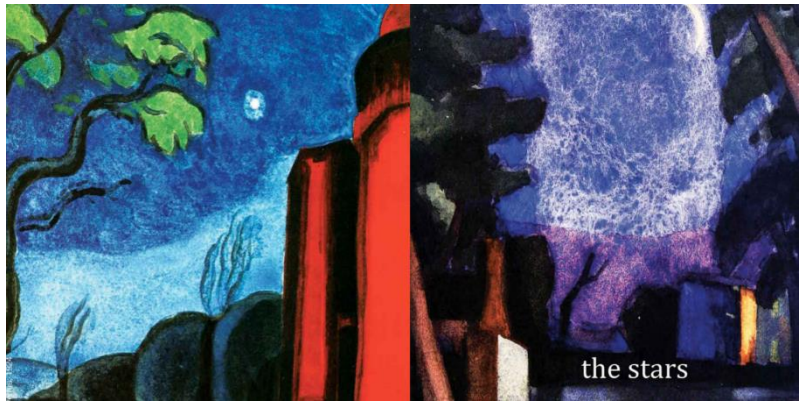
Enfin le printemps revient
Qu'il fut long d'attendre le retour de la chandeleur
Qu'il fut long d'attendre d'enlacer les siens
On se rappellera ces temps incertains
Où s'inviter recevoir devenait un devoir
Devoir d' amour envers les Anciens et les Siens
Obligation morale de lutter contre le repli individuel discriminatoire
Obligation morale de redonner aux jeunes générations blessées espoir à dessein
Aux jeunesses sacrifiées sur l'autel de l' austérité
Au nom d'une crise sanitaire qui cache une vérité

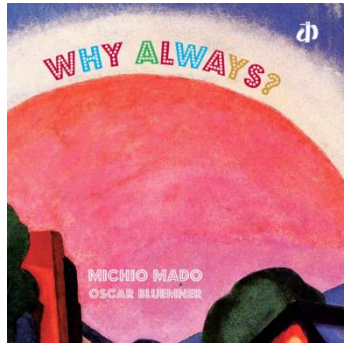
Celle pour certains de ne plus vouloir faire société
Celle pour certains d'encourager les héritiers à s'épousailler
Et la misère pour les Autres progresser
Mais fort heureusement des consciences veillent
Soucieuses de notre destin commun
Soucieuses de notre humanité cajun
Profitons de chaque instant d'éveil
En ce printemps précoce et fleuri
Où moutonnent les amandiers rosis
Humons l'air doux et attendri
De lendemains tendrement alanguis

Proposition :

A partir du travail de Michio Mado et d' Oscar Bluemner, écrire un conte ou un poème en relation avec les éléments de la nature, privilégiant une lecture pour enfants. Si vous écrivez un conte, vous aurez la semaine pour le parfaire.







Sun - Soleil brûlant (Mireille LC)

Viens t'asseoir à côté de moi,

tu me réchauffes, c'est bon..

Mais tu brûles alors Pourquoi ?

Soleil tu es un gros dragon…

Dis lui …. Papa,

que je suis un colimaçon,

tout blanc, dans l'herbe sèche.

Dis Papa, tu l'attrapes toi,

le soleil, là haut…là haut…

Wind - Le vent d'autan (Mireille LC)

Le vent hurle, aie, ma tête

ma maison est vieille, cent-ans,

sur la colline là.. tu là vois, à perpète…

Dis, Tonton Alfred….

Tu la vois…rouge ..le cyprès vert..

c'est la plus belle, viens… je vais

te montrer les grenouilles vers

le grand bassin qui glougloute.

Quand elles chantent, le vent

zigzague loin..loin dans les Cévennes

Fini le tam-tam dans ma tête

Sang Daw l'éléphant et Mayra la petite indienne. (Suzanne)

Sur une île au milieu de l'océan indien vivait tranquillement une petite communauté d'hommes et de femmes . Ils respectaient la nature et les animaux.

Les enfants dès leur naissance avait pour ami une plante et un animal, dédiés à vie.

C'est ainsi que commença l'histoire extraordinaire de Mayra la fillette et de Sang Daw l'éléphanteau.

Ils naquirent le même jour et leurs prénoms s'accordaient : Mayra, celle qui s'élève et qui est bien aimée et Sang Daw, lumière des étoiles.

La fleur de lotus dévolue à Mayra symbolisait à elle seule les quatre éléments avec ses racines plongeant dans la terre, sa tige montant dans l'eau et sa fleur s'exposant à l'air et aux rayons du feu du soleil. Elle étalait sa beauté dans le bassin, au milieu du jardin.

Un amour sans faille les unit très tôt. Déjà à quatre pattes Mayra rampait jusqu'à Sang Daw, le regardait avec dévotion et communiquait avec lui. Ces deux-là se comprenaient et de sa trompe l'éléphanteau caressait le visage du bébé qui riait aux éclats. La fleur de lotus les observait impassible, mais toujours présente et à l'écoute.Chaque jour qui passait renforçait leur complicité. Les jours ont succédé aux années et on les voyait déambuler dans les rues du village où chacun les connaissait et les interpellait gentiment :

- Bonjour ! Où allez-vous ainsi ?

- Nous allons saluer le soleil auprès de ma fleur de lotus.

C'était devenu un rituel, chaque matin, sans se parler, ils se dirigeaient vers le bassin où la fleur les attendait. Sang Daw était devenu un superbe éléphant, Mayra une jolie jeune fille et ses parents ne concevaient aucune crainte de la voir sortir sous la protection du pachyderme.

Le village, sur cette île perdue dans l'océan, coulait des années de bonheur tranquille, l'harmonie régnait…

Jusqu'à…

...Ce jour-là, la fleur de lotus perdit sa belle couleur blanche et ses feuilles se fripèrent de jaune et marron. L'éléphant était nerveux et ses yeux imploraient Mayra. Quelque chose de grave se préparait et ses amis savaient ce qui allait arriver à n'en pas douter !

Un vent chaud et presque brûlant attisait leur angoisse et Mayra demanda :

- Que se passe-t-il ?

Elle plongea ses yeux dans ceux de son ami et vit alors l'horreur qui allait advenir. C'était comme un film d'épouvante, loin de l'île, sous la mer, la terre s'ouvrait et de ses entrailles sortaient un feu puissant et incontrôlable et ce feu soulèverait l'eau de l'océan et la vague engloutirait tout sur son passage. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Elle avertit ses parents, ses parents avertirent toute la communauté et une cohorte d'animaux, de plantes précieusement portées, d'enfants, d'hommes et de femmes gravirent en hâte la montagne qui dominait le village.

Après deux heures de marche éprouvante, arrivés en haut du massif ils s'assirent et attendirent. Rien n'arrivait et ils se demandaient s'ils avaient eu raison d'abandonner leurs maisons. Déjà des reproches fusaient :

- Quelle idée de croire en ces sornettes !

Mayra les suppliait de rester encore un peu, d'attendre que le soleil soit à son zénith et ses parents la soutinrent :

- De toute façon nous sommes ici, suivons son conseil.

En maugréant ils attendirent…

Et heureusement !!

Une vague géante se profilait sur l'océan, un mur énorme de plus de vingt mètres arrivait sur l'île à la vitesse d'un cheval au galop. En rien de temps, leur village au-dessous d'eux disparut sous leurs yeux atterrés.

La vague avait tout englouti !

Elle se retira au bout d'un temps qui semblait une éternité, laissant une boue âcre et sale.

Les habitants avaient perdu leurs maisons mais ils étaient sains et saufs. Les animaux et les plantes protégés ils pourraient rebâtir, planter, la vie reprendrait comme avant avec ses rires et ses chants.

Les années se sont écoulées, le village reconstruit retrouva sa sérénité et le lotus fleurit de nouveau dans le bassin...

Grâce à Sang Daw, Mayra et le lotus blanc le village ne déplora aucune victime.

La montagne Croicroi. (Jean Michel)

C'était au temps où les jours n'existaient pas et donc tous les êtres vivants sur cette terre, ne connaissaient pas non plus ce qu'était nuit et même ce qu'était couleur.
Ils vivaient dans le toucher, les odeurs et les sons. Cela leur permettait de se rendre compte de leur environnement.
En fait c'était terriblement difficile de vivre sur notre sol parce que rien ne poussait.

En fait ps tout à fait, seules des racines trouvaient leur bonheur, elles serpentaient partout sur le sol de ce presque désert.

Une petite tribu d'hommes, chasseurs, femmes et enfants étaient là.
Il se croyait tout à fait spéciaux car tous les animaux qu'ils rencontraient, fort rares, avaient quatre pattes. Ils s'étaient baptisés les « deux pattes dressées ». Chacun d'eux avait un nom court, il y avait « Snifsnif » toujours enrhumé, « Prrrr » pour celui qui ronflait souvent, « Puuuuu » pour les petits enfants qui étaient « puuuu » pendant un certain « temps »s, mais ce mot n'existait pas encore. Finalement ce mot « Puuuuu » était resté dans le langage et on disait simplement « ça ! Pu ! » quand l'odeur n'était pas bonne.
On avait inventé aussi « Baaaa » quand on n' aimait pas le goût.
On ramassait des « smoufsmouf » qui poussaient abondamment en tirant sur leurs chapeaux montés sur un pied. Ils aimaient bien les « smoufsmouf » crus mais parfois ils avaient terriblement mal au ventre et ils apprirent à connaitre l'odeur des « aïeaïeaïe » qu'ils ne ramassaient plus. Finalement ils se nourrissaient de « smoufsmouf » et le terme resta sous le nom de « CestMou ».

Il faut que je vous parle des « ouillouillouille ». C'étaient en fait les longues racines qui trainaient partout et quand ils allaient cueillir les « smoufsmouf », souvent ils s'embronchaient et tombaient, il fallait se méfier des « ouillouillouille ». ! Et ce n'était pas simple vous vous en doutez !

Dans cette vie à la recherche de « CestMou » en évitant les « ouillouillouille », ils apprirent la présence des « tactac » et des « craccrac ».

Les « tactac » ne bougeaient pas et étaient des « Baaa » lorsqui'ils essayaient de les mettre dans la bouche, d'ailleurs c'était plus dur que les dents et ça piquait souvent. C'est lorsque deux « tactac » se rencontraient qu'ils entendaient ce bruit. Les « tactac » étaient remplis de magie. Ils avaeint découvert cette propriété stupéfiante en les frappant fortement, ils avaient alors aperçu pendant un bref instant des petits points qui trouaient le noir de leur vie et mourraient aussi vite. Ils avaient essayé de les attraper, c'était très difficile, ils finirent par les classer dans les « aïeouille » ne sachant trop quoi en penser. En tout cas ils savaient maintenant que les « tactac » pouvaient faire des trous dans leur univers comme des petits points très chauds.

Les « tactac » se différenciaient bien de « craccrac ». Ces derniers se déplaçaient, pouvaient monter sur leurs pattes et les chatouiller et il était possible de les attraper sans les classer dans les « aïeouille », mais c'était lorsqu'on marchait dessues qu'on savait qu'ils étaient des « craccrac » ou bien quand on les mangeait. Ils bougeaient un peu, ça chatouillait, et puis quand on mordait on savait qu'ils étaient « craccrac ». Ils étaient moins bon que les 'CestMou » et il fallait en manger beaucoup pour qu'ils deviennent « aïeaïeaïe ».

Mais voilà, tout cela serait finalement très simple et réglé, s'il n'y avait pas eu cette histoire étrange.

« Ouuhh » s'était réveillée. C'est vrai qu'elle criait souvent « Ouhhh ». Elle était maman d'un « Puuuuu » et vivait avec « Prrrr ». Elle avait été

reveillée par un odeur de « ça ! Pu » et chercha d'où elle venait. « Prrrr » sentait bien quelque chose mais elle finit par découvrir que c'était son chenapan de « puuuu » qui avait fait des siennes. De lui venait le « ça ! Pu ! ».

C'est avec des « smoufsmouf » qu'elle arrangeait la chose et elle se leva donc pour aller en cueillir, elle avait remarqué que les « smoufsmouf » poussaient très bien avec des « ça ! Pu ! » et elle connaissait le coin où elle arrangeait sa culture.

Elle avançait en faisant attention aux « « ouillouillouille » quand elle entendit venant d'assez loin, « Croicroi ». C'est la première fois qu'elle entendant cela, il y avait peut-être des deux pattes dressées, ils n'étaient pas les seuls ! Elle fut remplie d'effroi et refit marche arrière en criant « Ouhh », ce qui était habituel chez elle, mais réveilla « prrr », « Snifsnif » et tout le monde, même les « puuuu » se mirent à faire des « oinouin ».
« Ouhh » revint et se mit à crier « Croicroi ».
Personne n'avaot jamais entendu ces « croicroi » !
Tout le monde se calma et écouta silencieusement, essayent de capter une odeur, mais rien. Rien du tout !
Et comme le hasard fait souvent bien les choses, voilà que « Ouhh » se met à crier bien fort « Ouhh Ouhh Croi Croi » !
Et là stupeur, après un bref moment, tous entendent faiblement « Ouhh Ouhh Croi Croi ». Droit devant !
Cela intrigue, on finit par s'amuser.
« Ca ! Pu », on entend revenir « ça ! pu ! », « ouillouillouille » et revient « ouillouillouille ».
C'est la fête, on rit. C'est la première fois qu'ils découvrent ce qui devient le « Hihihi », et c'est bien agréable.
On essaye encoer une fois :
« aïeouille », revient « aïeouille Croa croa ».

Alors là les rires s'arrêtent !
Il y a quelque chose là-bas ! Mais il y a trop de « ouillouillouille » pour aller se rendre compte de ces « croicroi ».

Ils avaient entendu les deux frères des « Croicroi » pas très bien prononcés, des « Ouhh Ouhh », des « ouillouillouille ». qui ne représentaient rien pour eux. Ils étaient proprement en colère. Non pas contre ces sons venus de loin mais par l'égoïsme de l'autre là-haut qui ne les laissait pas approcher de son refuge.
Tous deux volaient très bien et se servaient de l'odeur des charognes pour se nourrir. Charognes qui n'étaient que les restes qui tombaient d'en-haut, délaissées par l'autre qui raflait tout ce qui pouvait bouger.
Il fallait que cela cesse. Chacun devait avoir sa chance !
Les deux frères étaient intelligents et futés. Ils décidèrent de ruser. L'un servirait d'appât et l'autre irait dans le refuge du chasseur des cimes car il vivait en haut de la montagne.
L'un des frères s'appelait « Croistu » et l'autre « Croismoi », mais ils s'appelaient l'un l'autre en criant « Croa « tout simplement, ils n'étaient que deux alors ils savaient que c'était forcément l'autre qui répondrait « Croa ».
Bien que « Croistu » ait quelque doute sur le plan, « Croismoi » emporta son adhésion et ils partirent tout deux en volant et criant « Croa Croa ».

Croistu » battit des ailes violemment et ne cessa de donner du 'Croa » jusqu'à ce qu'il entendit « Criii criii ». Il était parti l'habitant des cimes.

« Croismoi » vola silencieusement vers la cime, guidé par l'odeur d'une proie encore fraiche. Il monta facilement et là quelle fut sa surprise de voir un trou, je dis bien voir, en effet l'intérieur d'une grotte était éclairé, il voyait pour la première fois. Il y avait une boule qui illuminait tout. Il entra et se posa dans la grotte, il faisait bon, plus chaud qu'à l'extérieur et il vit des danseuses brillantes et jaunes pousser sur des

racines sèches, dans un coin une grosse fourrure avec des petits trous qui donnait des points brillants lorsqu'on la tournait vers les danseuses.

Dans un trou de la pierre il vit une substance inconnue, il s'en approcha et regarda la surface, il vit l'image d'un drôle d'oiseau. Il essaye de le picorer mais fut mouillé et put goûter cette substance qui lui donna des forces.

Il fallait qu'il fasse vite. Il décida de commencer par la boule. Alors il la mit dans la fourrure pour la cacher et s'envola très haut, au plus haut qu'il pouvait. Là il déplia la fourrure et accrocha la boule. La fourrure devint immense et s'éloigna encore plus haut et se mit à tourner, emportant lentement le globe lumineux.

Croismoi découvrit les montagnes, les plaines désertes, ses habits de plumes d'un blanc parfait.
« Croa », son frère appelait. Il vit un petit point banc qui fonçait vers le sol et un immense oiseau, ailes déployées, qui le surveillait, prêt à plonger.
« Croa », lança-t-il. et la montagne répéta « Croa ».
Le chasseur ne sut où donner de la tête et les deux frères retrouvèrent leur petit chez-eux.

La tribu des deux pattes dressées regardait ébahie après avoir soutenu l'éblouissement subit. Elle avait entendu « Croa Croa » puis « Croa Croa »

Devant eux une grande montagne en plusieurs morceaux comme des dents ou des « tac tac ». Ils voyaient, il y avait deux choses qui existait le « rien » et le « Ohhh », c'est ce qu'ils avaient crié lors de l'apparition de la sphère de lumière. Finalement le « rien » qui était leur monde d'avant fut classé dans les « Baaa ». Il y eut ainsi un « Ohhh » et un « Baaa ».

Mais ce qui les surprit c'est de se découvrir et de comprendre à quoi correspondait ce qu'ils touchaient ou sentaient. Les mères virent qu'il y avait des « puuuu » qui leur ressemblaient et d'autres qui étaient des petits « prrrr ».

Et puis lors de l'apparition de la boule, ils virent les « crac crac » s'enfuir au ras du sol avec de grands fils sur leur tête, chechant refuge sous les « smoufsmoufs ». Chaque chose avait sa forme, chaque chose avait une teinte différente . Il faudrait de nouveaux noms pour chaque détail.

Ils virent le globe se rapprocher du sol et puis disparaitre. Le « rien », non disons maintenant le « Baaa » allait-il revenir ?

On entendit « Ohhhh » de la bouche de « Ouhhh » qui regardait vers le « Ohhh ». Tous levèrent les yeux et virent des petits points innombrables ! Le « rien » les avait quittés, le « Ohhh » pouvait être aussi « aieouille » comme les « tac tac ».

Alors ils se couchèrent à même le sol et ce fut leur premier rêve de « Ohhh ».

Au réveil la boule était revenue. Ils pouvaient compter les « Ohhh » et les « Baaa ». Le temps avait pris son vol.

Tout comme les deux frères, plus loin, tellement petits, que la tribu ne soupçonna pas leur présence. Ils recommencèrent leur manège, « Croismoi » ayant décidé de remonter plutôt que « Coistu » car il connaissait la grotte, pas lui.

Cette fois-ci « Croismoi » retourna trouver le drôle d 'oiseau mouillé et l'emporta dans son bec. Il vola tout là-haut mais bien en dessous du globe qui était maintenant trop loin. Il ouvrit son bec et quelques gouttes tombèrent, se fragmentèrent et se multiplièrent. Lui, tout blanc

dans la lumière vit pousser un duvet de plumes blanches à travers lesquelles il se cacha un moment de l'autre. Il ressortit tout blanc mais tout mouillé et retrouva son frère dans leur trou.

La tribu avait regardé vers la montagne après avoir entendu « Croa Croa ». Ils la nommèrent « Croicroi ».

Ils virent le « Ohhh » prendre la teinte des « smoufsmoufs » et cette chose arrivait sur eux lentement. Puis ils reçurent des gouttes, cela était froid, ils tirèrent la langue, ce n'était pas « Baaa », c'était nouveau. On goûta, souvent, beaucoup, il n'y eut pas de « aïeaïeaïe ». Ils décidèrent d'appeler « Ohhh » ce qui venait de « Ohhh », ce qui était logique.

Ils riaient bien fort parce qu'elle tombait fortement maintenant, elle courait comme des « ouilleouilleouille » sur le sol. Elle éloignait et nettoyait les « ça ! Pu ! ». mais elle amenait du froid.

Lorsque le « Ohhh » retrouva sa boule éclairée on entendit à nouveau « Ouhhh » s'escclamer « Ohhhh »., mais elle regardait vers la montagne « Croicroi ». Les dents du sommet étaient toutes de la teinte des « smoufsmoufs » maintenant et « Vouou » était glacial.

Il vous faut savoir que le nom de « Vouou » était celui du vent dont on ne savait pas trop de quoi il était fait.

Ils allaient devoir se serrer les uns contre les autres.

Les deux frères avaient laissé passer les gouttes. Croistu avait froid et n'était pas certain de vouloir refaire un vol mais Croismoi lui fit comprendre que c'était la dernière fois et qu'il allait enlever le chaud à celui d'en-haut.

Alors tous deux se mirent en vol pour cette dernière tentative.

Les ailes battaient moins vite et Croismoi eut beaucoup de peine à atteindre la grotte. L'autre était parti, il avait sans doute grand faim. Il faisait très froid et tout était recouvert d'un duvet comme ses plumes.

Il entra dans la grotte et piqua dans les racines sèches. Les danseuses étaient là.

Il entendit la montagne crier des « Croa Croa » en quantité comme des appels au secours. Il reprit précipitamment son vol, les racines donnèrent des danseuses rageuses et de la fumée piqua les yeux de Croismoi. Il vit en dessous le vol timide de Croistu et l'autre qui tournoyait férocement sur lui.

Alors Croismoi plongea aussi en chute libre. Il chutait terriblement vite à travers la fumée qui l'empêchait de voir.

Et puis il sentit un choc et un « Criii ». L'autre avait été touché par les danseuses brûlantes et reprenait de l'altitude en battant des ailes.

Croismoi, étourdi par le choc, avait lâché ses racines, et tombait comme une pierre. La rencontre avec le sol fut brutale.

La tribu avait vu avec stupeur la grande bête qui tournoyait puis était repartie, elle était intriguée par le filet couleur de « rien » qui restait visible entre edux gros « tac tac » là-bas.

« Prrr » et « Snifsnif » allèrent sur place et virent entre les « tac tac » une chose étonnante qui réchauffait leurs mains. Des « ouillouilouille » portaient des danseuses qui passaient de l'une à l'autre. Ils comprirent que c'était les « aïeouille » qui donnaient du chaud. Alors depuis ils frappent des « tac tac » pour obtenir ce que maintenant on nomme le feu.

Voilà les enfants comment le ciel, le soleil, l'écho des montagnes, l'eau et le feu ont été donnés aux hommes chasseurs. Et puis ils ont vu verdir les plaines, pousser les arbres, s'épanouir les fleurs de médecine, couler les rivières et venir les troupeaux.

— Mais et Croismoi et Croistu ?

— Il faut se souvenir d'eux ! On n'a jamais retrouvé Croistu, peut-être emmené par l'autre qui doit vivre dans le froid et la neige maintenant. Pour Croismoi, il s'est réveillé après sa chute figurez-vous. Mais le feu —L'avait tout brûlé !

—En fait la fumée s'était collée à ses plumes et depuis il est devenu tout noir.
Il est toujours là et recherche son frère, écoutez bien dans la montagne, vous l'entendrez appeler « Croa » et ensuite on répondra « Croa ». Son frère est toujours là. Il est là-haut très-haut dans le ciel, je vous montrerai ce soir ses étoiles.

L'aventure de Lapinoun (Claude)

Une maison perdue au cœur de la forêt, une maison isolée, une maison où nul ne vient jamais, cette maison qui l'habite ?

Sa façade rouge-sang est-elle le signe que des actions maléfiques y sont pratiquées ?

Est-elle maison d'un ogre où maints petits Poucets auraient été retenus ? Est-elle maison de sorcière ?

Les rochers qui la surplombent font-ils écho au vent qui gémit dans les branches de la forêt profonde ? Les rochers qui la surplombent font-ils écho aux voix des suppliants reclus entre ses murs ?

La maison rouge est entourée de palissades. Est-ce pour décourager d'éventuels promeneurs, d'éventuels fureteurs à accéder aux secrets qu'elle recèle, des secrets bien gardés à peut-être ne pas laisser trainer en d'indiscrètes oreilles.

La viduité du paysage, l'obscurité, la solitude qui semble entourer le lieu, le silence étourdissant ne manquent pas d'inquiéter.

Lapinoun, petit lapin comme sa mère appelle son garçonnet, parti chercher des champignons est arrivé à proximité de l'étrange bâtisse. Il se demande qui peut bien y habiter. Il est curieux justement. Est-il trop curieux ? Tout ici est silence. Lapinoun pense au château de la belle au bois dormant. Lapinoun ne manque pas d'imagination.

Il longe la palissade. Il aimerait bien pouvoir se glisser au sein de la propriété. Il avance à pas feutrés. On ne sait jamais. Il a toujours avec lui un couteau pour cueillir proprement les champignons. Il a emporté une corde, ça peut être utile pour escalader quelque rocher ou grimper au haut d'un arbre. Le jour s'est à peine levé. Un soleil radieux éclaire la campagne alentours.

Un surmulot lui passe entre les jambes et se glisse dans un interstice du mur d'enceinte. Lapinoun le suit et trouve qu'en agrandissant un peu le trou, il peut pénétrer à l'intérieur. Ce qu'il fait illico. Un immense jardin planté d'arbres fruitiers l'accueille, un immense jardin planté d'arbres sur lesquels, entre les fruits, sont accrochés de jolis messages décorés. Sa curiosité l'incite à décrocher l'un d'eux. Il lit :

En toute saison,

Des haïkus tu cueilleras.

Fleurs ou papillons ?

Il s'apprête à se saisir d'un autre de ces petits papiers finement découpés quand une voix qui lui parait tonitruante l'interrompt.

- Serais-tu poète

Toi qui, les épis du songe

Glane en mes pommiers ?

Lapinoun sursaute, mais il ne prend pas les jambes à son cou. D'ailleurs par où pourrait-il s'enfuir ? Le temps de s'esbigner par la fente par où il est entré et le propriétaire de la maison ne manquerait pas de le saisir au collet. Il se plante crânement face à lui.

- Que rien ne t'étonne

De ce merveilleux jardin,

Grenouille ébahie !

Lapinoun ne comprend rien. L'homme parle-t-il par énigmes ? Les résout-il toutes comme le Petit Prince ? Intrigué, le garçon lui demande de quelle magie ces messages épinglés sur tous ces arbres sont-ils porteurs.

- Ces messages, comme tu les appelles sont des haïkus, et je suis poète ! J'écris pour les oiseaux, pour les arbres et les insectes, pour tout ce qui court et vole, pour tout ce qui saute et se cache.

- Pour les fauvettes et les lézards, pour les crapauds et les mulots ?

- Et les sauterelles et les pipistrelles. La nature vois-tu est si belle. Il me suffit de l'aimer, de l'observer, de me laisser porter par elle et elle me dévoile ses merveilles que je n'ai plus qu'à épingler. Veux-tu que je t'apprenne à l'écouter ? Veux-tu que je t'apprenne à en déceler les secrets ?

Lapinoun serait bien tenté, mais sa maman lui a toujours appris à ne pas parler à des inconnus, surtout si ces inconnus paraissent gentils.

La sorcière de la maison en sucre, en biscuits et en bonbons qui avait attiré Hansel et Gretel était toute mielleuse et tout attentionnée avant qu'elle n'emprisonne les enfants.

- Je veux bien. Permettez-moi d'abord de faire le tour de ce jardin qui ne ressemble à aucun autre et d'en découvrir les richesses.

Et Lapinoun part sur le chemin des haïkus nés de l'imagination de l'homme sans doute poète, peut-être animé de bonnes intentions, sûrement fantaisiste.

- Quand tu auras fait le tour, tu me rejoindras. En attendant, je te prépare un goûter, mon bonhomme ! Tu peux, si tu veux, t'approprier les haïkus qui te plaisent !

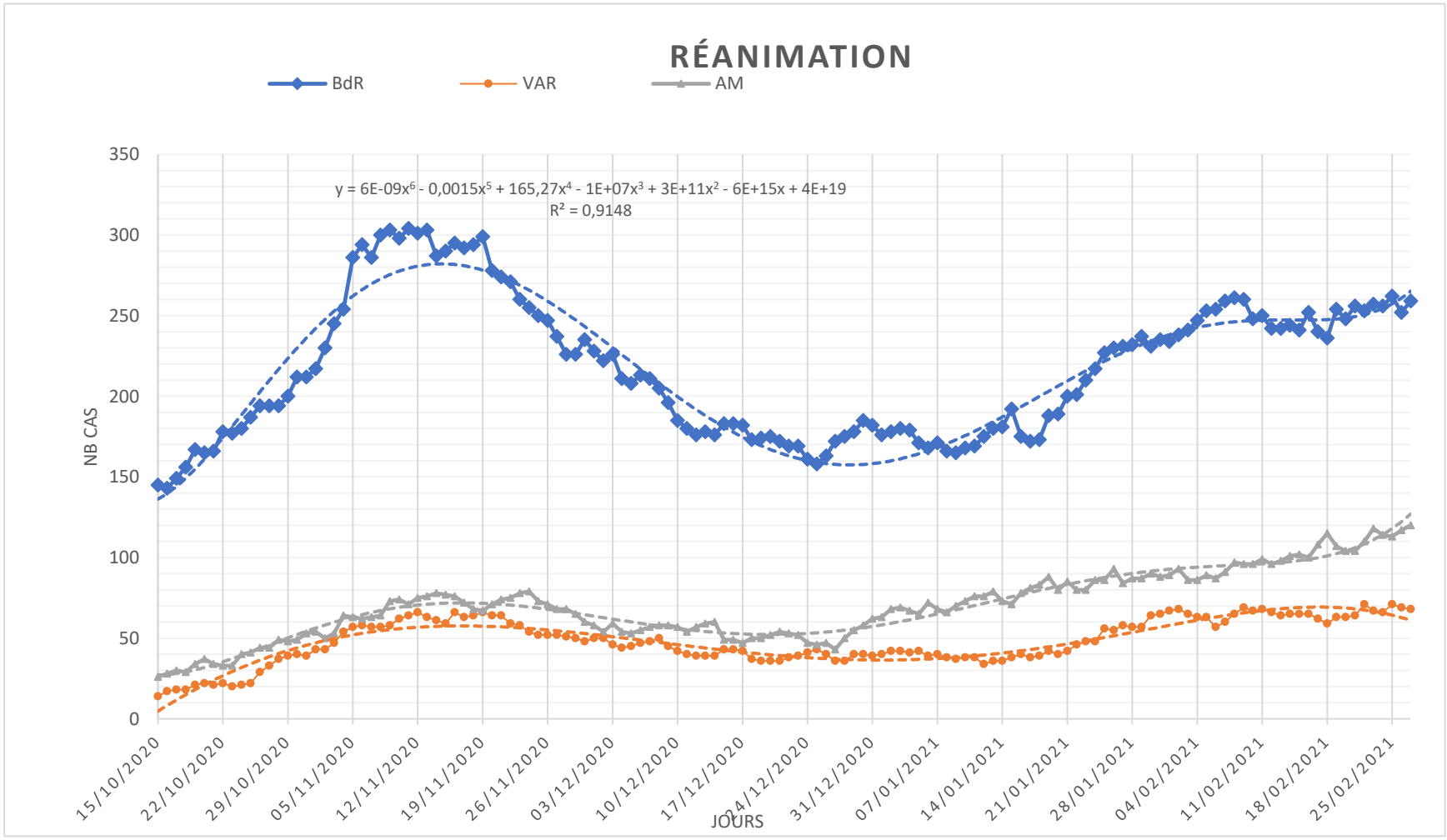
Lapinoun ne se le laisse pas dire deux fois et fait une collecte d'une myriade de ces poèmes miniatures. Tout doucement, tout doucement, il s'éloigne. Semblant de rien, il s'approche d'un des grands arbres attenant à la palissade. Il se retourne. L'homme trop occupé ne l'a pas suivi des yeux.

Lapinoun lance sa corde au haut de l'arbre, il se hisse sur une des plus hautes branches. De là , il saute hors de ce lieu plein de mystères. Puis il court sans se poser de questions, sans s'arrêter jusqu'à sa petite maison à l'orée du bois.

- Oh ! Lapinoun, sont-ce là les champignons que tu m'as ramenés ? demande sa maman.

Et Lapinoun d'expliquer comment, avec grand courage, il s'est sauvé des griffes d'un prédateur terrible, plus terrible que Barbe Bleue et Barabbas réunis, comment il a échappé à une issue des plus incertaines.

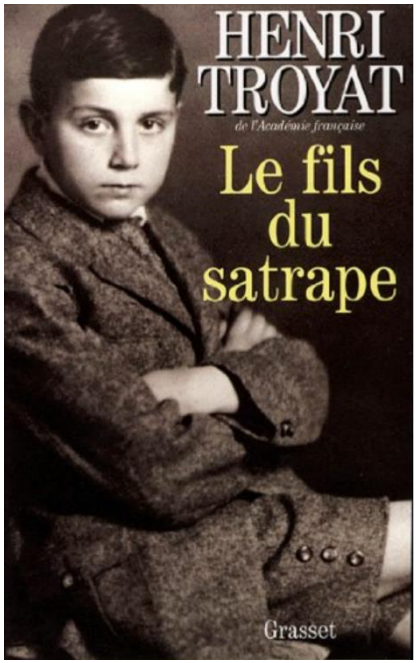
Situation de la Covid 19



Mardi 2 Mars

Henri Troyat décède en 2007 à 95 ans

Extrait du « Fils du satrape »



VENISE EN COUP DE VENT

Habitué à recevoir des couples en voyage de noces, des amants clandestins, des esthètes écumeurs de musées, des touristes pour qui le fin du fin est de visiter le plus de monuments possible en un minimum de temps, le concierge de ce grand hôtel de Venise, que mon père avait choisi sur la recommandation d'un porteur de bagages, dut être désagréablement surpris en voyant débarquer, au mois de mars 1920, dans le hall somptueux du palace, la famille Tarassoff au complet, avec ses visages anxieux, ses vêtements défraîchis et ses valises de pauvres aux couvercles consolidés par des ficelles. Nous arrivions, à bout de souffle et d'argent, de la lointaine Russie, après un exode périlleux qui nous avait promenés en zigzag à travers le pays déchiré par la révolution bolchevique. De reculade en reculade, suivant la retraite des armées blanches, nous avions fini par échouer à Novorossiisk, au bord de la mer Noire. Mais la ville était déjà cernée par les troupes de l'insurrection. En cas de capitulation, le sort des « bourgeois ennemis du peuple » était réglé d'avance. Au pis, le massacre immédiat ; au mieux, l'entassement dans des camps, la déportation, nous permettre de musarder en cours de route.

Bref, il n'était pas question de défaire les valises, ni même de mettre le nez dehors. D'ailleurs, dès le matin de notre arrivée à Venise, il avait retenu, par l'intermédiaire du concierge, des places pour nous tous dans le train de Paris. Homme à principes, il détestait les changements de programme, les innovations imprévues, les vaines fantaisies. J'avoue que, pour une fois, j'étais moi aussi du côté de la raison. Sans doute ma hâte de partir était-elle due aux discours dithyrambiques de ma gouvernante suisse, Mlle Hortense Boileau. Depuis ma plus tendre enfance, je l'avais entendue dire que Paris était une ville dont l'importance et la beauté n'étaient surpassées que par Genève et Lausanne. Comment ne pas croire cette créature de poids, en qui mes parents avaient toute confiance ? Elle nous avait suivis, bon gré mal gré, dans notre retraite éperdue et ne manquait pas une occasion de maudire l'étrange idée qu'elle avait eue, dix ans plus tôt, d'accepter une place d'éducatrice dans une famille russe de Moscou.

Malgré son long séjour en Russie, elle ne savait pas un mot de russe et ne s'exprimait qu'en français. Elle l'avait d'ailleurs appris à ma sœur aînée, Olga, à mon frère Alexandre, à mon père, à ma mère et à moi-même. Sans doute est-ce parce que nous parlions tous plus ou moins le français que papa avait choisi la France comme terre d'asile. Or, il y avait dans notre groupe une personne qui, elle, ignorait superbement cette langue, mais qui, de plus, baragouinait à peine le russe : ma grand-mère paternelle. Native du Caucase, elle était restée fidèle à l'idiome tcherkesse.

Elle écorchait le russe quand elle essayait de se faire comprendre de ses petits-enfants et, le cerveau brouillé par la fatigue et la sénilité, refusait d'admettre que nous n'étions plus en Russie. Toutes les péripéties que nous avions traversées au hasard de nos pérégrinations étaient dues, selon elle, à l'impéritie des ministres du tsar, qui n'avaient pas su appliquer les ordres de Sa Majesté. Par charité et par lassitude, nous la laissions dans son illusion. Nous ne l'avions même pas détrompée quand elle s'était étonnée, en pénétrant dans Venise, de notre intérêt pour une ville qui venait de subir une inondation et dans les rues de laquelle on ne pouvait plus marcher à pied sec.

Mlle Hortense Boileau disait de ma grand-mère : « Ne soyez pas dupes ! Elle comprend tout, mais elle nous mène par le bout du nez ! Elle fait son intéressante ! » A mon avis, c'était plutôt Mlle Hortense Boileau qui faisait « son intéressante ». Nourrie de patriotisme helvétique, elle se considérait comme la principale victime d'une guerre et d'une révolution qui auraient dû l'épargner en tant que citoyenne d'un pays neutre. Maman l'aimait bien, peut-être par goût du français. Moi, je la détestais, ou plutôt je la redoutais. A cause de son despotisme professionnel et de ses décisions abruptes. Cependant, je devais reconnaître qu'elle s'était adoucie dans l'atmosphère féerique de Venise. Elle soutint maman quand celle-ci revint à la charge pour prier papa de retarder, de quelques jours, notre départ.

— On n'a pas le droit, quand on est à Venise, de s'en aller sans l'avoir visitée ! soupirait maman. Une telle occasion ne se retrouvera peut-être jamais ! Il suffirait de changer la date des billets...

— Je sais quelques mots d'italien, précisa Mlle Boileau. Si vous voulez, monsieur, je peux très bien aller discuter à la gare, tâcher d'arranger les choses... Mais « monsieur » fut intraitable. Ayant épuisé tous ses arguments, maman se résigna. Pourtant, elle suggéra qu'à titre de « compensation » nous nous rendions à la gare non dans un de ces canots à moteur rapides et bruyants, qui fendent l'eau avec insolence, mais dans une idyllique gondole. Papa sourit avec mansuétude, sous sa courte moustache, à cette manifestation d'un romantisme désuet chez son épouse.

Mais elle avait un si joli regard qu'il céda :

— Seulement, dit-il, je crois que nous sommes trop nombreux et que nous avons trop de bagages pour une seule gondole. Nous en prendrons deux, par précaution. Maman se retint d'applaudir, joignit les mains à la façon hindoue, en signe de gratitude, et Mlle Hortense Boileau, résumant l'opinion générale, conclut :

— Comme ça, au moins, nous ne serons pas venus pour rien à Venise ! Au jour dit, à l'heure dite, nous embarquâmes dans les deux gondoles commandées pour nous par le concierge de l'hôtel. En mettant le pied dans le bateau, papa avait l'air soucieux d'un général à la veille d'une bataille. Je pris place avec lui, maman et grand-mère dans le premier de ces esquifs à la silhouette élégante et funèbre, mon frère, ma sœur et Mlle Boileau s'installant dans le second. Et la lente glissade commença, dans un silence religieux, entre les orgueilleuses façades des palais vénitiens, échelonnés de part et d'autre du Grand Canal. Maman commentait à mi-voix, avec enthousiasme, les beautés de cette architecture surgie du fond des âges et des flots. Visiblement, elle savourait un voyage de noces auquel elle rêvait depuis vingt ans. Papa, en revanche, consultait sa montre toutes les deux minutes, se mordait nerveusement les lèvres et tiraillait les pointes de sa moustache. De toute évidence, il se tourmentait à l'idée que, par la faute de ces stupides gondoliers aux gestes hiératiques, nous allions manquer notre train. Tourné vers maman, il finit par grogner :

— Nous n'aurions pas dû ! C'est absurde ! Voilà ce qui arrive quand on cède à tous les caprices... Avec un canot à moteur, nous serions déjà à la gare !

Proposition : le tourisme et les touristes. Que dire ? Qu'en dire ?

Clic clac clic clac (Annie)

Clic clac clic clac

Bras levé,bref instant d arrêt ,

ils se pressent les uns contre les autres ,

avancent à petits pas serrés ,

toujours en babillant ,

le regard sur le rectangle collé au bout de la perche ,

heureux d entasser ces vues volées,

Ils ne savent rien de ce qu ils fixent pour un temps ,

ils ne connaissent pas le pavé sous leurs pieds,

l histoire du lieu ne les intéresse pas ,

ils ont perdu leur âme et leur histoire ,

ont leur a volé leur passé,

leur culture est l ici -maintenant ,basée sur les images de films ou des publicités voyagistes,

orphelins de leur passé.

Venise la belle (Antoine)

Alanguie sous le soleil, telle un navire mollement bercé par la houle, où encore, telle une île, que les eaux, de toutes parts emprisonnent, Venise la belle écarquille les yeux.

Est il possible, pas un touriste à l'horizon, pas le murmure d'une foule bruyante et joyeuse.

Les pigeons même se font discrets, la place Saint Marc , aussi vide que le gousset d'un mendiant .

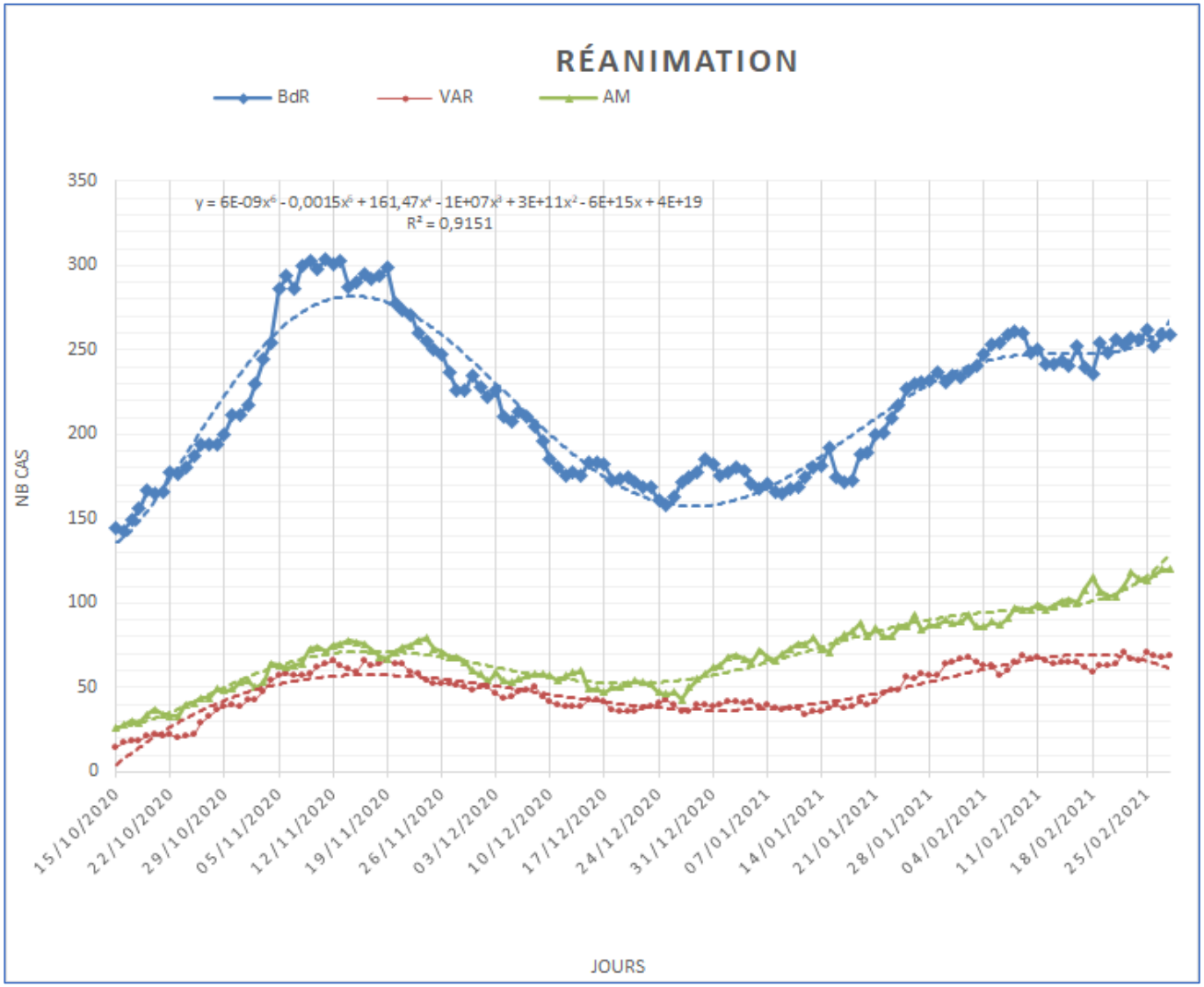
Cette place qui frémissait sous l'archet des violons, est d'un silence à vous meurtrir les tympans.

Le clocher saint Marc, tel le mât d'un navire en perdition, en appelle à ses sonneurs, mais rien n'y fait, le mutisme s'installe.

Au palais des Doges, les peintures du Titien où du Tintoret, se désolent de ne pas voir leur leurs admirateurs habituels.

La nuit tombe tout doucement, sur la ville endormie, et dans un dernier rayon de lune, belle Venise, tu peux rêver.

Situation de la Covid 19

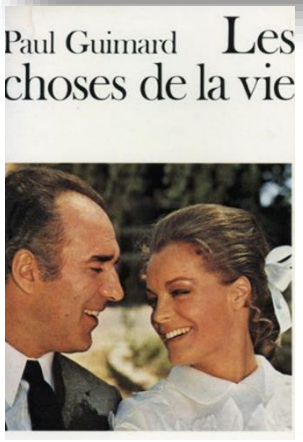


Mercredi 3 Mars

Aujourd'hui la fleur de l'amandier met en lumière

les Choses de la Vie.

Un roman mit à l'écran de Paul Guimard, né 3 mars 1921 à Saint-Mars-la-Jaille (Loire-Atlantique) et décédé le 2 mai 2004 à Hyères (Var).



Chanson à Hélène du film avec Michel Piccoli et Romy Schneider

Là haut un oiseau passe
Comme une dédicace
Dans le ciel...

[Pierre: michel piccoli]
Je t'aimais tant Hélène
Il faut se quitter
Les avions partiront sans nous
Je ne sais plus t'aimer Hélène

[Hélène: romy schneider]
Avant dans la maison
J'aimais comme nous vivions
Comme dans un dessin d'enfant
Tu ne m'aimes plus

Je regarde le soir
Tomber dans les miroirs
C'est ma vie

[Pierre: michel piccoli]
C'est mieux ainsi Hélène
C'était l'amour sans amitié
Il va falloir changer de mémoire
Je ne t'écrirai plus Hélène

[Hélène: romy schneider]
L'histoire n'est plus à suivre
Et j'ai fermé le livre
Le soleil n'y entrera plus
Tu ne m'aimes plus

Paroles de la chanson Les Choses de ma vie par Fabienne Thibeault

Les choses de ma vie s'écoulent peu à peu
Fragiles gouttes d'oubli qui me mouillent les yeux
Les dimanches en famille sur les genoux de mon père
Les tresses dans mes cheveux que me tissait ma mère
C'était les choses vraies qui m'apprenaient la vie

La première love-story qui m'a fait mal au coeur
J'osais pas en parler mais vous aviez compris
Et moi je grandissais comme une petite fleur
Le nez dans les étoiles au chaud de vote nid
C'était les choses bleus qui remplissaient mon coeur

Je vous abandonnerais pas même s'il fallait partir
Je vous abandonnerais pas même s'il fallait choisir
Tout ce dont j'ai besoin c'est de nos souvenirs
Vous et moi ça fait qu'un, j'avais envie de vous le dire

Et lorsque je suis loin dans un autre pays
Dans ma chambre d'hôtel perdue dans mes soucis
J'ai un livre d'images que j'aime regarder
Celui qui est dans ma tête, que personne ne sait
C'est le jardin caché où je vais vous parler

Sur un autre rivage sur un autre navire
Moi j'aurai dans ma tête un silence de plus

Tant de mots inutiles que je ne dirai plus
J'essaierai de dormir pour ne plus y penser

Même si je sais qu'un jour il vous faudra partir
Je vous abandonnerais pas même s'il fallait partir
Je vous abandonnerais pas même s'il fallait choisir
Tout ce dont j'ai besoin, c'est de nos souvenirs
Vous et moi ça fait qu'un, j'avais envie de vous le dire

Ils ont choisi la mer, ils ne reviendront plus. Et puis, s'ils vous reviennent, les reconnaîtrez-vous ? La mer les a masqués avant de vous les rendre.

Paul FORT, *Ballades françaises.*

L'empire des mers. Paul Guimard

Les rapports qu'entretiennent les hommes avec la mer sont aussi multiformes que les rapports des hommes entre eux, et il ne suffit pas de tremper sa plume dans une encre bleu marine pour déboucher sur une synthèse harmonieuse. De même qu'un commun dénominateur ne saute pas aux yeux entre Saint-John Perse et Jack London ou Melville et Stevenson, par exemple, de même il serait vain de prétendre à mettre tous les marins dans le même sac. Au mieux, peut-on tenter de les regrouper par familles pour la commodité de l'exploration.

Il y a les marins dont la mer est le métier et qui vivent d'elle à des degrés divers : guerre, commerce, pêche.

Il y a les marins qui jouent avec la mer sous le pavillon de la plaisance.

Et puis cette race nouvelle des marins « de compétition » dont les équipages des courses autour du monde constituent le cas limite. Les uns et les autres ont, certes, une seule et même patrie, parfois sans doute les mêmes visions ou les mêmes rêves, mais leurs différences me semblent l'emporter sur leur commune mesure.

Ils ont choisi la mer, et la vie … (Dominique – La Fleur de l'amandier –Mars 2021)

Quand nul ne la regarde

la mer n'est plus la mer.

Elle est ce que nous sommes

lorsque nul ne nous voit.

(*Jules Supervielle*)

Les Quarantièmes Rugissants ont brisé son bateau, c'est fini !
Mais les Marins savent le prix de la vie !
Le roi Jean enfin le vit,
Puis il le perdit de vue dans la nuit.
Transi, bouleversé, désespéré,
Il ne voulait pas l'abandonner.
Puis l'infime lueur clignota, il le retrouva,
Le rejoignit, et enfin le sauva
Des eaux,
Dieu, que c'était bon, et beau !
Marins ils étaient, Marins ils resteront :
Même patrie, mêmes rêves, mêmes illusions
A partager …

Les choses de la vie (Mireille)

A l'écoute d'une discussion.

ô Maman, penser librement et lorsque la parole est réduite aux mots, sans possibilité

possibilité d'arrière pensée, ne me permet

pas d'échanger avec toi...c'est nul..

s'écriait un soir, mon filleul…indéfectible..

- Mais tu es hypocrites…. A vrai dire nous

sommes tous un peu hypocrites…

répondit sa mère….!!!!!

-Alors tu acceptes de mentir lorsque

tu t'exprimes avec moi, dit-elle ?

ô Maman, si je te dis la vérité je suis

réduit à la médiocrité..rien.. tu sais

ce que c'est…Je ne suis plus rien,

je suis insignifiant…..

- Pourtant la franchise ne consiste pas

à dire tout ce que l'on pense, mais à

penser ce que l'on dit… Telle a été

été sa réponse…

Bien Maman, dialoguons…

Méandres de la Vie (Jean Michel … extrait Chemins Buissonniers)

Ah ces bords de Seine où ma mémoire s'arrête !
Te souviens-tu de ces étés de sueur,
À la cueillette des petits bonheurs,
Nos éclaboussures de rires dans les anses secrètes !

A jouer de l'eau
Ma Sirène, ma Beauté
Et moi quelque peu empoté
A vouloir te dire tous ces mots.

Qui ne voulaient pas sortir
Prisonniers de quelque écluse
Où la phrase attendait recluse
Alors qu'il fallait déjà partir.

Nos corps dans leur cocon de foin tassé
Ton corsage fleuri parti au vent d'été
Et puis l'amour jusqu'à satiété
Nous laissant moites et enlacés.

Alors on s'en revenait
Par le sentier des amoureux
Main dans la main, tellement heureux
Chantant comme les pinsons de l'année.

Où es-tu ma Sirène, ma Beauté ?
Le fleuve roule des eaux sans âme
Alors que mon cœur te réclame

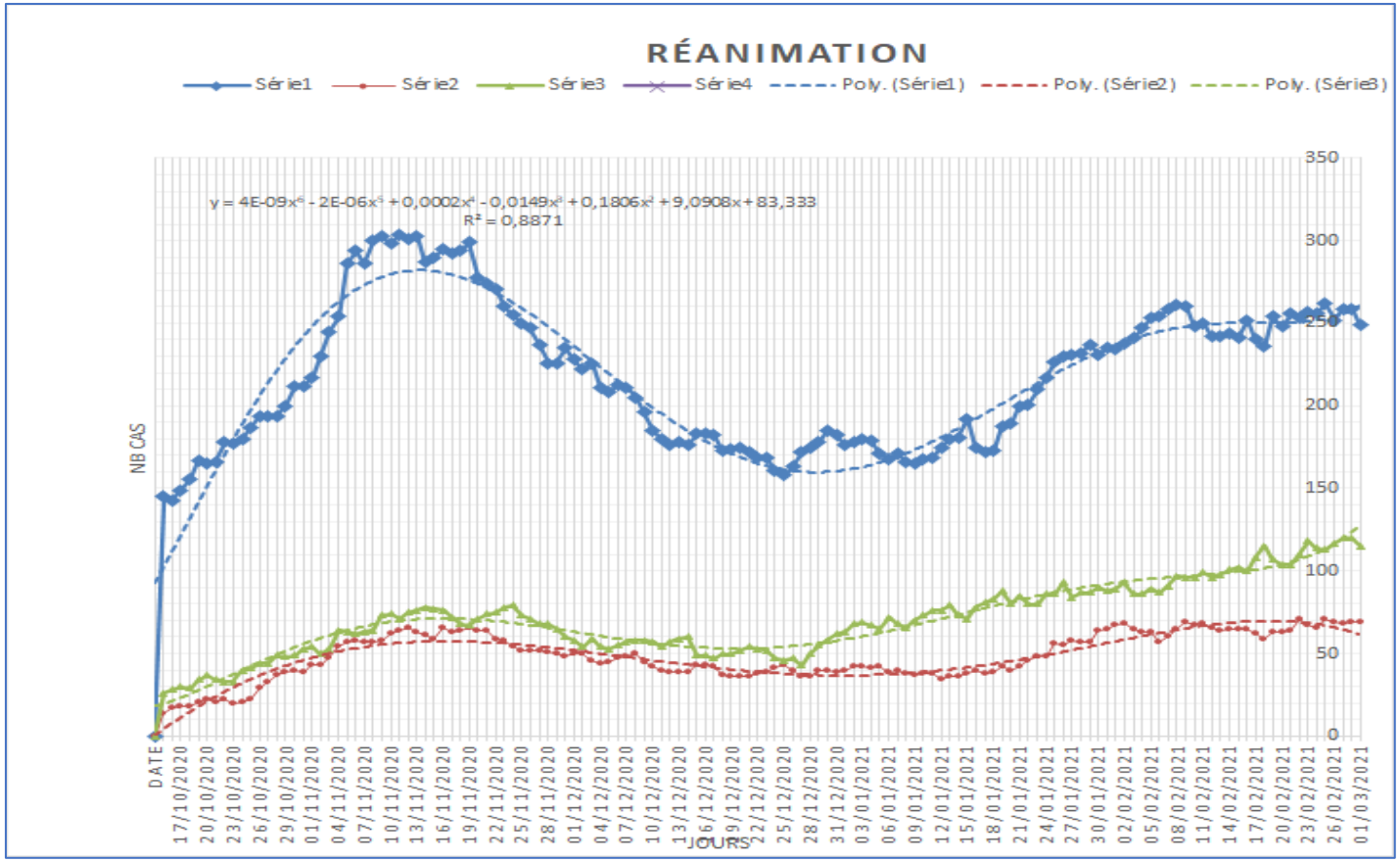
Chaque jour amène sa cruauté.

Ne plus te voir, ne plus te sentir
Il ne me reste qu'une pieuse image
Aux contours flous, telle un nuage
Où j'accroche encore quelques souvenirs.

Et je reviens avec une amère passion
Dans cette anse désertée
Où ne fleurissent plus mes étés
Pourtant c'est là que nous étions !

Tu es partie un beau jour d'été
Sans un mot, sans un cri,
Pas même un écrit
Ah ces bords de Seine où ma mémoire s'est arrêtée !

Situation de la Covid 19



Jeudi 4 Mars

Antonin Artaud disparaissaiten1948.

Touche à tout prolifique mais d'une instabilité pathologique, il reste un auteur qui ne laisse pas indifférent tant pour son théâtre, ses scénari, ses textes et poèmes, ses productions graphiques.

Le navire mystique

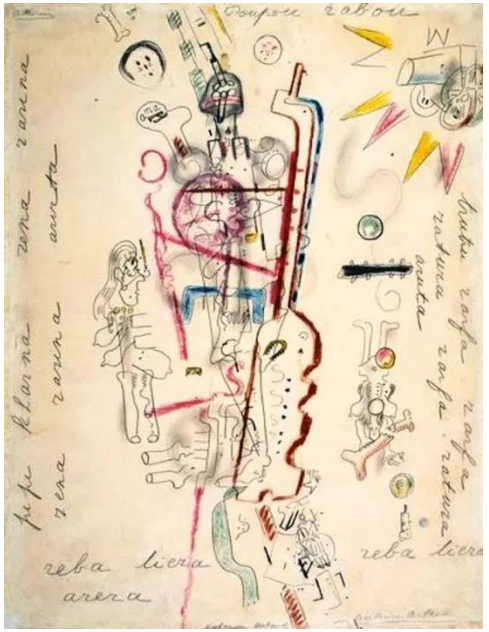
Il se sera perdu le navire archaïque
Aux mers où baigneront mes rêves éperdus,
Et ses immenses mâts se seront confondus
Dans les brouillards d'un ciel de Bible et de Cantiques.

Et ce ne sera pas la Grecque bucolique
Qui doucement jouera parmi les arbres nus ;
Et le Navire Saint n'aura jamais vendu
La très rare denrée aux pays exotiques.

Il ne sait pas les feux des havres de la terre,
Il ne connaît que Dieu, et sans fin, solitaire
Il sépare les flots glorieux de l'Infini.

Le bout de son beaupré plonge dans le mystère ;
Aux pointes de ses mâts tremble toutes les nuits
L'Argent mystique et pur de l'étoile polaire.

Qui suis-je ?



Qui suis-je ?
D'où je viens ?
Je suis Antonin Artaud
et que je le dise
comme je sais le dire
immédiatement
vous verrez mon corps
actuel
voler en éclats
et se ramasser
sous dix mille aspects
notoires
un corps neuf
où vous ne pourrez
plus jamais
m'oublier.

Invocation à la momie

Ces narines d'os et de peau
par où commencent les ténèbres
de l'absolu, et la peinture de ces lèvres
que tu fermes comme un rideau

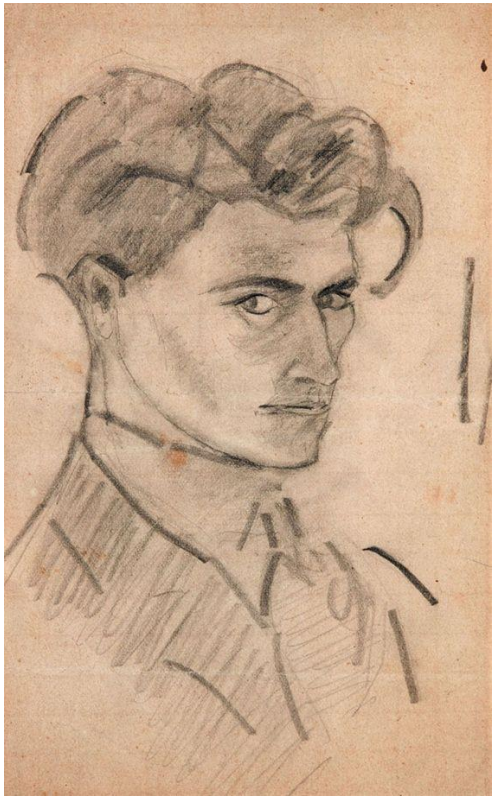
Et cet or que te glisse en rêve
la vie qui te dépouille d'os,
et les fleurs de ce regard faux
par où tu rejoins la lumière

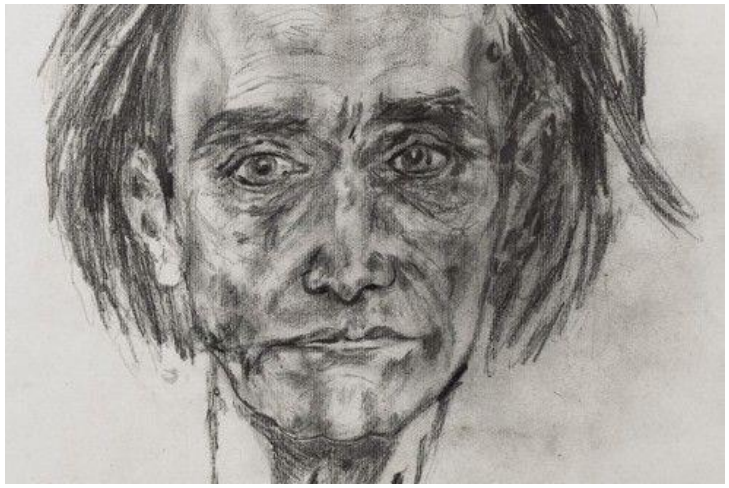
Momie, et ces mains de fuseaux
pour te retourner les entrailles,

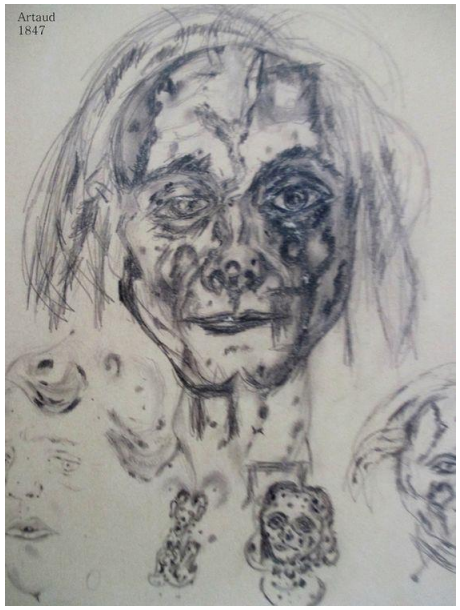
ces mains où l'ombre épouvantable
prend la figure d'un oiseau

Tout cela dont s'orne la mort
comme d'un rite aléatoire,
ce papotage d'ombres, et l'or
où nagent tes entrailles noires

C'est par là que je te rejoins,
par la route calcinée des veines,
et ton or est comme ma peine
le pire et le plus sûr témoin.







Nous n'avons jamais écrit qu'avec la mise en incarnation de l'âme, mais elle était déjà faite, et pas par nous-mêmes, quand nous sommes entrés dans la poésie.
Le poète qui écrit s'adresse au Verbe et le Verbe a ses lois. Il est dans l'inconscient du poète de croire automatiquement à ces lois. Il se croit libre et il ne l'est pas.

Il y a quelque chose derrière sa tête, autour de ses oreilles de sa pensée.

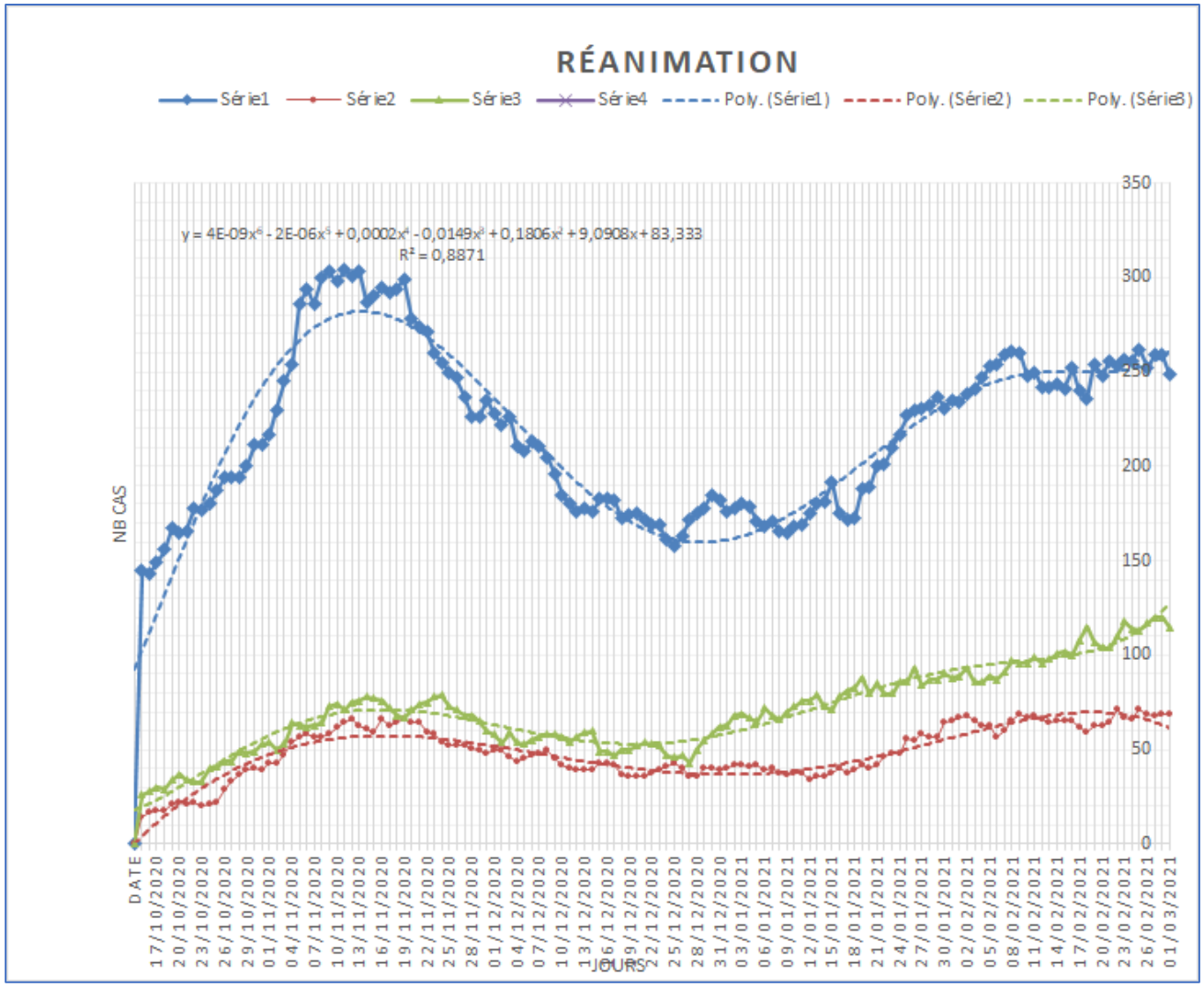
Quelque chose est en germe dans sa nuque, où il était déjà quand il a commencé. Il est le fils de ses oeuvres, peut-être, mais ses oeuvres ne sont pas de lui, car ce qui était de lui-même dans sa poésie, ce n'est pas lui qui l'y avait mis, mais cet inconscient producteur de la vie qui l'avait désigné pour être son poète et qu'il n'avait pas désigné lui.

Et qui ne fut jamais bien disposé pour lui.

Qui suis-je ? (Mireille LC)

Un ours à faire rire les canards.
Un lapin crétin et depuis ce temps là, je suis reparti au soleil couchant.
Un mouton noir, ça semble louche.
Une belle mère, donc une curiosité, de plus un monstre du Loch. Ness
Depuis ce temps là ..Qui suis-je ?
Un petit vent avant l'orage, la fée qui va danser la lambada sur des vagues de musique.
Un clair de lune, et je suis repartie mais, sur mon rayon de lune.
C'était comme un air de valse.
Et puis Qui suis-je ?
je me présente, Hermine, marie et mille marronniers ont fleuri
Simple individu qui naquit loin très loin, c'est exquis, arrachée au rien de cette nuit là.

Situation de la Covid 19



Vendredi 5 Mars

La fleur de l'Amandier ira à **Anna Akhmatova** qui disparaissait à Moscou en 1966. Poétesse majeure en langue russe elle est restée en Russie pendant la période du stalinisme et a subi nombre de tracas au cours de sa vie.

L'Amour

C'est parfois un serpent magicien,
Lové près de ton cœur.
C'est parfois un pigeon qui roucoule,
Sur la fenêtre blanche.

C'est parfois sous le givre qui brille
La vision d'une fleur.
Mais mène, en secret, à coup sur,
Loin de la joie tranquille.

Il sait pleurer si doucement
Dans la prière du violon,
Il fait peur quand on le devine
Sur des lèvres que jamais on n'avait vues

. Le cœur perd lentement mémoire du soleil,

Le cœur perd lentement mémoire du soleil,
L'herbe jaunit.
Le vent fait voler une neige tôt venue.
Juste un peu

Dans les canaux étroits déjà l'eau se fige,
Ne coule plus.
Il ne se passe jamais rien ici,
Oh ! Jamais.

Le saule a déployé sur le ciel vide
Sa dentelle en éventail.
Peut-être il valait mieux que je ne sois jamais
Votre femme.

Le cœur perd lentement mémoire du soleil.
Qu'est-ce qu'il y a ? Du noir ?
Peut-être ! une nuit va suffire pour que vienne
L'hiver.

Solitude

On m'a jeté tant de pierres,
Que plus aucune ne m'effraie,
Le piège s'est fait haute tour,
Haute parmi les hautes tours.
Je remercie ceux qui l'ont construite,
Qu'ils cessent de s'inquiéter, de s'attrister.
De tous les côtés je vois l'aube plus tôt.
Et le dernier rayon du soleil triomphe ici.
Souvent dans les fenêtres de mes chambres
Entrent les vents des mers du nord,
Et le pigeon mange dans mes mains du grain…
Cette page que je n'ai pas finie,
La main brune de la Muse,
Divinement calme et légère,
Y inscrira le dernier mot.

Un Soir

La musique résonnait dans le jardin
D'un indicible chagrin.
Sur un plat, des huîtres glacées
Sentaient la fraîcheur âcre de la mer.

Il m'a dit : «Je suis un ami fidèle!»
Et il effleura ma robe.
Combien ressemble peu à une étreinte
Le frôlement de ces mains-là.

Ainsi caresse-t-on les chats et les oiseaux,
Ainsi regarde-t-on les sveltes écuyères…
Le rire seul anime ses yeux calmes
Sous l'or léger des cils.

Mais les voix déchirantes des violons
Chantent derrière une brume qui s'étire :
«Bénis donc le Ciel:
Pour la première fois tu es seule avec lui.»

Pendant une nuit blanche

AH, je n'ai pas fermé la porte
Je n'ai pas allumé de bougie.
Tu ne le sais pas. Fatiguée,
Je n'arrive pas à me coucher.

Voir comment disparaissent les lueurs
Du couchant dans l'ombre des pins,
M'enivrer du son d'une voix
Qui ressemble à la tienne.

Savoir que tout est perdu,
Que la vie est un enfer.
Oh ! j'étais persuadée
Que tu reviendrais.

Nuit blanche

Le ciel est blanc d'une blancheur terrible,
Et au granit, au charbon la terre est livrée.
Sous cette lune exsangue et invisible
Plus rien jamais ne pourra scintiller.

Fougueusement rauque, une voix de femme
Ne chante pas mais ne fait que crier.
Au-dessus de moi un peuplier noir
Par aucune feuille ne peut me murmurer.

Fallait-il que passionnée je t'embrasse,
Fallait-il que t'aimant je souffre tant de fois
Pour devoir aujourd'hui, calme et si lasse,
Avec dégoût me souvenir de toi ?

Tes paroles tranchées, glaçantes…

Tes paroles tranchées, glaçantes
Et tes yeux comme fous…
L'aveu de ton amour avant
Le premier rendez-vous.

Mais je t'avais été promise
En un siècle lointain,
Vers toi je franchissais les mers,
Poussée par le destin.

Et sans savoir ton nom, ni même
À quoi tu ressemblais,
Comme l'aube surgie de la nuit
Je te reconnaîtrais.

Proposition : l'amour, la solitude, les nuits blanches, le couple, les rapports amoureux, les séparations,.

Nuits Blanches (Jean Michel … extrait Chemins Buissonniers)

Aux heures sombres elle venait,
Compagne fidèle !
Elle ouvrait le rideau d'insomnie
Sur le théâtre du lac sombre et sans ride
Où s'engloutissaient les souvenirs,
A la pendule sonnait l'heure des ombres.

Dans ce lac anonyme et sans vie
Se pêchaient des poissons aux yeux tristes,
Bouche grande ouverte, ils remontaient du fond
Des bribes de vie, des étincelles d'amour
Qui sédimentaient là
Dans la vase amnésique.

Alors nous filions la quenouille du temps
Avec le grinçant rouet des humeurs chagrines
Les heures poisseuses pesaient des tonnes de riens
Engluant les cavalcades d'images furtives de la vie d'antan,
Agglutinées sans ordre ni espoir.
A peine une lueur comme une aube du passé.

La retenir !
Pour savourer encore notre valse dans les feuilles d'automne
Sous la caresse bienveillante d'un soleil de miel.
Mais déjà le fil s'enroulait.

Ah ! Compagne de mes nuits pourquoi tourner si vite ?
Combien était belle la lumière d'autrefois !

Dans ce vide repu de trop plein d'absences
Résonnaient mille voix en ricochet
Mille regrets aussi déchirants qu'inutiles
    Que tu effaçais
De ton éponge noire comme suie
Ici ne pouvait régner que l'oubli.

Alors je te chassais
Toi, si friande de mes souvenirs
Pourtant si prompte à me les confisquer.
Laisse-moi ma nuit !
Va, emporte tout !
Qu'il ne me reste que l'envol de mes songes.

Alors je pourrai déplier l'écran blanc de mes nuits noires.
Je l'éclairerai de la lumière tiède des bonheurs perdus
Pour enfin, encore une fois, y peindre mes rêves oubliés.
Je sais, je sais, tu reviendras demain !
      Aux heures sombres !
Tu m'as dit ton nom: "Solitude" !

REGRETS (Jean Michel)

Pluie
Comme les jours d'ennui
Gris le ciel,
Si noir le songe où le réel se noie.

Joute absurde et poignante
Gouttes comme larmes
Amoureux
Il avait cultivé le vague espoir
D'un retour
D'une présence.

Son soleil enfui lui aussi
Le laissant là
À remodeler l'argile de son amour perdu
Dans le froid de sa solitude
Pluie
Comme averse de regrets
De non-dits
D'évidents silences
Qu'il aurait dû remplir de mots
D'amour
Les lui offrir comme un bouquet !

Serait-elle partie avec cet autre
Sur les sentiers du bonheur
Où elle dansait si bien
Son rire !
Cette lumière dans les yeux
Qu'il avait connus
Qui lui manquait tellement
À le tordre !
Comme un vieux cep qui se meurt.
Chantait-elle sous la pluie
Valse de parapluie
Bras dessus, bras dessous
À chicaner les flaques

En gerbes de bonheur.
Il n'avait pas su
La retenir !
Lui dire qu'il n'était qu'une mer de passion
Pour elle
Un océan de bonheur
Quand elle lui offrait ses lèvres
Qu'il regrettait !
De ne pas cultiver les mots
Qu'elle attendait
Ici on ne savait pas les dire
Un homme ne disait pas !
Dans ce pays absurde où on se voile
Préférant la dignité
À l'amour qui étreint.
Stupide
Elle n'entendait pas
Plus
Plus jamais !
Enlevée par des mots d'amour
Arrachée par cet homme
Sans scrupule
Une envie de sang !
Dans son brouillard de larmes
Et elle si belle sur son lit
Dans le blanc de sa robe d'été
Juste une flaque comme coquelicot
Qui s'étalait sur le plancher
Sa main frêle qui cueillait le vide
Et lui sans voix !

À regarder son amour enfui
À jamais pour un abîme d'oubli.

Il avait dû la reconnaître
Aurait-il pu l'oublier ?
Dans un sac
Repartie comme un mauvais songe
Vers la table anonyme
Où sa vie s'éteignit
Sous la lampe du légiste.

C'était
Oh il y a trop d'années
Alors il s'était desséché
Comme sidéré de trop de douleur
Aujourd'hui seule une photo jaunie
Une robe fanée
Que son doigt caressait
Petit morceau de papier glacé
Où tout son amour se réfugiait.

Pluie
Comme les jours deuil
Gris le ciel,
Si noir le souvenir où le chagrin se noie.

La tristesse (Mireille LC)

Les jours de tristesse dans une ombre inconnue,
c'est un cœur lourd, qui semble silencieux, désenchanté,
avec des vagues de musique, qui s'envolent perdues,

noyées dans une envie de pleurer doucement, désespérée.
Les jours et nuits sont interminables, les doutes confus, sont dans une sorte d'apesanteur, qui ronge, l'espoir et la pluie qui ne cesse de tomber, se présente, à l' affût de notre âme, sans la consoler…. tout est illusoire.
Aucune palpitation, plus rien n'exprime le bonheur chagriné par les après midi aux couleurs porcelaine et où l'humeur noire n'aime plus les oiseaux voyageurs en détresse, pris dans des tempêtes soudaines.
La morne vie détourne nos pensées vers un manque, quand tout bascule : là, arrive, le bout du rouleau…
Tout est effort , les neurones s'embrouillent anarchiques, dans un noir continu…La volonté tombe à l'eau.
Surprise
Un jour, quand le monde a cessé d'être gris, le cœur s'enflamme, devient comme une ritournelle….
La pureté du ciel revient….
La joie de vivre…..
c'est la tête dans les étoiles.

Nous dansions (Claude)

Nous dansions,
Toi, Colombine,
Moi, Arlequin,
La nuit était si pâle.

Tu étais mon amie
Et j'étais ton béguin.
Et nous virevoltions
Au faîte des étoiles,
Au faîte de nos rêves,
Grisés par notre entrain,
Tout en nous promettant
Cent mille ans de folie.

Nous dansions,
Toi, Colombine,
Moi, Arlequin,
La nuit était si brève.

Tu étais mon égérie
J'étais ton pygmalion
Et nous nous sommes aimés
Tendrement.
Mais
Au bout de notre valse
Nos cœurs et nos pas désunis
S'en sont allés
Chacun de son côté.

Nous rêvions
Toi ma copine,
Moi ton copain,
En d'autres lendemains.

Et nos chemins
Se sont tant éloignés
Que rien
De cette danse
Aujourd'hui défleurie
Ne subsiste
Sur la piste
De nos confidences
Qu'un zeste de mélancolie.

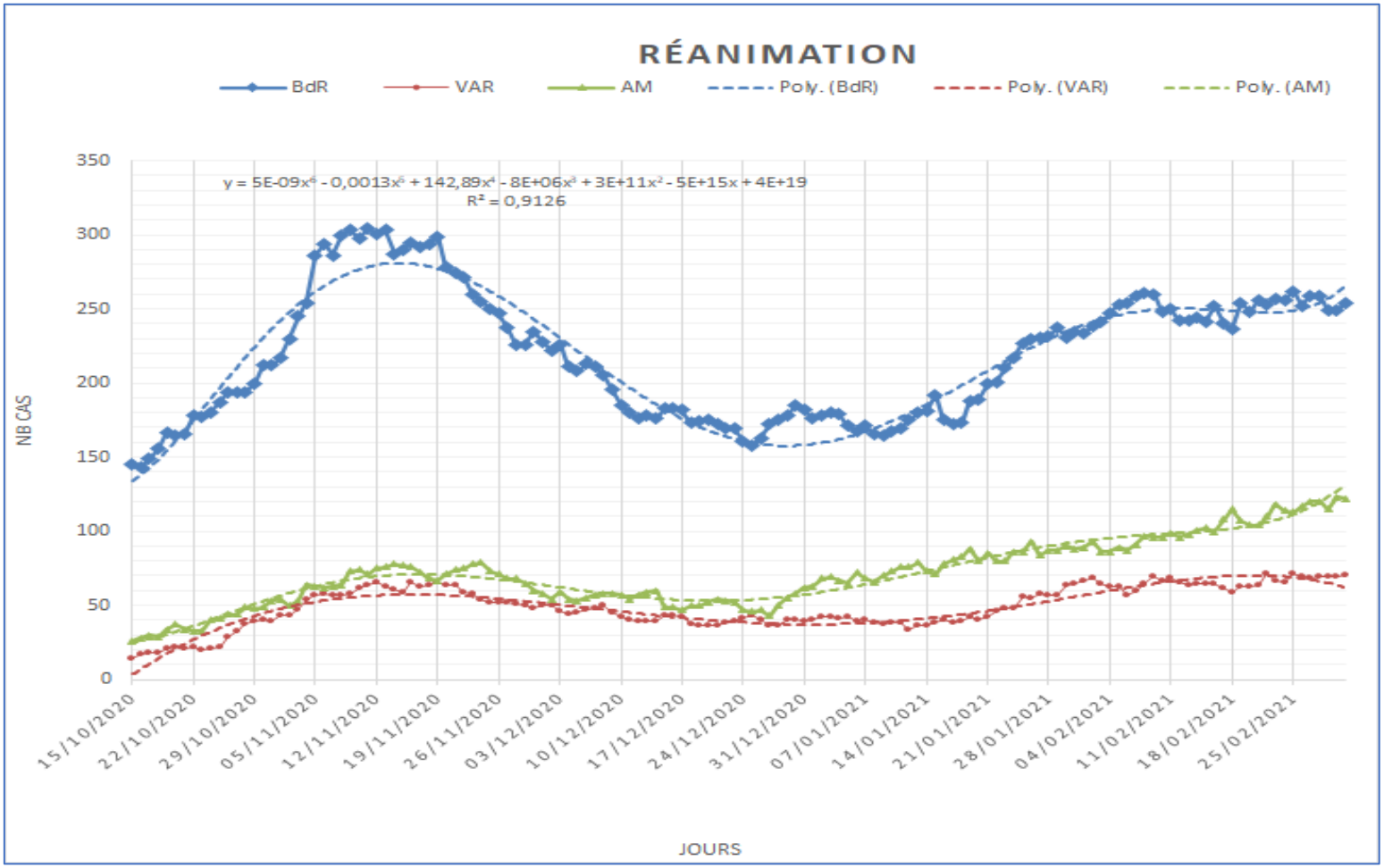
Amour de ma vie (Antoine)

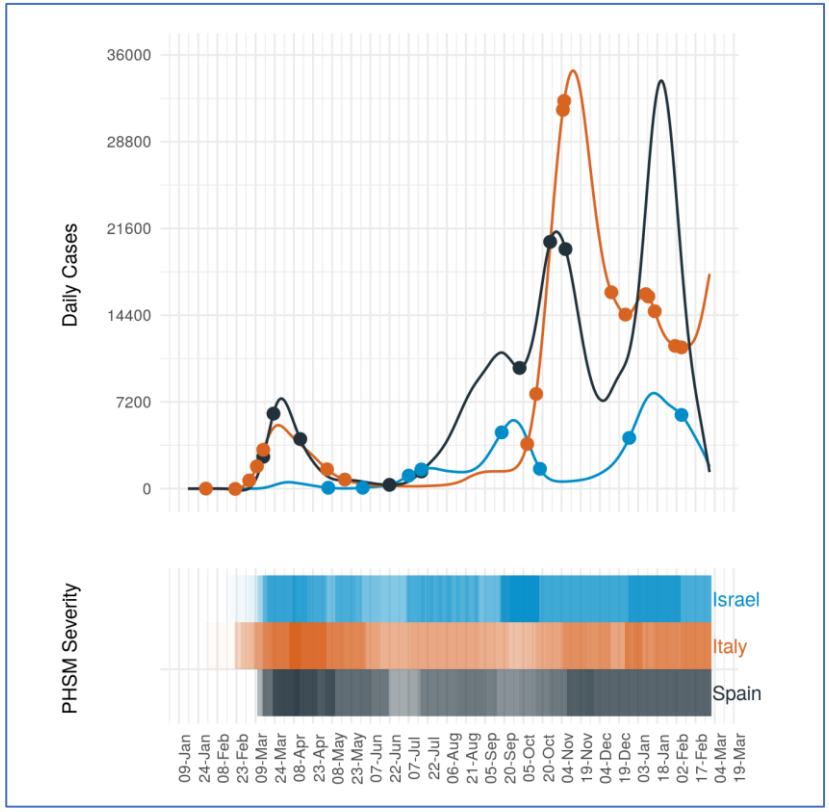
Elle avait les yeux célestes
comme si le ciel, dans sa bonté
avait voulu , d'un beau geste
saluer sa beauté.
son pas gracieux, évoquait une danse
telle une liane , son corps souple balance
je ne sais d'où venait cette allure féline
et je la baptisais, mon amour, ma divine.
Combien j'aurais aimé la chérir pour toujours
mais qui peut me dire, quand naissent ou meurent les amours
Le temps qui nous sépare, où parfois nous unis
et file peu à peu, la trame de l'oubli
sur nos cœurs éperdus à jeté la discorde
Amour et jalousie ne font pas bon ménage
nous étions jeunes, pas assez sages
ainsi, celle qui serait mon amour pour la vie
avec le temps, est tombée dans l'oubli.

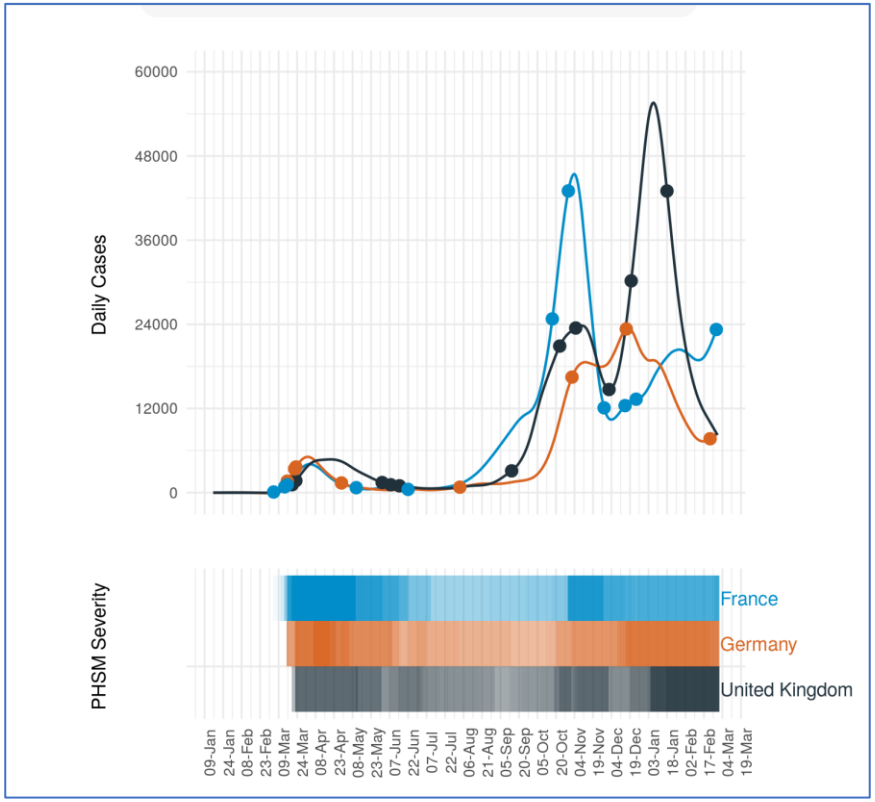
La solitude (Mireille LC)

Le rien autour de soi,
le moi tourne en rond,
c'est le vide, plus d'émoi,
platitude de plomb.
L'originalité en désarroi,
l' imprévu absent plane,
la banalité tournoie
la médiocrité bouillonne.
Le désert de l'âme brûle
l'abandon, devient séisme,
le renoncement une angoisse
la séparation un abime.

Situation de la Covid 19




Daily Cases
36000
28800
21600
14400
7200
0
PHSM Severity
Israel
Italy
Spain
09-Jan
24-Jan
08-Feb
23-Feb
09-Mar
24-Mar
08-Apr
23-Apr
08-May
23-May
07-Jun
22-Jun
07-Jul
22-Jul
06-Aug
21-Aug
05-Sep
20-Sep
05-Oct
20-Oct
04-Nov
19-Nov
04-Dec
19-Dec
03-Jan
18-Jan
02-Feb
17-Feb
04-Mar
19-Mar


Daily Cases
60000
48000
36000
24000
12000
0
PHSM Severity
France
Germany
United Kingdom
09-Jan
24-Jan
08-Feb
23-Feb
09-Mar
24-Mar
08-Apr
23-Apr
08-May
23-May
07-Jun
22-Jun
07-Jul
22-Jul
06-Aug
21-Aug
05-Sep
20-Sep
05-Oct
20-Oct
04-Nov
19-Nov
04-Dec
19-Dec
03-Jan
18-Jan
02-Feb
17-Feb
04-Mar
19-Mar

Samedi 6 Mars

Emile Pagès nous quittait en 1963. Auteur de romans à succès, il reçut le prix du roman d'aventure en 1955 pour Ricochets dont voici un extrait volontairement interrompu. ***Un prétexte pour une suite à trouver dans la catégorie « Polars ».***

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur le commissaire ; mais l'affaire m'apparaît d'une extrême urgence. Le regard posé sur l'éphéméride annonçant que ce jour était celui du 27 juillet 1954, M. Félix Hamouret, commissaire de police de la Sûreté Nationale résidant à Moret, fit signe au planton de pénétrer dans son bureau.

— Dès l'instant qu'il s'agit du service, dit-il en souriant, vous avez bien fait, Brichard. Vous pouvez parler devant mon fils Maurice. Il appartient à la « maison ». Ayant subi avec succès son examen de sortie de l'Ecole Nationale Supérieure de Police, le voici bombardé inspecteur-adjoint de la P.J... Allez-y ! Videz votre sac. Le planton, admirablement moustachu, ne sembla pas du tout ébloui par la révélation d'un si haut grade pour le fiston. La communication qu'il avait à faire lui paraissait autrement importante et lui brûlait les lèvres. — Un coup de téléphone à l'instant. Le facteur Médéric Appien nous informe qu'il vient de découvrir, au cours de sa tournée, le corps du locataire de la villa des Glycines
— la dernière dernière maison en lisière de la forêt, en direction de Veneux-les-Sablons, à toucher la grille de l'entrée. Mort provoquée par un coup assené à la tempe. Crime, à n'en pas douter.
D'un bond, le commissaire Hamouret jaillit du fauteuil où il ensevelissait sa volumineuse personnalité, les quelque cent kilos de muscles et de chair qui lui donnaient une apparence d'éléphant débonnaire. Le bon bourgeois pantouflard des précédentes minutes avait disparu, faisant place à l'ancien brigadier de la « Criminelle ». Seule, une blessure récoltée en opération commandée avait mis Hamouret dans l'obligation de passer du service actif au sédentaire, d'accepter cette nomination dans ses actuelles fonctions, dépourvues de grands risques. Sa face glabre de comédien en vacance de rôle s'empourpra d'un flot sanguin et l'indignation le fit sacrer rageusement :

— Nom de... Un crime ! Un crime à Moret, dans ma circonscription... Le salopard ! Il est bien tombé. Ah ! bon sang ! Nous allons voir ça, et d'un peu près. A l'extrême rigueur, Félix Hamouret admettait que de menus délits — ses paroissiens n'étaient pas parfaits — puissent trouver leur champ d'action dans le territoire confié à sa surveillance... et encore ! Mais un crime ! Le fait dépassait toute imagination et le poussait à agir sans perdre une seconde. Sa masse, plus que replète, entrait déjà en transes, laçant les chaussures, enfilant le veston à la diable, se précipitant sur les pas dé son fils, le néophyte de la P.J. sur lequel le mot crime paraissait avoir produit l'effet d'une décharge électrique à travers les membres d'une grenouille expérimentale.

— Le facteur Appien vous attend chez Arbrissot, le propriétaire du « Retour de la Chasse », un fin caboulot ; cueillez-le au passage, informait encore le planton alors que la petite auto du jeune Maurice démarrait dans la Grande-Rue, avec un charmant grincement de vitesses trop vite passées.

— Arrête-toi d'abord chez le docteur Labeille, commanda le commissaire, étroitement coincé entre son fils et la portière. C'est tout de suite après la Porte de Paris.

— Père, je connais la maison, tu penses ! répliqua le chauffeur agrippé au volant. Le cher toubib m'a assez souvent soigné pour les oreillons et autres joyeusetés juvéniles ! Bon nombre de patients s'entassaient dans la salle d'attente du praticien ; de ceux-ci, la police se moquait

éperdument dès l'instant qu'il s'agissait de requérir les offices du docteur, médecin légiste en titre de la localité. Les maladies du foie, les gastrites, les varices et autres affections patienteraient tant bien que mal — plutôt mal que bien — jusqu'au retour de Labeille, le Bar-bichon qui se trouvait kidnappé sans discours au sein de son cabinet. Il y laissait, éplorée, Mlle Alice, la sœur du notaire, une « demoiselle avancée », qui suffoquait d'indignation en se découvrant dans l'impossibilité de décrire plus avant les phases de l'entérite chronique qui justifiait sa visite hebdomadaire dans ce sanctuaire 'Esculape — un sanctuaire desservi, au surplus, par un solide veuf sur lequel elle ne désespérait pas de mettre le grappin par l'effet de charmes qu'elle se trouvait seule en mesure de connaître. Au seuil du « Retour de la Chasse », le rapt du facteur réclama encore moins de temps. En somme, à peine s'était-il écoulé dix minutes entre le coup de téléphone envoyé de cet établissement par le sieur Appien et l'arrivée de la police devant le fourré qui, non loin de la Nationale 5, abritait la dépouille mortelle de Harry Rowley, citoyen britannique et dernier occupant de cette villa des Glycines adossée aux avant-gardes de la forêt.

Du beau travail ! La minuscule voiture déchargea sa cargaison humaine à l'entrée du sentier. A l'instant, le commissaire prit la direction des opérations. Dix années de claustration dans une véritable sinécure ne lui avaient pas tout à fait retiré un flair qui, jadis, avait placé Félix Hamouret parmi les as de la « Criminelle ». A l'occasion de ce meurtre, qu'il considérait comme une insulte personnelle, le commissaire entendait prouver que le vieil homme n'était pas complètement hors de course et qu'on pouvait encore compter sur lui pour mettre la main au collet d'un assassin, quel qu'il fût.

Le gros homme prit donc la tête de la petite colonne par un. Son regard scrutait le gravier du chemin, tout comme les bordures herbues. Il avançait pas à pas, soucieux de ne détruire aucun indice sous ses fortes semelles. Mais, pas plus à ses yeux qu'à ceux de Maurice marchant à le toucher, le sol caillouteux n'offrait rien d'autre qu'une sente dépourvue de tout intérêt. L'agresseur n'était sûrement pas venu par cette voie. Seuls, les pieds du mort débordaient du massif. Il avait fallu le hasard, ce grand maître, pour que le regard du facteur se portât sur eux, alors qu'Appien faisait demi-tour, le courrier une fois jeté dans la boîte aux lettres de la villa.

Le reste du corps disparaissait dans le fouillis des ronces, aussitôt refermé en linceul verdoyant sur la pitoyable victime. Cependant, avec une légèreté surprenante chez un gaillard de sa corpulence, le commissaire stoppait sa troupe d'un geste de la main et bondissait sur place dans des entrechats qui animaient étonnamment ce décor figé. Hamouret revint sur ses pas, déborda le fourré de plusieurs mètres, s'avança sur la pointe des pieds dans la nature, décrivant un vaste demi-cercle autour du massif.

Penché sur le sol, il étudiait chaque pouce du terrain avec la plus grande attention et ne risquait un nouveau pas en avant qu'après avoir examiné chaque brin d'herbe autour de lui. Il fallut attendre un grand quart d'heure avant de le voir se rabattre sur le sentier, à toucher la grille de la villa. Impassible, son visage ne révélait rien de sa pensée.

— Docteur, prononça-t-il d'une voix sans passion, à vous de jouer. Vous savez ce que vous avez à faire. Tout de même, je serais curieux d'apprendre si c'est un petit oiseau qui cst venu mettre notre client dans un pareil état. Parce que, si l'oiseau en question n'est pas arrivé par le sentier, je vous affirme qu'il n'est pas non plus parvenu jusqu'ici à travers champ.

Sans se soucier des épines cruelles, sa main puissante écarta les broussailles au-dessus du mort. Harry Rowley apparut, dans sa posture de pantin soudainement disloqué. La chute avait dû être brutale, entraînant quelques branchages fracassés qui formaient une sorte de matelas entre le cadavre et le sol herbeux. Pourtant, l'étonnante élasticité

des ronces était telle que le faisceau végétal s'était refermé aussitôt après la violente intrusion, tout comme il avait repris sa place dès l'inspection plus timorée du facteur Médéric ; néanmoins, quelques tiges brisées dressaient vers le ciel leurs fraîches blessures et paraissaient pleurer des larmes de sève sur la dépouille, enfin offerte au grand jour par les formidables battoirs de l'officier de police. Figé dans sa pose, le commissaire examinait attentivement le fourré, sans prêter la moindre attention au docteur penché sur la victime.

Un vrai numéro, ce docteur Labeille, aussi peu étonné de ce soudain trépas que si la forêt de Fontainebleau eût été créée afin d'abriter un sépulcre d'Anglais, plus froids que de coutume. Enfin, son examen achevé, le praticien se releva, toujours aussi paterne. Il commença par essuyer d'une main désabusée son pantalon maculé à la hauteur des genoux ; puis, cette opération vestimentaire terminée, sa voix légèrement nasillarde daigna révéler le pronostic issu de ses lumières : — Mort survenue depuis trente à quarante minutes, par suite d'un coup porté avec un instrument contondant : canne, barre, massue... Décès presque instantané. Autopsie utile pourtant, et d'urgence. Le commissaire écoutait de toutes ses oreilles, car il accordait une foi absolue aux constatations de son vieil ami. Cependant ses regards ne se détournaient pas du fourré. D'un signe, il appela son fils auprès de lui.

— Inspecteur, ironisa-t-il, l'Ecole vous a farci de belles théories. C'est le moment ou jamais de les mettre en pratique. Voyons, Maurice, est-ce que ce taillis t'apprend quelque chose ?

Le jeune homme répondit sans hésiter : (***la suite vous appartient.)***

La suite (Jean Michel)

— Et bien commissaire, au préalable il faudrait que je vérifie certaines choses.

Bénissons ce jour du 6 Mars qui est le jour de l'épinard.

Bon appétit.

Sur ces mots il s'approcha de la grille et tourna la poignée. La grille s'ouvrit sans effort avec un léger grincement signalant un manque de graisse évident.

— Et d'un ! Ensuite monsieur le facteur, votre tournée vous l'avez faite comment ?

— Qui moi ? Ben ma tournée, je l'ai faite comment vous dire dans le même sens que d'habitude. Réglée comme du papier à musique, je finis par le monsieur anglais des Glycines. En général d'ailleurs il me voit arriver et sort pour son courrier, mais cette fois, il faut dire, qu'il n'était pas en état le pauvre. C'est sûr !
— Et vous faites la tournée avec quoi ?
— La tournée ? Avec la 2CV pardi ! Le vélo ou à pied c'est fini, j'ai la voiture maintenant. Mais je m'arrête au début du sentier parce qu'ici vous voyez on ne peut pas faire demi-tour, et moi la marche-arrière je n'aime pas !
— Vous avez donc fini à pied.
— Comment voulez-vous ! Et d'ailleurs heureusement c'est comme ça que j'ai pu voir les pieds, sinon il serait encore là à attendre qu'on le trouve votre anglais.
— Et de deux ! Et vous avez téléphoné de ?
— Ben du Retour de la Chasse bien entendu. Je l'ai dit au téléphone.
— Et de trois !
— Bon Mautice tu as fini de compter parce qu'on y est encore demain si ça continue !
— Voilà ! Monsieur Labeille nous dit que le décès remonte au plus à quarante minutes. Nous avons mis dix minutes pour venir, il nous reste un temps de trente minutes mais monsieur Appien a dû mettre huit minutes environ pour rejoindre le Retour de la Chasse et téléphoner. Comptons trois minutes pour rejoindre sa voiture et cinq pour aller rapidement au téléphone. Il nous reste donc une plage pour les évènements malheureux qui ont entrainé la mort de vingt-deux minutes, ce qui n'est pas très long. Et d'une !

On peut remarquer que la grille est restée non fermée à clé, signalant par là que monsieur Rowley n'était pas parti de sa villa, sinon il aurait verrouillé sa grille. D'ailleurs vous remarquerez qu'il porte des sandalettes et un long bermuda, ce qui n'est pas une tenue pour un anglais qui se rendrait en ville ou même qui recevrait une personne chez lui, disons étrangère à son cercle d'amis. Et de deux.

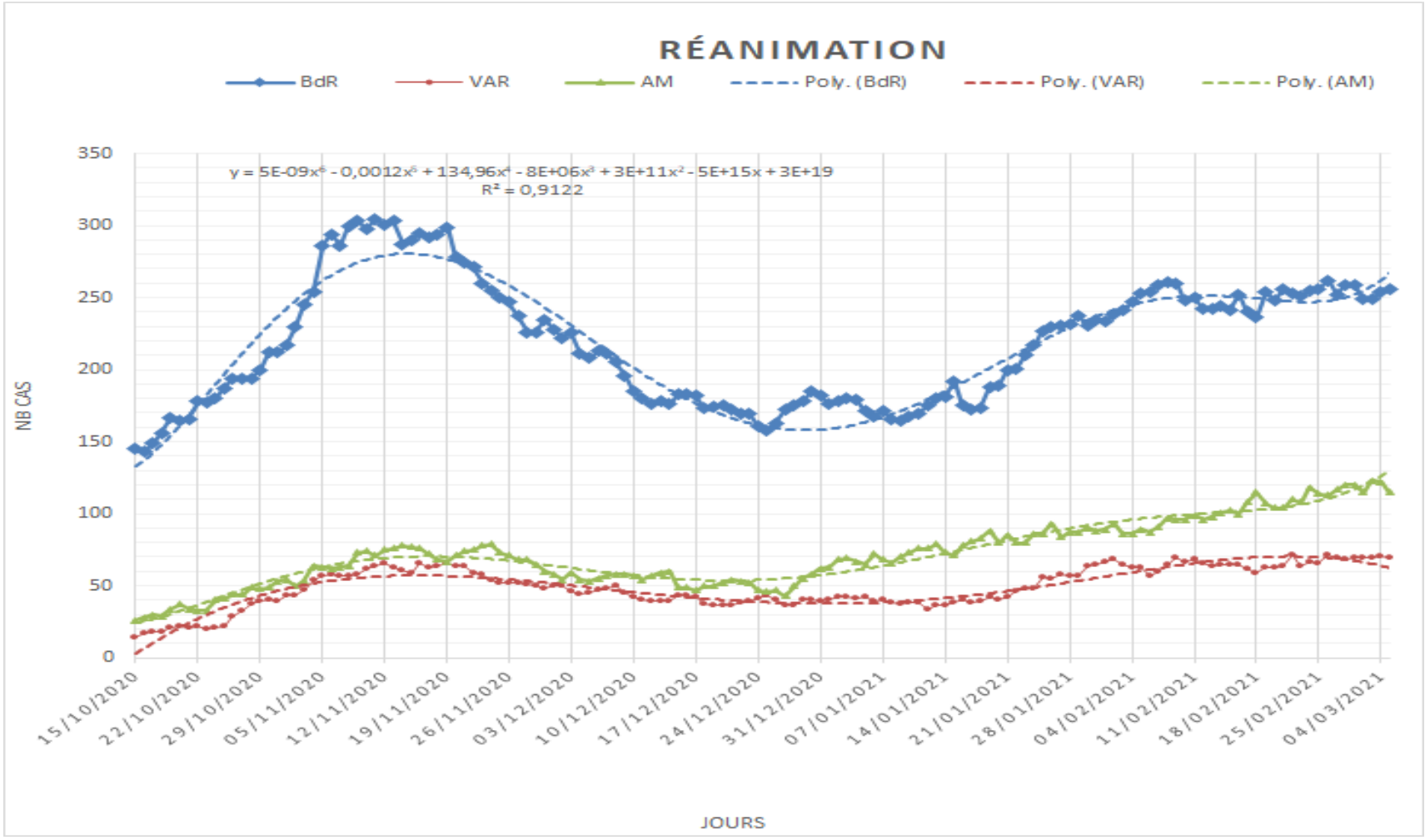
Nous avons remarqué plusieurs éléments, aucune trace flagrante n'a été laissée sur le sentier, en particulier monsieur Appien n'y a laissé aucune empreinte, montrant par là, monsieur le commissaire, qu'une personne peut venir de là sans marquer son passage. D'autre part le défunt est enseveli sous les ronces qui ont été salement bouleversées et cassées. Cela ne peut être le résultat de l'affaissement d'un corps ayant reçu un choc par un objet contondant, il faut qu'il ait été projeté dans le roncier le plus loin possible pour certainement le cacher. Il faut donc au moins deux personnes, chacune prenant un bras et une jambe, qui par un balancement bien ajusté ont envoyé s'effondrer le cadavre et je di bien le cadavre, au milieu du taillis où il s'est abîmé au propre et au figuré.

Si ces personnes étaient venues par le sentier, l'aller et le retour comptant pour six minutes, il nous reste à peine seize minutes avant l'arrivée du facteur pour s'annoncer, faire sortir notre victime, lui faire son affaire, le lancer dans le taillis. Cela me semble trop court. Il faudra le vérifier en prenant les empreintes sur la sonnerie, mais je pense que l'on ne trouvera rien s'ils utilisent des gants.

En conséquence, nous avons ici le cas d'au moins deux personnes qui ne venaient pas du sentier mais étaient déjà dans la maison, disons des connaissances ou des intrus venus depuis plus longtemps. Il convient donc de passer l'intérieur au peigne fin pour trouver des traces de sang, des empreintes mais elles ne seront que peu utilisables s'il recevait beaucoup, des objets

dérobés, il doit y en avoir soit parce qu'il y a eu vol, soit pour nous faire croire qu'il y a eu vol. Mais cela sera une faute, car un voleur ne s'occuperait pas de sortir un cadavre son forfait terminé. Là on veut nous faire croire que l'attaque s'est faite en dehors et à côté du taillis, ce qui n'est pas logique. Et de trois.
En conséquence, prendre les empreintes sur la sonnette, sur les poignées de portes, fouiller la maison, s'occuper du téléphone pour savoir d'il y a eu des appels récents et pratiquer l'autopsie sans tarder. Voilà pour l'instant monsieur le commissaire ce que m'inspire ce taillis.

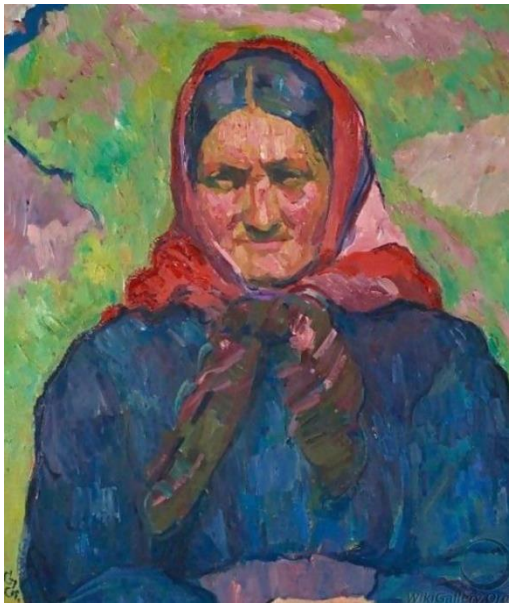
Situation de la Covid 19

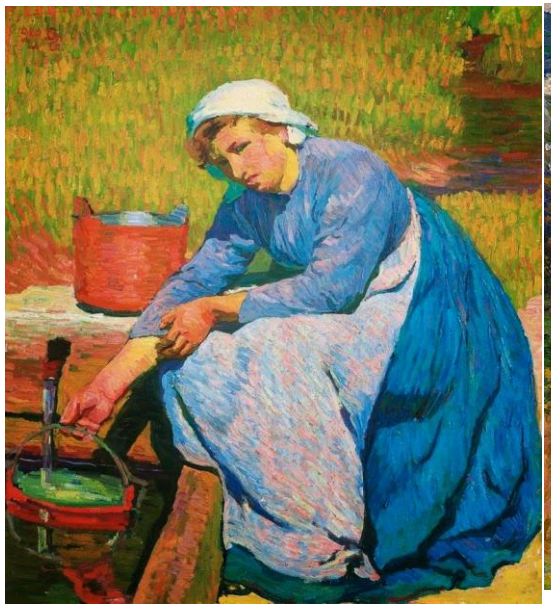


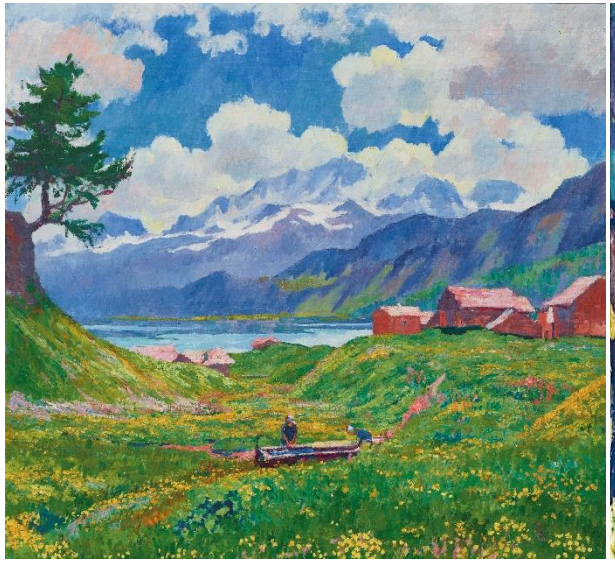
Dimanche 7 Mars

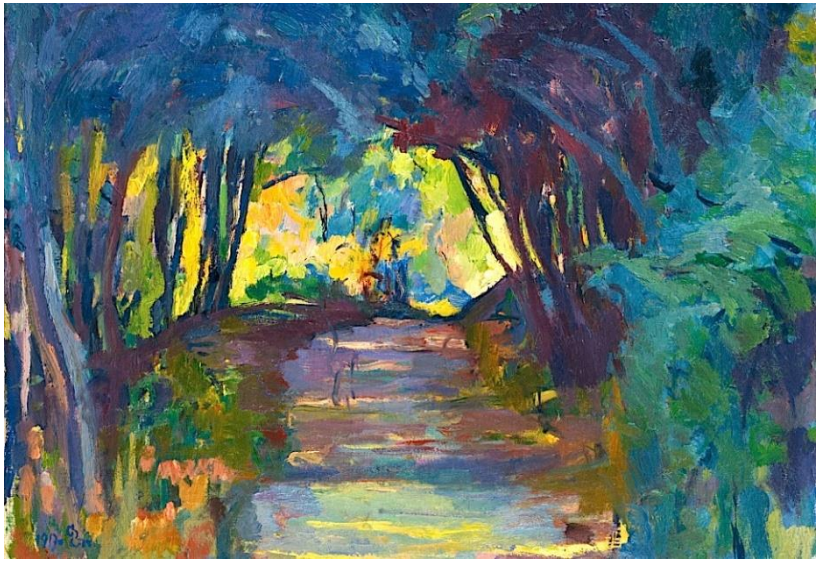
En 1868 naissait Giovanni Giacometti, père d'Alberto (sculpteur et peintre), de Diego (dessinateur de meubles) et de Bruno (architecte).

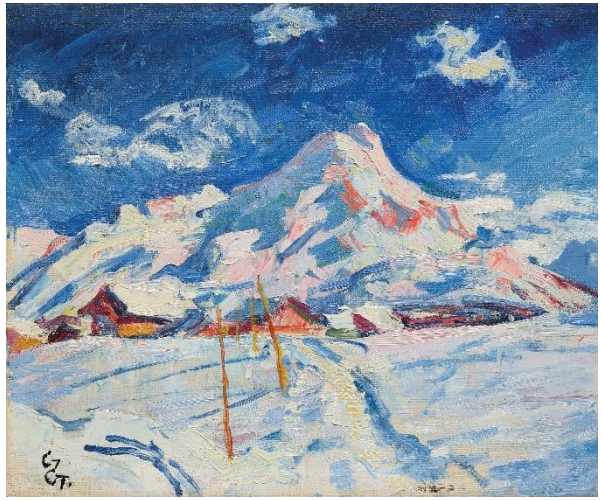
Il pratique le pleinairisme dans ses tableaux d'extérieurs et le divisionnisme dans ses portraits en particulier. On repèrera aussi l'influence de la technique des macchiaioli pour figurer les oppositions ombre et lumière.



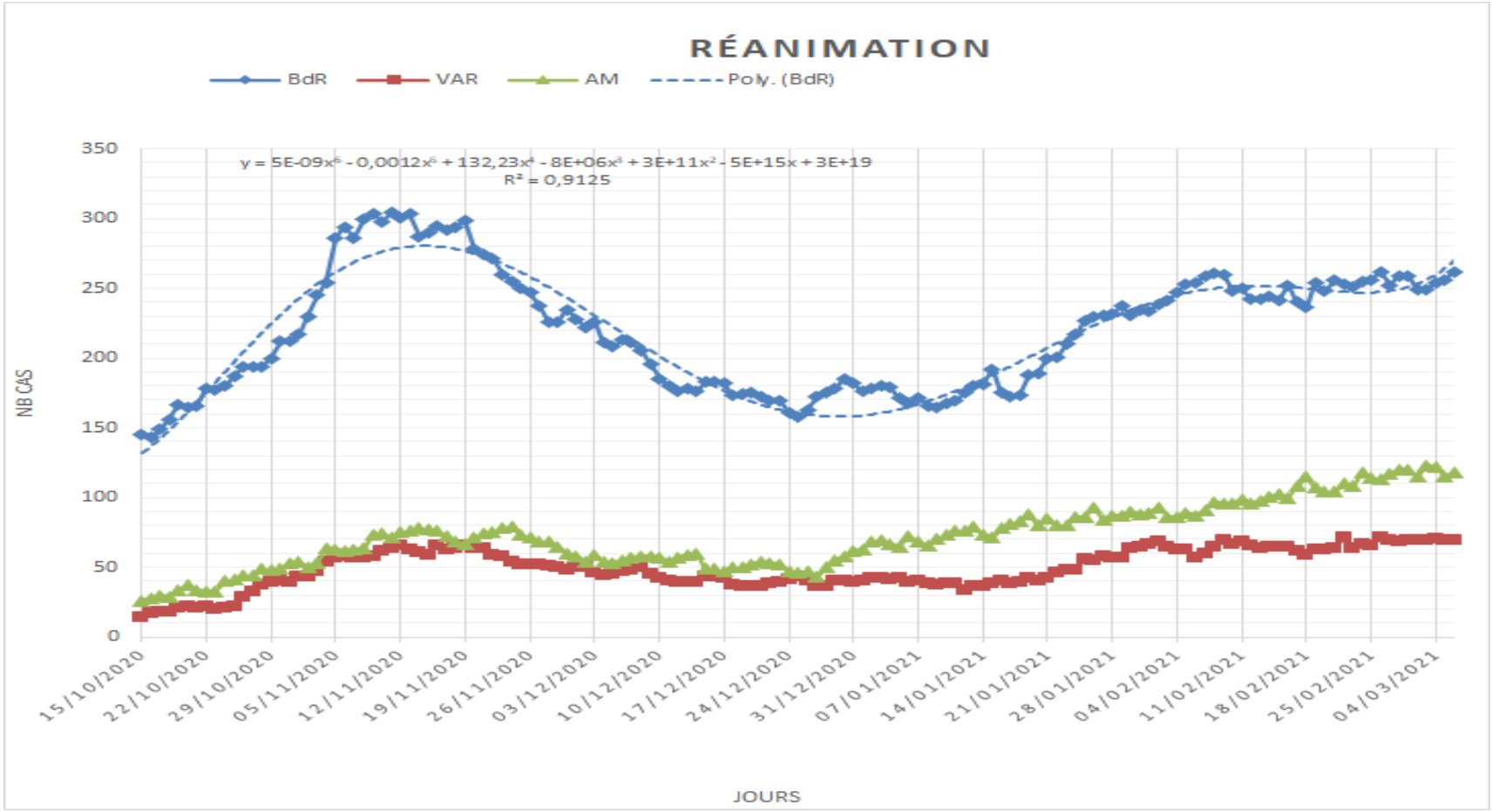








Situation de la Covid 19



Lundi 8 Mars 2021

Aujourd'hui mise en lumière de Henry Quison né en 1961. Après une carrière dans le secteur bancaire, il choisira le noviciat et oeuvrera dans les quartiers populaires de Marseille. Il connaitra les moines de Tibhrine et sera conseiller pour le tournage du film qui racontera ce drame et obtiendra le Grand Prix du Festival de Cannes (Des Hommes et de Dieux).

Un extrait de l'ouvrage Secret des hommes, secret des dieux. »

Prologue 23 mai 1996.

Ils les ont tués ! Ils ont tué les frères de Tibhirine ! Je lis la terrible nouvelle sur un écran d'ordinateur. La page du Monde, version électronique, ne peut pas mentir. Le dessin de Plantu me dit curieusement : oui, c'est bien vrai ! Je suis à New York. Voilà près d'une décennie que je ne suis pas retourné dans ma famille américaine. Je viens tout juste de quitter l'abbaye de Tamié où j'ai vécu plus de cinq ans. Après quatre années d'intense activité sur les marchés financiers, ce n'était pas facile pour un trader d'y entrer. Ce n'est pas plus facile, maintenant dépouillé de mes biens, d'en sortir ! Et voilà qu'un autre choc me remue les entrailles ! « Ils ont été égorgés », me précise mon cousin, qui surfe sur le web comme un jeune Californien s'amusant sur les vagues de l'océan. Nul ici ne soupçonne que je connaissais personnellement Paul, Christophe, Christian et Célestin, et que j'avais régulièrement des nouvelles de Luc, Michel et Bruno.

« Finalement, ils doivent être heureux, puisque le martyre, c'est ce qu'ils voulaient ! » Cette lecture superficielle de l'événement me reste comme une blessure : ces hommes n'ont jamais cherché la mort ! Qu'importe ! Frère Paul, à son départ pour l'Algérie, m'avait donné son psautier. « Tu me remplaceras ! » m'avait-il lancé avec l'humour pince-sans-rire dont il était coutumier. Pendant quatorze ans, je l'ai pris au mot. Installé dans une cité de transit des quartiers nord de Marseille, j'ai partagé la vie de mes voisins, tous modestes comme ceux de Tibhirine, la plupart musulmans d'origine algérienne. Longtemps, très longtemps, je me suis tu. Puis un éditeur m'a demandé de traduire un livre sur les frères pour le dixième anniversaire de leur mort. Passion pour l'Algérie, de John W. Kiser, a rencontré un certain écho. Il m'a valu d'écrire moi-même deux ouvrages, dont l'un, de caractère autobiographique1, a touché un public plus large encore. À mes yeux, les frères avaient légué un trésor qu'il fallait partager. Mais seul le cinéma, me semblait-il, pourrait

aujourd'hui diffuser à l'échelle de la planète leur esprit de fraternité universelle. Quatorze ans après ce meurtre odieux, la lumière du testament spirituel de Christian de Chergé, le supérieur de la communauté, a été plus forte : elle se répand enfin dans le monde grâce au film de Xavier Beauvois.

Des hommes et des dieux ont reçu le grand prix du jury du festival de Cannes 2010 et bien d'autres distinctions. Sorti dans les salles françaises le 8 septembre 2010, le film a bouleversé des millions de spectateurs dans plus de cinquante pays à travers le monde. Regardant aujourd'hui en arrière, je suis sidéré. Ce film n'a pas été commandé par une institution ecclésiale. Ce n'est pas une machine de propagande confessionnelle concoctée par le Vatican ni une entreprise prosélyte financée par un groupe évangélique américain. Des hommes et des dieux sont l'œuvre de professionnels du cinéma. Le secret de son succès ne tiendrait-il qu'aux hommes qui l'ont réalisé ? Ou bien ce minuscule monastère perdu en Algérie, devenu un « phénomène de société » d'une ampleur jugée « miraculeuse », cacherait-il un secret plus profond ? À toutes les étapes du film, j'ai été dans le secret des dieux. Le temps est venu pour moi de raconter une aventure mystérieuse qui m'étonne encore aujourd'hui.

Vanité ?

21 mars 2009. Une pluie d'équinoxe ruisselle sur les toits, éclabousse les passants. Paris n'est pas en bord de mer, mais ne manque pas d'eau. La pluie ! Comme d'habitude, pense le Marseillais que je suis devenu ! Je suis en retard pour le dîner prévu chez un vieil ami producteur de cinéma. Avant d'entrer dans son bel immeuble quai de Conti, je salue Notre-Dame de Paris, lumière dans la nuit d'asphalte. Je sonne. François m'accueille avec sa compagne journaliste. Nous sommes heureux de nous retrouver après plusieurs années trop occupées par nos engagements respectifs. Rien ne vaut la gratuité d'une soirée entre amis. Nous échangeons souvenirs et dernières nouvelles de connaissances communes. Puis j'évoque le projet qui me tient à cœur : réaliser un film sur les moines de Tibhirine. « Ah ! Oui, je me rappelle ! Bayrou avait organisé un grand rassemblement sur l'esplanade du Trocadéro. Plus de dix mille personnes, je crois… Et puis il y avait eu ces questions sur le dysfonctionnement des services secrets français : DST d'un côté, DGSE de l'autre…

» C'est vrai. La presse avait beaucoup parlé de la mort des moines, très peu de leur vie. L'attention s'était portée sur les rivalités entre les services de renseignement extérieur (DGSE), dont dépendait l'ambassade de France à Alger, et intérieur (DST), qui avait gardé des contacts remontant à l'époque de l'Algérie française. Beaucoup d'anciens pieds-noirs travaillaient dans ses rangs, résolument hostiles au gouvernement algérien, rendant plus difficile la coopération des services. À l'inverse, la DGSE se méfiait de la Sécurité algérienne, qu'elle estimait noyautée par des sympathisants islamistes. Oui, le film pourrait porter sur les cinquante-six jours de captivité des moines : guerre des services, courses-poursuites, opérations commando : un James Bond monastique en quelque sorte, un thriller spirituel ! En août 2007, j'avais commencé à écrire un scénario. J'avais même envisagé de contacter deux réalisateurs : Bertrand Tavernier et Philippe Lioret. Mais, ce faisant, je m'étais vite aperçu que le film devrait moins se concentrer sur l'enlèvement et l'assassinat des moines que sur le testament spirituel de Christian de Chergé. Ce document exceptionnel expliquait pourquoi les frères avaient décidé de rester dans leur monastère alors qu'ils avaient été menacés.

Le scénario devrait certes mettre en scène ces groupes armés qui sévissaient à proximité, multipliant les attaques meurtrières comme celle dont furent victimes douze travailleurs croates, le 14 décembre 1993, sur leur chantier, à trois kilomètres à vol d'oiseau de Notre-Dame de l'Atlas. Mais il devrait surtout montrer les moines cheminer ensemble vers la

décision de rester pour ne pas rompre leur solidarité avec des voisins musulmans dont ils partageaient la vie depuis soixante ans. Comment établir de vraies relations entre chrétiens et musulmans alors que certains décrivent ce siècle comme celui du « choc des civilisations » ? Ce serait l'un des thèmes du film. François a une longue expérience de la production cinématographique à Paris et à Londres. Il travaille pour le groupe le plus puissant en Europe dans ce domaine. Ma proposition ne l'enthousiasme pas : « Je ne t'apprends rien : nous vivons dans une société de consommation matérialiste et sécuritaire. Le public n'est guère sensible à ces questions spirituelles et altruistes. L'histoire de sept moines assassinés est un sujet peu réjouissant. Quatre-vingts pour cent des films français sont des comédies… » J'objecte que le Gandhi de Richard Attenborough a raflé huit oscars en 1982 et que La Passion du Christ de Mel Gibson a connu un succès mondial : les films spirituels et religieux

ne sont pas forcément des calamités au box-office. « C'est vrai, concède François. La Passion du Christ, personne ne voulait le produire. Et, aujourd'hui, il fait partie des quinze longs-métrages les plus rentables de l'histoire du cinéma américain… Plus de six cents millions de dollars ! Ça fait rêver, c'est vrai… » « Il est permis de rêver, il est recommandé de rêver1 ! » s'insurgeait Aragon. Mais rêver de quoi ? Un film sur Tibhirine, c'est rêver que la violence n'a jamais le dernier mot : l'esprit d'amour et de paix peut triompher, doit triompher ! Mettre en images le testament de Christian de Chergé : est-ce sagesse ou folie ? Avec toute la délicatesse qui le caractérise, François me fait remarquer que je ne suis pas du métier. Écrire un scénario requiert de l'expérience, des compétences spécifiques et une patiente collaboration avec un réalisateur et son équipe. Bref, un travail pour lequel je ne suis pas préparé, un emploi à plein-temps incompatible avec ma charge d'enseignant et mes engagements bénévoles. Je comprends que mon idée est saugrenue. Sans doute ai-je cédé à mes penchants les plus vaniteux. Un film sur d'humbles moines martyrs ne naîtra jamais d'un esprit prétentieux.

Photo 1Avec Lonsdale qui préfacera un de ses ouvrages

Proposition :

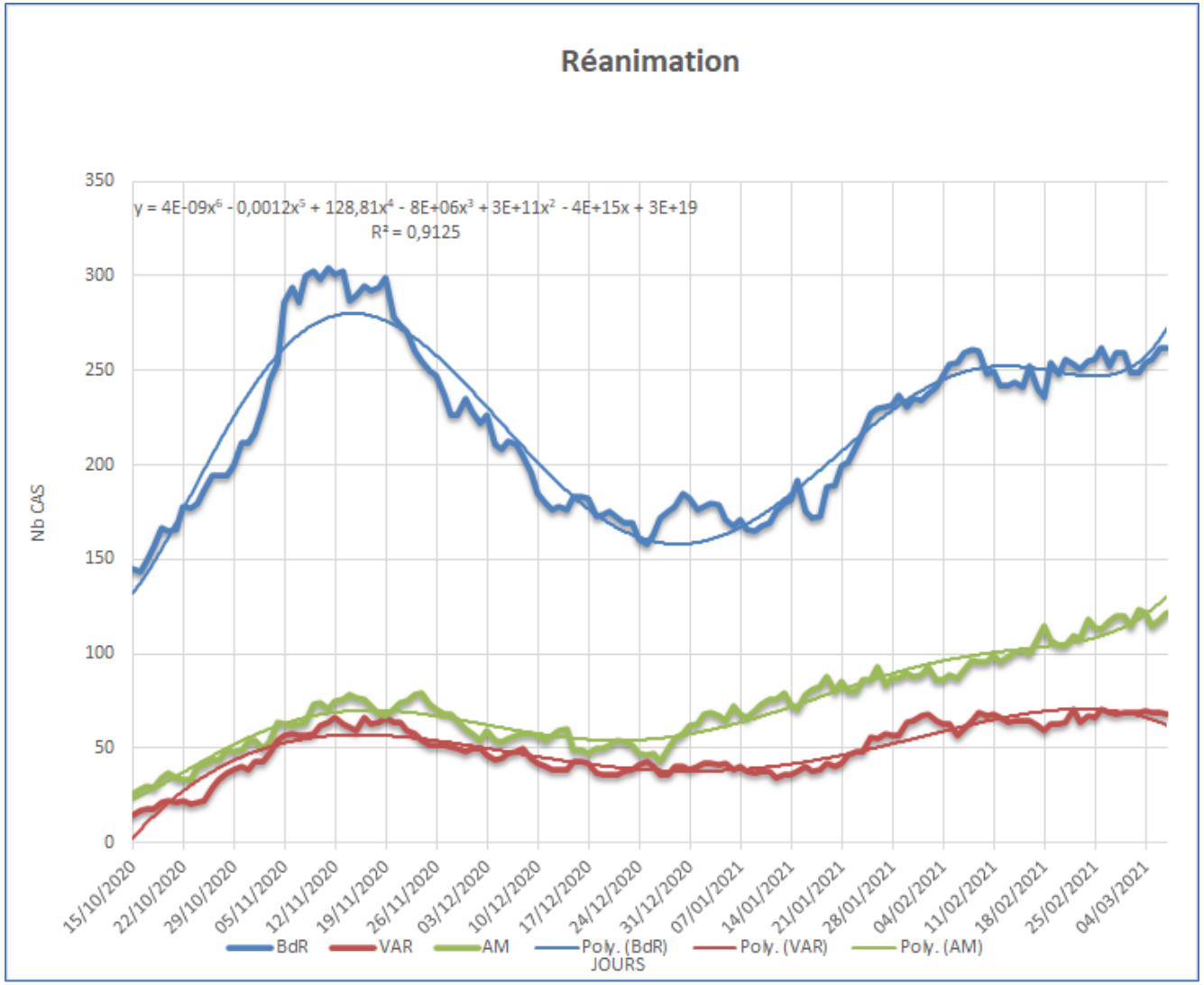
_le Grand Écran et son rôle, des dieux et des hommes, au nom de la religion.

_poursuivre la suite du polar pour les courageux

_ « Il est permis de rêver, il est recommandé de rêver1 »

_écrire l'histoire d'un des protraits de Giacometti

Situation de la Covid 19



Mardi 9 Mars

Anniversaire, il en faut car le temps va, voilà un an que l'Italie meurtrie se confinait devant l'avalanche de décès incontrôlables et l'explosion des services de santé, prémissés à ce qui touchera les autres pays d'Europe et du monde entier.

La bestiole était déjà là, couvant son attaque, en Septembre 2019.

La peste (Robert Desnos)

Dans la rue un pas retentit. La cloche n'a qu'un seul
battant. Où va-t-il le promeneur qui se rapproche
lentement et s'arrête par instant ? Le voici devant
la maison. J'entends son souffle derrière la porte.

Je vois le ciel à travers la vitre. Je vois le ciel où les
astres roulent sur l'arête des toits. C'est la grande
Ourse ou Bételgeuse, c'est Vénus au ventre blanc, c'est
Diane qui dégrafe sa tunique près d'une fontaine de lumière.

Jamais lunes ni soleils ne roulèrent si loin de la
terre, jamais l'air de nuit ne fut si opaque et si
lourd. Je pèse sur ma porte qui résiste…

Elle s'ouvre enfin, son battant claque contre le
mur. Et tandis que le pas s'éloigne je déchiffre
sur une affiche jaune les lettres noires du mot « Peste ».

La peste (Camus)

La bêtise insiste toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas toujours à soi. Nos concitoyens à cet égard étaient comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit ils étaient humanistes: ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours et, de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions. Nos concitoyens n'étaient pas plus coupables que d'autres, ils oubliaient d'être modestes, voilà tout, et ils pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles. Ils continuaient de faire des affaires, ils préparaient des voyages et ils avaient des opinions. Comment auraient-ils pensé à la peste qui supprime l'avenir, les déplacements et les discussions? Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux……

Mais à mesure que les jours passaient, on se mit à craindre que ce malheur n'eût véritablement pas de fin et, du même coup, la cessation de l'épidémie devint l'objet de toutes les espérances. On se passait ainsi, de la main à la main, diverses prophéties dues à des mages ou à des saints de l'Église catholique. Des imprimeurs de la ville virent très vite le parti qu'ils pouvaient tirer de cet engouement et diffusèrent à de nombreux exemplaires les textes qui circulaient. S'apercevant que la curiosité du public était insatiable, ils firent entreprendre des recherches, dans les bibliothèques municipales, sur tous les témoignages de ce genre que la petite histoire pouvait fournir et ils les répandirent dans la ville. Lorsque l'histoire elle-même fut à court de prophéties, on en commanda à des journalistes qui, sur ce point au moins, se montrèrent aussi compétents que leurs modèles des siècles passés…….

Mais le plus dangereux effet de l'épuisement qui gagnait, peu à peu, tous ceux qui continuaient cette lutte contre le fléau n'était pas dans cette indifférence aux événements extérieurs et aux émotions des autres, mais dans la négligence où ils se laissaient aller. Car ils avaient tendance alors à éviter tous les gestes qui n'étaient pas absolument indispensables et qui leur paraissaient toujours au-dessus de leurs forces. C'est ainsi que ces hommes en vinrent à négliger de plus en plus souvent les règles d'hygiène qu'ils avaient codifiées, à oublier quelques-unes des nombreuses désinfections qu'ils devaient pratiquer sur eux-mêmes, à courir quelquefois, sans être prémunis contre la contagion, auprès des malades atteints de peste pulmonaire, parce que, prévenus au dernier moment qu'il fallait se rendre dans les maisons infectées, il leur avait paru d'avance épuisant de retourner dans quelque local pour se faire les instillations nécessaires. Là était le vrai danger, car c'était la lutte elle-même contre la peste qui les rendait alors le plus vulnérables à la peste, ils pariaient en somme sur le hasard et le hasard n'est à personne.

Haïkus

Covid-19
tout est annulé
sauf le printemps

Vincent Hoarau

bistrot du matin
en crânant les habitués
se serrent la paluche

vendredi treize
très émue la boulangère
premier masque

Gérard Dumon

pandémie
je prends conscience
de mon âge

Alice Maire

confinement
l'occasion de voir le fond
du congélateur

Virginie Colpart

Quand quelqu'un va parler sans savoir ce qu'il va dire, parle sans savoir ce qu'il dit, finit de parler sans savoir ce qu'il a dit, il est mûr pour la politique.

Jean Rigaux

Quiconque a l'habitude de parler sans savoir s'enfonce chaque fois davantage dans l'abîme de l'ignorance.

Jacques Nteka Bokolo

Proposition :

_ En prose, haïkus, poèmes comment fêtez-vous cet anniversaire ?

Anniversaire COVID (Mireille)

je voudrais me rêver
en lionne
je ne sais pas le chasser..

je voudrais me rêver en
esquimau
Le froid le conserve

je voudrais me rêver
avec un ukulélé
La musique le réveille

je voudrais lui rêver
un happy end
il survit dans le monde

je ne voudrais pas
de flash-back
il s'incrusterait là

je ne voudrais pas
de requiem
il se métamorphose

je voudrais l'écraser
il passe partout
Retour à l'envoyeur

Anniversaire (Annie)

Il est des anniversaires que l'on laisse:
L alanguissement du temps
Les disparus
Les misères
Les vagues de boue que soulève l'ignorance
Les choix des puissants pour gouverner les misérables.

Je préfère fêter le plaisir de lire les textes de l'atelier
Je préfère fêter le lien créé par la volonté de notre insatiable chef des mots
Je préfère fêter le retour des chants saisonniers des oiseaux,
je préfère fêter la douceur retrouvée du soleil,
je préfère fêter le ici- maintenant .

Au diable tout ce bruit qui se veut angoissant , au-dessus de nos têtes , dont se gargarisent certains,
croyant leur instant de gloire arrivé, non ,
je préfère fêter le sourire .

Quelques maux (Jean Michel)

La Covid dix-neuf

Faucheuse de blés anciens

Printemps sans épi.

Le sauveur déchu

Hydroxychloroquine

Ils y avaient cru !

Conciliabules

Je ne suis pas médecin

Mais je pense que…

Alerte verte

Le virus punit les hommes

Surpopulation !

L'homme est un roseau

Il plie mais ne rompra pas

Vaccinez-vous tous !

Il n'y avait rien !

Qu'un trait vert de lumière

Un dernier souffle.

Covid-19 peste des temps modernes (Antoine)

(un mal qui répand la terreur, mal que le ciel en sa fureur inventa pour punir les crimes de la terre la peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom, capable d'enrichir en un jour l'acqueron, faisait aux animaux, la guerre)

Dans ce cas, monsieur de la Fontaine, avait trouvé le coupable idéal, dans notre langage urbain nous dirions, un lampiste, ou un fusible. mais nous, pauvres humains, qu'avons-nous nous fait pour mériter pareil sort, qui de l'homme ou de l'animal nous a envoyé pareil châtiment.

Adieu les rencontres festives, exist les accolades affectueuses, nous voilà retranchés dans notre maison comme dans un bunker.

Tuer les heures à coup de pourquoi, les informations nous tuent a coups de la mort des autres.

Le président nous dit, c'est la guerre, mais nous anciens qui ont combattu sur tous les fronts, savions où était l'ennemi, mais pour nous, où se cache t il , chez nos amis ,

qui deviennent alors nos pires ennemis ?

On dit souvent, à quelque chose, malheur est bon.

J'ai remarqué, que dans les magasins de première nécessité, les gens font preuve d'une certaine courtoisie, j'ose espérer que ce n'est pas seulement dû à mes cheveux blancs.

J'arrête là mes élucubrations, et en toute bonne foi, je vous le dis et vous en conjure : Prenez soin de vous.

ACTION … REACTION (Dominique)

Gare à la ti-i-i-i-i-i-ique !
Sur sa feuille de chêne lovée,
La tique somnolait.
Que vienne à passer un humain déchapeauté,
Et la voilà qui s'éveille, s'étire,
D'un strabique regard l'admire…
Presto, elle tend ses petits bras,
Joint les mains, plie les genoux,
Pousse sur ses petits mollets, et hop !
Plonge tête première sur le crâne imprudent.
Plouf ! qu'est-ce donc que cette végétation si fine ?
Des cheveux : Yes ! se réjouit le polyglotte insecte!

L'idéal pour se cacher, s'accrocher
« J'y suis, j'y reste … rien ne pourra me déloger
Ni bloquer mon venin …go, go, go…"

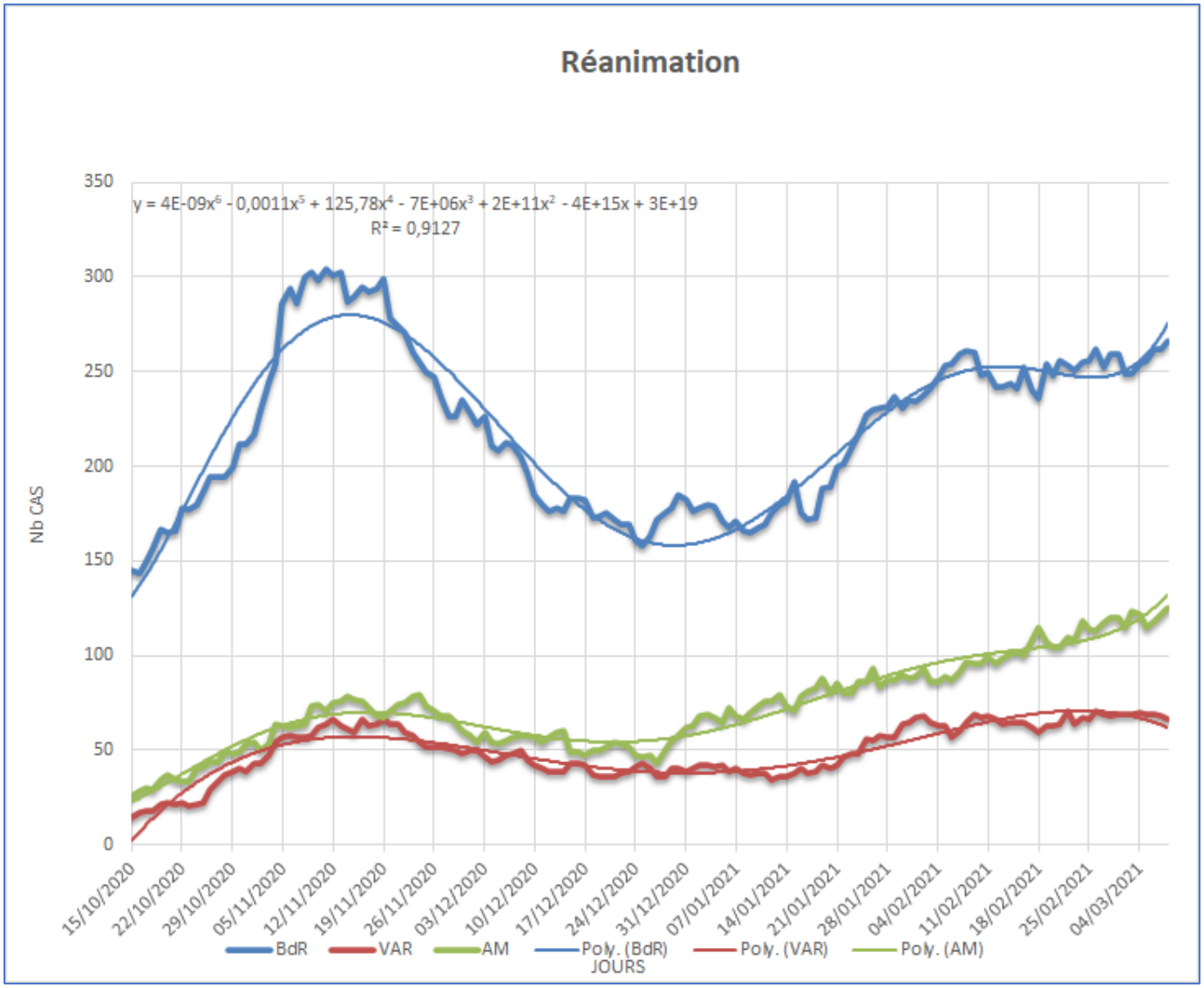
Gare au viru-u-u-u-u-us !
Comme de coutume, un nuisible en attire un autre,
Survient un nouvel importun :
Choisir cet humain-ci, ou son frère ?
Quelle importance,
Patience,
Chacun son tour…
Alors le virus, comme un petit rat de l'opéra,
Lève ses petits bras
En couronne, vole et virevolte
Et, tel la fusée en orbite,
Il libère ses capsules qui,
Illico, s'arriment aux cellules
De la cible, ni vu ni connu, j't'embrouille.
Tentacules
Et vibrions s'organisent :
C'est la crise.

Holà, Madame l'Immunité, le temps presse.
Veuillez, je vous prie, vous réveiller, vous agiter,
Et sur le champ, donner l'assaut !
Messieurs les Anticorps, tirez les premiers !
Pas de quartier !
Neutralisez - moi cette importune engeance,
Zigouillez les ci-devant galeux, ces fâcheux !
Au diable la ti-i-i-i-i-ique !
La peste soit du viru-u-u-u-us !

Débarrassez - moi de cette faune
Microscopique,
Et, ma foi, fort tyrannique !

Allez, ouste….
Au suivant…..Au suivant….

Situation de la Covid 19



Mercredi 10 Mars 2021

La Une à Chloe Delaume

Née en 1973, mariée et divorcée plusieurs fois, influencée par l'Oulipo et las pataphysiciens, elle pratique la littérature expérimentale mais aussi l'autofiction. Elle participera à l'émission Arrêt sur Images et sera pensionnaire de la Villa Medicis. Elle recevra le prix Medicis pour son roman « Le cœur synthétique » dont voici un extrait :

Le cœur d'Adélaïde cogne douloureusement, comme s'il avait été frotté avec du papier de verre. Pour autant, elle sourit en défaisant ses cartons. Elle a son lieu à elle, la voilà autonome, ici sera son royaume, ce deux-pièces est parfait bien qu'il soit minuscule. Ce qui écorche son cœur, c'est l'effet du divorce, même si Adélaïde en est à l'origine. C'est dans le tribunal que ça a commencé, depuis ses ventricules n'arrêtent pas de peler. Adélaïde le sent et pense que son cœur mue, derniers lambeaux de l'amour qu'elle avait pour Élias. Dessous, une peau toute neuve, en attente d'autres émois. L'enveloppe se trouve à vif d'être mordue par le vide. Personne ne pense à elle et elle ne pense à personne, depuis l'âge de quinze ans, c'est la toute première fois. Jusqu'ici elle quittait un homme pour d'autres bras, Adélaïde, toujours, a été amoureuse. Ces sept dernières années d'Élias, jusqu'à ce que la routine lui use l'âme et les nerfs.

Adélaïde déballe ses affaires et s'étonne que toute sa vie tienne dans si peu d'espace. Elle a quarante-six ans et ne possède rien mis à part plein d'habits et sept bibliothèques. Des Billy d'Ikea, qu'elle orne de guirlandes, de papillons sous cadre, de babioles mexicaines, de lampions japonais. Une paire de stilettos trône entre deux Pléiade ; deux passions dans la vie : les livres et les chaussures. Dans son ancien appartement, Adélaïde avait une chambre d'amis qui lui tenait lieu de dressing. Un double salon, un coin lecture. Tout ça, elle le devait à Élias, qui en était propriétaire. Avec son seul salaire, Adélaïde peut louer 35 m² dans le 20e arrondissement de Paris. Elle a pris un lit de 1,20 mètre et le moins de meubles possible. Une table, quatre chaises, pas de canapé. Partout, les portants ploient, les malles débordent, le peu de placards implose. Les livres recouvrent chaque pan de mur, grignotant la surface au sol, s'imposant ci et là par piles, en table d'appoint ou en colonnes. Bottes, bottines et baskets : pyramides dans l'entrée ; dans les angles de la chambre s'amoncellent les sandales, ballerines et escarpins. Une impression de capharnaüm que rien ne pourra endiguer. Image d'une boutique de seconde main, sensation d'habiter un rayon d'Emmaüs. Adélaïde savait à quoi elle s'exposait, quitter Élias, c'était renoncer au confort, voir son niveau de vie chuter considérablement. Elle se veut seule et libre, désormais jamais plus de six mois, et elle était plus jeune, ça remonte à si loin, la dernière fois avant Élias, elle vivait mal la solitude,

tellement mal, elle touchait le fond de la piscine, avant Élias, la dépression. Se retrouver seule avec elle-même ne constitue pas le problème, le problème c'est l'absence d'amour. Adélaïde se dit : Je vais rencontrer quelqu'un. Elle ajoute à haute voix : Quelqu'un, c'est obligé.

Dans son parcours ce serait logique, puisqu'elle a toujours enchaîné. Elle se demande qui dans cette ville lui sera bientôt destiné, elle hésite à se tirer les cartes, préfère ne pas savoir tout de suite. Adélaïde redoute de céder à la panique si la réponse s'étale tristesse et solitude. Elle veut se fabriquer ce soir un beau souvenir, sa première nuit toute seule, sa seconde partie de vie, son nouveau commencement. Adélaïde se lève et met de la musique. Elle s'est fait une playlist qu'elle a nommée New Life, comme le morceau de Depeche Mode qui y figure en premier. Adélaïde est très sensible à la bande-son qui accompagne sa vie, elle choisit une chanson capable d'incarner ce moment particulier, une chanson sur laquelle va s'inscrire ce beau souvenir. Le Premier Jour d'Étienne Daho. Adélaïde se cale sur une chaise, son regard photographie le décor.

Rester debout mais à quel prix/Sacrifier son instinct et ses envies. Ses yeux se heurtent aux murs de livres et à l'absence de canapé. Mais tout peut changer aujourd'hui /Et le premier jour du reste de ta vie / C'est providentiel. Adélaïde chante comme on prie, et l'espoir repousse les cloisons du minuscule deux-pièces. Les guirlandes et lampions scintillent, halos multicolores le long des étagères. La pénombre gomme ce qui encombre, par la fenêtre ouverte la lune vient et sourit. Les muscles d'Adélaïde peu à peu se détendent. Les deux plus grandes causes de stress sont les séparations et les déménagements, les épreuves achevées, il lui semble que son corps a été roué de coups. Il lui reste une semaine avant de retourner au travail, elle se dit : Je serai prête, et songe à un bain chaud. Elle aimerait un rituel de purification, baignoire remplie de mousse aérienne et nacrée.

Elle convoque les images de toutes les salles de bains qu'elle a eues dans sa vie. Qualité du carrelage, température, pression de l'eau. Combien d'appartements pour combien de compagnons. Ici, c'est une douche d'angle, elle se glisse dans un triangle aux parois plastifiées. Dans sa tête, ça défile, huit hommes et un mari, doubles vasques, moulures, combien de fois du parquet. L'eau coule et elle se cogne et soudain réalise qu'elle n'a pas de savon. C'est ce dernier détail qui vient de la faire craquer. Adélaïde s'effondre dans le cercueil de plastique. Si elle ne prend pas soin d'elle, personne d'autre ne le fera. Adélaïde ne s'est jusqu'ici que très rarement occupée seule d'elle-même. Elle s'oublie fréquemment, c'est à cause du travail. Adélaïde est attachée de presse dans l'édition. Elle est passeuse, doit convaincre les journalistes d'écrire des papiers sur les livres de son catalogue. Elle doit aussi gérer les écrivains, s'immerger dans leur univers pour le restituer au mieux. Les accompagner lors de leurs interviews, et quelquefois de leurs déplacements en librairie ou en festival. Se rendre à des cocktails littéraires. Adélaïde souvent ne sait plus qui elle est, ni parfois ce qu'elle pense, à force d'être devenue, tout le temps, la voix des autres.

Adélaïde n'a pas de famille, tout le monde est mort et elle a dû refuser à chaque fois l'héritage pour ne pas rembourser les dettes. Adélaïde n'a pas d'enfants, ça ne l'a jamais intéressée. Si elle avait eu un enfant, elle serait moins seule mais emmerdée. Adélaïde ne regrette rien, chez elle c'est une question de principe. C'est toujours elle qui change de vie, elle est moteur et non victime. Elle a confiance en son destin, se croit protégée par Aphrodite. La déesse de l'amour ne l'a jamais lâchée, Adélaïde est sûre que très bientôt quelqu'un va venir à sa rencontre. Adélaïde a tort. Si elle tirait les cartes, elle en serait informée. Adélaïde s'endort en oubliant son âge. Sa seconde partie de vie, elle semble l'envisager comme au temps de ses années de trentenaire ou d'étudiante. Adélaïde ignore qu'il y a bien moins d'hommes libres, elle n'y a pas pensé. Elle omet également le

poids de la concurrence. Les fraîchement séparés préfèrent les femmes plus jeunes. Adélaïde sous peu sera brûlée par l'éveil. C'est l'histoire d'une fleur bleue qu'on trempe dans de l'acide. Adélaïde Berthel, c'est une femme comme une autre. Qui, à quarante-six ans, entend sonner le glas de ses rêves de jeune fille.

Proposition : faire un texte dont le thème pourra être

. Enfin libre !
. Mon premier appartement, avec ou sans coloc.
. La quarantaine rugissante
. Comment éviter de rester seul ? (Collection Livre pour les Nuls)

Comment ne pas rester seul (Premiers conseils) Jean Michel

Plutôt qu'un chien qui bave partout
Choisissez un bon gros matou
Il sera chez lui tout en étant chez vous
Et vous laissera des poils partout

Ceci occupera sans aucun doute vos journées
Vos genoux permettront le ronronthérapie
Vous évitant une psychothérapie
Et des économies de chauffage en fin d'année.

Il est probable que vous le retrouviez au matin
Couché avec vous dans votre lit
La bête aime le tiède et a l'esprit malin
En fait de bouillotte vous serez bien servi.

Si vous n'aimez pas les bêtes
Ne faites pas la mauvaise tête
Optez pour l'association de marche
Qui vous donnera du bâton en peu de démarches.

Vous y prendrez l'air en discutant un peu
Car le souffle est parfois un peu court
Lorsqu'on grimpe quelque sauvage parcours
Mais il faut souffrir pour être à la fin heureux

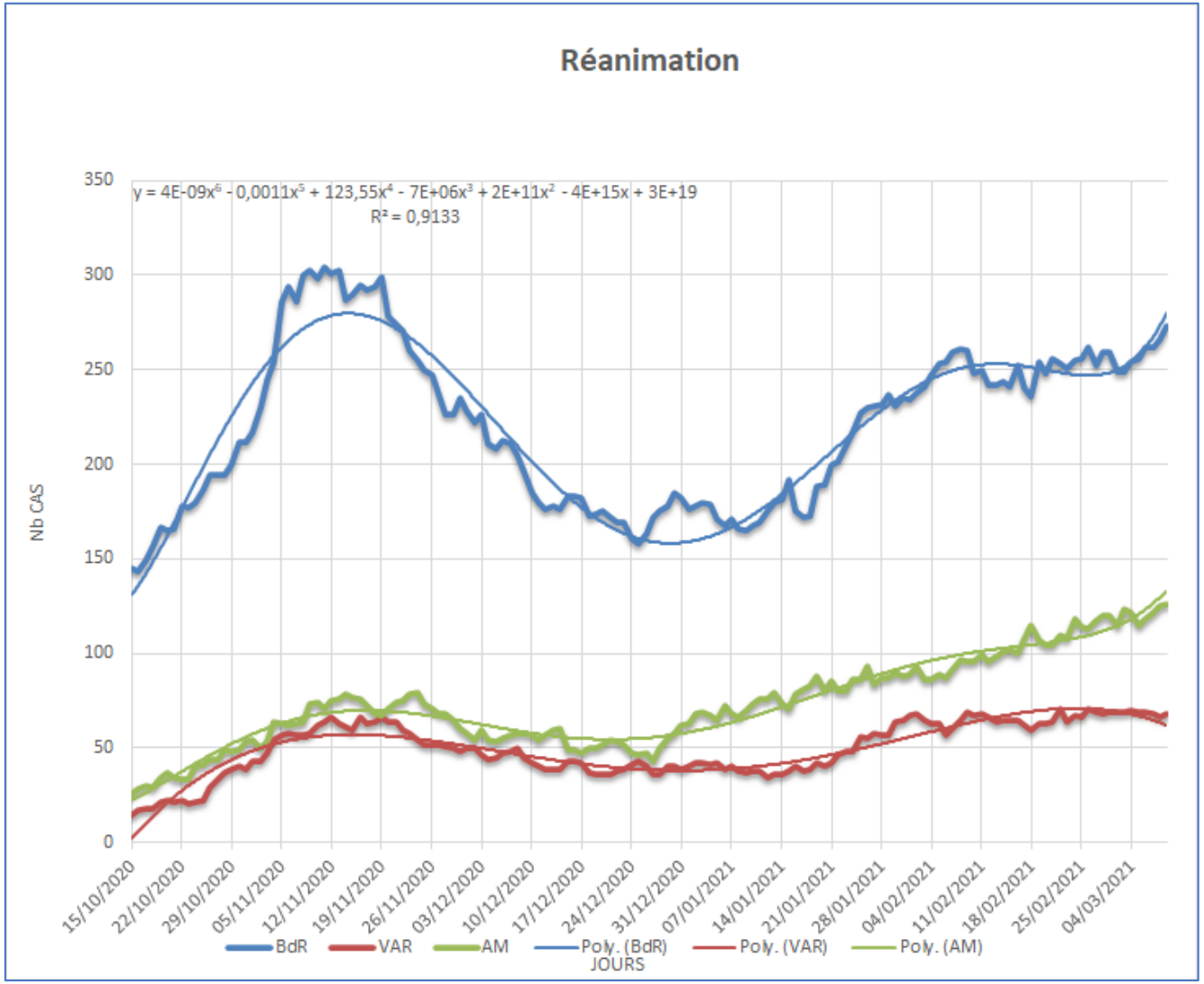
Pour une fois on vous aura fait marcher
Sans aucunement vous fâcher
Cela vous apprendra vos justes limites
Et vous donnera bon pied bon œil pour la suite.

Si vous n'aimez pas les bêtes ni la marche nordique
Que cela ne vous entraine point à une triste panique
Choisissez un livre qu'il soit roman ou livre de cuisine
C'est un antidote à la mélancolie et à la mauvaise mine.

Pour réussir la recette ne choisissez pas une épaisse encyclopédie
Certainement bonne justement vous assommer
Ni un roman primé, souvent soporifique et savant
Demandez à votre libraire un bouquin amusant.

Ne grignotez jamais en lisant
Seules les souris le font intelligemment
Car de vos lectures vous sortirez avec un surpoids
Qui vous fera craindre de rester seule encore une fois.

Situation de la Covid 19



Jeudi 11 Mars 2021

Une belle journée, un peu lourde à digérer quand même. On y fête la plomberie. Alors mettons le plomb à la une, le ciel d'ailleurs a pris une couleur gris de plomb.

Jean Yanne
C'est fou le nombre de fourmis qui prennent feu sans aucune raison apparente. Je le sais d'expérience. Quand j'étais môme, j'ai passé de longues après-midi à les observer à la loupe sous un soleil de plomb.

Marc Antoine Girard
Ci-gît un fou nommé Pasquet, - Qui mourut d'un coup de mousquet - Comme il voulait lever la crête; - Quand à moi, je crois que le sort - Lui mit du plomb dedans la tête - Pour le rendre sage en sa mort.

Alphonse Allais
Si j'ai un jour du plomb dans la tête, ce sera du 7,65.

Georges Brassens
Les seuls généraux qu'on doit suivre aux talons - Ce sont les généraux des p'tits soldats de plomb.

Voltaire
On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle.

Jean D'ormesson
L'art n'a que les ressources de la vie de chacun: il change ce plomb en or.

Emile Zola
On ne pouvait continuer ainsi à vivre sans manger ! Elle ne sentait plus sa faim; seulement, elle avait un plomb dans l'estomac, tandis que son crâne lui semblait vide.

Sylvain Tesson
Certains n'ont qu'une volée de plomb à offrir à la grâce de la biche.

Pendaison: le fil à plomb du suicidé.

Proposition :

Faire un texte utilisant des expressions avec le plomb.

Qui c'est ? …. C'est le plombier ! (Jean Michel)
Avec le plomb, il est aisé de rencontrer nombre d'expressions en tout genre, au sens d'ailleurs multiple voire contradictoire, changeant au gré des époques selon les représentations en vogue. Il est donc délicat d'en parler sans finir par être un peu lourd.

Au demeurant, pour le plomb, dans la représentation collective, c'est à son inertie, son poids qu'il doit sa notoriété.

Si la chaleur de l'été (par transfert on entendra dire que le soleil plombe comme une boule à la pétanque) vous donne les jambes lourdes, les Pieds Lourds évoluent eux dans les profondeurs marines avec quelque aisance et un courage certain, ils ont des semelles de plomb et du plomb dans la cervelle car le métier est difficile.

Avoir du plomb dans la tête est en effet, dans un certain sens, gage d'une profonde sagesse, prendre le temps de la réflexion, ne pas se précipiter en discours stériles, garder la trajectoire du discours logique avec rectitude. En ce sens si l'inertie est bien présente dans l'acte de la réflexion, c'est aussi la direction qui est privilégiée car le sage n'y va pas par quatre chemins mais droit au but. Il faut y voir l'image du fil à plomb et de sa verticalité, symbole nu de la simplicité des choses qui tiennent debout.

Ndlr Il est bon de noter que le fil à plomb mime la gravité de la situation où vous vous trouvez, trajectoire nommée verticale sensée passer par le centre inexistant de la Terre où toutes les verticales devraient se rencontrer produisant, par corolaire évident, le non-parallélisme des murs opposés.

Pour accompagner cette idée de trajectoire, retrouvons cette notion chez l'oiseau qui a pris du petit plomb dans l'aile. Il est certain qu'il vole moins bien. Mais vous remarquerez qu'il s'agit de l'aile au singulier, laquelle se trouve donc lestée par rapport à l'autre et, d'après les lois de la dynamique, verra le volatile prendre une trajectoire déséquilibrée qui l'amène à toucher le sol. C'est l'erratique parcours dû au plomb dans l'aile qui, par généralisation comparative, qualifie la démarche de celui qui a tâté avec allégresse la bouteille plus que de raison, cumulant la chancelante faiblesse de sa marche avec son « coup dans le nez ». Il parait évident qu'en ayant du plomb dans l'aile et un coup dans le nez, même un ange n'y résisterait pas.

Pour revenir au soleil, « changer le plomb en or », tâche illusoire et impossible, revient à changer le Soleil noir en Soleil d'or par l'alchimie savante des amalgames dans l'athanor.

C'est arriver en quelque sorte à rapprocher la planète Saturne du Soleil dans le système solaire. Saturne, soleil noir, se déplaçant très lentement et la plus éloignée ne pouvant être associée qu'au plomb à l'inverse du soleil associé à l'or, lequel soleil finalement peut plomber mais c'est à chaleur qu'il faut alors penser, laquelle peut en effet être écrasante. Il est certain que c'est tout cela est un peu lourd à digérer.

Curieusement la nature fantasque de l'univers fait un pied de nez à l'alchimie en favorisant la transformation rayonnante de l'uranium actif en plomb stable, il ne pouvait en être autrement, ceci étant le b.a-ba de la désintégration, d'ailleurs les particules émises sont nommées alpha et béta. Les deux continuent à se distinguer aujourd'hui, plomb et uranium appauvri, utilisés savamment dans les quilles pour éviter que les navires ne chavirent et aillent toucher le fond. Vous aurez noté le paradoxe « mettez du plomb pour éviter de couler ».
Ndlr. Vous noterez que les personnes défuntes par irradiation ou maladies effrayantes sont transportées dans des cercueils plombés ce qui ne manque pas de plomber l'ambiance pour les familles, faisant couler plus de larmes, le disparu disparaissant doublement.
De fait le plomb peut couler facilement quand on le chauffe ce qui permet de réaliser de parfaits moules de petits soldats collectionnés par grands et petits, réalisant ainsi de superbes reconstitutions des combats terrifiques des guerres passées où l'on se farcissait gaiement de plomb de part et d'autre, méthode plus civilisée que celle du plomb fondu sur la poitrine du condamné.

Le plomb nous en fait voir de toutes les couleurs au demeurant. Il servira de base aux artistes pour faire naitre des couleurs impeccables passant

du blanc, au jaune, au rouge en particulier. Le plomb de nature est discret et se pare de gris foncé après quelques années au contact des miasmes atmosphériques. Bien que « lourd » il n'est pas un gros « dur » et se fait malléable, il sera le liant de base des vitraux mais aussi, disons le avec quelque gravité respectueuse, fort utile à l'orgue pour que résonnent dans les nefs les orgues aux tuyaux ancestraux, lesquels ne manquent pas d'air. De même il permet l'apparition du cristal par adjonction dans la pâte de verre, ainsi boire dans du cristal peut vous donner du plomb dans l'aile mais avec distinction (publicité de Baccarat).
Chez le peintre le plomb permet de faire sécher l'huile plus facilement et ses oxydes donnent des couleurs puissantes.

Le blanc de Saturne était très prisé mais le bougre noircissait à l'usage nécessitant d'y revenir, cela avantageait le peintre qui trouvait du travail. Pour le jaune pétant, sans vouloir plomber l'ambiance à nouveau, il a trouvé sa route il fut un temps, en colorant les bandes sur les nationales, les continues n'étant pas à franchir sous peine d'avoir une prune. (Il faudrait vous parler de la prune qui est fruit mais signifie « coup » du coup de poing et mettre les croisades dans le coup, ce qui ferait du coup un peu lourd à discuter).

Ndlr Il ne faut pas perdre le fil dit le plomb (proverbe d'un pêcheur) Point à ligne.

Il vous reste le rouge minium qui empêche la rouille, mais a beaucoup servi pour barbouiller les toiles, les coques, les portails, la ferraille.
La science évoluant, on s'aperçut que le plomb peu s'agréger dans l'organisme dans nombre d'organes essentiels, en particulier dans le cerveau, remettant ainsi au propre l'expression « avoir du plomb dan la cervelle » mais avec ici la connotation inverse car produisant de la déficience mentale et des maladies neurologiques.

Adieu gouttières, tuyauteries, robinets en tout genre, bannies seront les peintures murales qui s'écaillent et ont goût sucré, un régal pour les enfants à l'estomac de plomb, interdit l'adjuvant anti-péteur du plomb tétraéthyle dans le super, il sera désormais sans plomb et gazouilleront les moteurs.
On a chassé le plomb mais reste le plomb de chasse (un retour de flamme) qui a encore de beaux jours et a permis de montrer que le plomb sait aussi nager entre deux eaux. À poisson plombé, oiseau plombé ! À oiseau que l'on plombe, poisson plombé !
Il reste toujours cependant des plombiers, il est vrai qu'ils sont difficiles à trouver, cela se comprend. Les trouver nécessite d'avoir de bons tuyaux ce qui peut apparaitre comme un oxymore au même titre que « Qui c'est ? …C'est le plombier ! » , la question ne recueillant qu'un silence de plomb.

Une nuit de plomb qui nous plomba. (Suzanne)

A trois heures du matin une fuite due à une plomberie défaillante inonda la cuisine.

C'est le chuintement de l'eau qui nous réveilla.

Paniqués et encore endormis (il était trois heures du matin) nous appelâmes le plombier.

Ce dernier réveillé en sursaut prit très mal la chose et mit trois plombes pour arriver.

Il faut dire qu'à l'extérieur le ciel était de plomb et qu'il pleuvait dru. A l'intérieur malgré des essais infructueux de colmatage ça ruisselait aussi !

Heureusement le plombier détermina rapidement l'endroit de la fuite et se mit à l'ouvrage quoiqu'en maugréant toujours contre son réveil intempestif.

La soudure au plomb vite réalisée, il fallut passer à la caisse et là… nous restâmes plombés par le montant de la facture: une plombée de billets (au noir évidemment) passa de nos mains aux siennes.

Le plomb transformé en or !

Pas besoin de trouver la pierre philosophale : la plomberie y suffit.

Comment garder son aplomb. (Antoine)

Elle dormit d'un sommeil de plomb et se réveilla la tête lourde.
Déjà , on entendait les rires des enfants attablés devant les bols fumants de leur chocolat au lait.
Elle ne voulait pas plomber l'atmosphère et leur parler de sa tête lourde....lourde comme une enclume.
En parlant de Lourdes, Pierre lui avait promis un pèlerinage mais, c'est bien connu, Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Il prétendait toujours n'avoir pas le temps, il lui fallait aller chez le dentiste refaire le plombage de ses dents chancelantes.
Il vous disait cela avec un aplomb déconcertant, je finis par ne plus y faire allusion, et j'attendrai qu'il ait un peu plus de jugeote hélas, mon escapade avait définitivement, du plomb dans l'aile.

L'aventure de la capitale de la musique (Mireille LC)

L' aventure dans la capitale de la Musique ô Vienne te souviens tu ?
C'était un matin où je m'éveillais, après une sommeil de plomb.
Mes yeux gris-plomb, encore embués revoyaient la scène que j'avais vécue seule près d'un kiosque à musique au bord du Danube, dans un parc, où des musiciens se mettaient en place pour un concert.
Le kiosque planté sur un socle de plomb, était surmonté d'une sorte de gloriette en fer forgé finement travaillée.
Devant étaient alignées des rangées de chaises.
Alors que je prenais une place dans la première rangée, un homme élégant, en fit de même, juste à mes côtés. - Il se mit à me dire : vous "m'encapucinez" le cœur. Madame…Je peux oser vous parler…. - là me dis-je : que veut-il dire, ma parole c'est un homme inquiet, de plus assis, il battait la semelle comme s'il portait des chaussures de plomb.

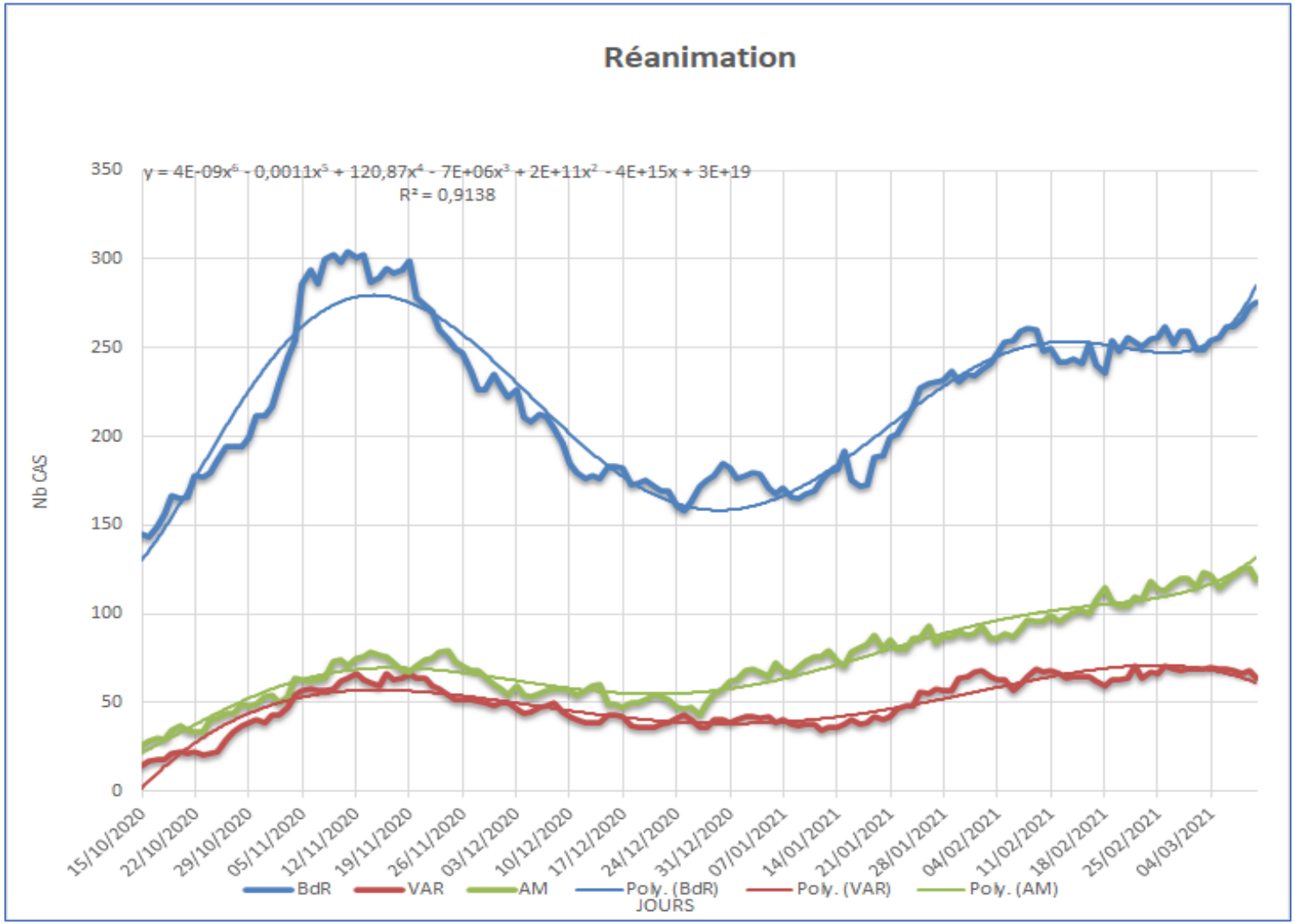
Que voulez vous dire, je n'ai pas compris Monsieur….
- Il s'est passé cinq ou six incertitudes à la gorge avant de vous dire cela..
Avec cette chaleur de plomb, vous me témoignez une sorte d'affection …
Je n'avais jamais entendu, un homme parler de la sorte… Encore un qui parle pointu….Pour m'épater.
- Vous m'avez l'air étonnée me dit-il, pourtant dans votre pays on vous apprend la délicatesse du langage, avec des mots sans plomb.
- Oui peut-être, il est vrai que la langue française est riche, mais j'avoue que vous m'épatez.

Puis il sortit un éventail, et me dit : prenez ce " zéphir ", allons diner…vous êtes une fille du soleil… vous en aurez besoin…je vous explique que le zéphir chez nous est l'amant des fleurs parce qu'il s'épanouit, durant les chaleurs de l'été de plomb, et favorise l'ardeur, en produisant cent petits hasards..

- Oui, certes Monsieur, je suis émue, mais j'ose vous dire que si mon mari tombait sur cette rencontre, il sortirait sa carabine à plomb pour nous tirer dessus…

Cet homme avait attendri mon cœur de plomb, dans sa manière de me conter fleurette.

Situation de la Covid 19



Vendredi 12 Mars 2021

Le journal présente Philippe Soupault, lequel disparait en 1990. Précurseur du mouvement des surréalistes, il pa pratiqué très tôt l'écriture automatique mais il aura une cariière très cosmopolite émaillée de nombreux voyages à l'étranger.

Le Pirate

Et lui dort-il sous les voiles
il écoute le vent son complice
il regarde la terre ferme son ennemie
sans envie
et la boussole est près de son cœur
immobile
Il court sur les mers
à la recherche de l'axe invisible du
monde
Il n'y a pas de cris
pas de bruits
Des chiffres s'envolent
et la nuit les efface
Ce sont les étoiles sur l'ardoise du ciel
Elles surveillent les rivières qui coulent dans l'ombre
et les amis du silence les poissons
Mais ses yeux fixent une autre étoile
perdue dans la foule
tandis que les nuages passent doucement
plus forts que lui
lui
lui

Rien

Plus rien même pas de la cendre même pas le souvenir plus rien
Plus rien sauf cette joie de l'oubli ce vent de l'oubli qui arrache tout détruit tout et saccage le reste
Le moment est enfin venu de ne plus espérer de ne plus attendre de ne plus croire de ne plus s'imaginer de ne plus trembler savoir qu'on ne craint plus le vide que tout est consommé
consumé désincarné que ce qui était n'est plus plus rien même plus rien même pas le néant

Je ne ricane plus je ne souris plus

je ne baisse plus les yeux ni ne les lève

je ne les frotte même plus je ne dors pas

je veille comme une pierre sans son ombre

et je suis transparent comme le temps

je vis comme vivent les nuages et la fumée

je m'efface et jusqu'aux dernières traces

Rien que cette lumière

Rien que cette lumière que sèment tes mains
rien que cette flamme et tes yeux
ces champs cette moisson sur ta peau
rien que cette chaleur de ta voix
rien que cet incendie
rien que toi

Cat tu es de l'eau qui rêve
et qui persévère
l'eau qui creuse et qui éclaire
l'eau douce comme l'air
l'eau qui chante
celle de tes larmes et de ta joie

Solitaire que les chansons poursuivent
heureux de ciel et de la terre
forte et secrète vivante
ressuscitée
Voici enfin ton heure tes saisons
tes années.

Propositon :

-« Moins que rien », singulier ou pluriel

_Une déclaration téléphonique

-Méditation entre ciel et mer

Georgia

Je ne dors pas Georgia
Je lance des flèches dans la nuit Georgia
j'attends Georgia
Le feu est comme la neige Georgia
La nuit est ma voisine Georgia J'écoute les bruits tous sans exception Georgia
je vois la fumée qui monte et qui fuit Georgia
je marche à pas de loup dans l'ombre Georgia
je cours voici la rue les faubourgs Georgia
Voici une ville qui est la même
et que je ne connais pas Georgia
je me hâte voici le vent Georgia
et le froid et le silence et la peur Georgia
je fuis Georgia
je cours Georgia
Les nuages sont bas il vont tomber Georgia
j'étends les bras Georgia
je ne ferme pas les yeux Georgia
j'appelle Georgia
je t'appelle Georgia
Est-ce que tu viendras Georgia
bientôt Georgia
Georgia Georgia Georgia
Georgia
je ne dors pas Georgia
je t'attends Georgia.

Nos jours faits de rien (Claude)

Nos jours sont comptés
Ils sont faits de rires et de larmes
Ils sont faits de riens,
Ces riens que j'empile,
Mots après mots,
Plumes après plumes,
Si légers, qu'un simple souffle,
Un frisson, une bise, les disperse.
Les jours n'appartiennent à personne.
Les jours vont leur propre chemin.
Mais, de courage, de ténacité
De volonté,
Les jours se pétrissent,
Les jours se tissent
Sur le grand métier du cœur.
La somme des petits efforts répétés
Ces riens que j'empile
Avec constance, avec rigueur,
Aident à leur donner un sens.
Ils se glissent, les jours, sous nos pas incertains.
Quand on s'obstine
A mettre un pied devant l'autre
On finit toujours par les prendre par surprise
Pour les conduire à notre guise.
On finit toujours par arriver
En quelque terre promise !

Rien (Claude)

Georgia, je t'appelle
Mais tu ne m'entends pas !
Ne t'en fais pas, ce n'est rien,
Rien, presque rien, sinon des mots
Rien de plus, rien de moins
Sinon des blessures d'amour
Des écorchures qui à la fin se soignent.
Il ne me sert à rien de geindre,
De me plaindre pour des riens !
Des maux bénins de trois fois rien
Ça va, ça vient.
Les mots, les jérémiades,
Beaucoup de bruit pour rien –
Ne mènent à rien ou à pas grand-chose !
On vit comme on rêve, seul !
Les mots, quand rien ne va
Ne riment à rien.
L'air de rien, on vit comme on aime
On cueille ce qu'on sème
Rien de plus, rien de moins !
Quand plus rien ne va, je me dis :
« Ne pleure pas, bats-toi !
Qui ne risque rien n'a rien ! »
C'est l'avis de bien des gens bien.
C'est mon avis aussi, et il en vaut bien d'autres !
Fais ton chemin, Georgia,
Je m'en remettrai, va !

Vous ne me devez rien (Antoine)

Des gens de rien, vous dis-je
même pas un sou en poche
pour la débauche, ils n'avaient pas un sou vaillant
à cœur vaillant, rien d'impossible
Aux bien-pensants, ils servaient de cible
à leur table, nul ne faisait ripaille
le repas restait frugal, la boisson de l'eau claire
mais là, il faut que je vous éclaire
malgré leur pauvreté, ils avaient un cœur d'or
car l'amour ce n'est rien, mais c'est presqu'un trésor
et quand, en bénévoles, ils rendaient, un service
et qu'on leur demandait, combien ça coûtera
Ils répondaient
« ce n'est rien laissez, c'est pour moi. »

Tout ça pour rien ! (Jean Michel)

Encore une journée à souffrir
Ell s'était levée comme d'habitude du pied gauche
Tête lourde, elle entendait même des cloches
Le sang, la tension, le cœur ou pire !

Le docteur, d'urgence, le quérir
Après tout il était là pour la guérir !
« Docteur, vite, je me sens dépérir !
Prise de vertiges, debout je ne puis tenir ! »

Il fallut bien quelques heures à l'homme de l'art
Laissant cabinet, malades et rendez-vous
Pour se rendre, non sans quelque courroux
Auprès de la malade avant qu'il ne soit trop tard.

—Je suis déjà venu hier pour pas grand-chose !
—Mais hier c'était rien à côté d'aujourd'hui !
—C'est vrai, hier ce n'était qu'une méningite !
—J'avais tous les symptômes, et ce n'était pas rien !
—Vous n'aviez strictement rien !
—Dites que je n'y comprends rien !
—Je n'ai pas de temps à perdre. Vous téléphonez toujours pour rien !
—Ce matin j'entends des cloches, je ne tiens pas debout, je tomberais comme un rien !
—Et vous aurez une fracture du col du fémur, un rien vous casse !
—Vous dites vrai ! Aussi je ne peux rien faire aujourd'hui !
—À ne rien vouloir faire, vous finirez en fauteuil roulant !
—Alors ça pas question, il n'y a rien qui m'agace plus que ces engins qui ne passent pas les portes. De quoi avoir des accidents !
—Faites voir votre bras que je vous prenne la tension !
—Je crains le pire !
—Vous vous inquiétez pour rien, 12/7, une vraie jeune fille !
—Il y a forcément quelque chose qui cloche, je les entends !
—Je vous dis que vous n'avez rien !
—Vous dites toujours ça, « c'est trois fois rien ! », mais je suis sûre que ce n'est pas rien !
—Tout va bien, je ne vous donnerai rien !
—Pas d'ordonnance, pas de médicament ni d'analyses ? Rien de rien ?
—Rien du tout !
—Mais sans rien je vais tomber malade !

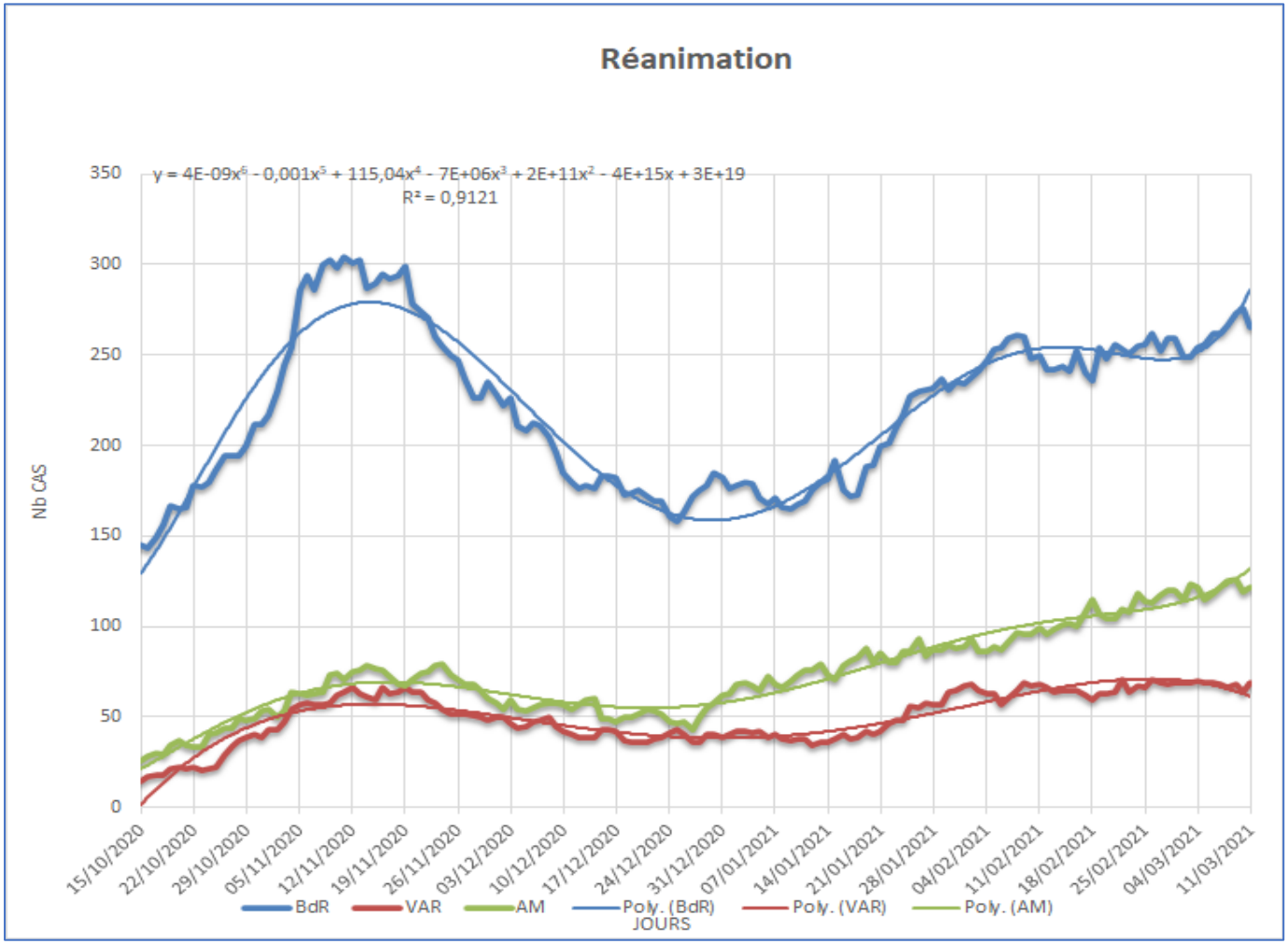
—Vous l'êtes déjà ! Un rien vous alarme !
—Ah vous voyez ! Je ne vous le fais pas dire !
—C'est une maladie inorganique.
—Et ça se soigne ?
—Comme un rien, si on pense que l'on n'est pas malade.
—C'est rien de le dire !
—Mais il faut que vous le fassiez car il n'y a pas de remède.
—Alors c'est incurable finalement.
—Surtout si vous ne faites rien pour y réfléchir !
—Quand je réfléchis, j'ai des migraines affreuses. Il faudrait voir si je n'ai pas une tumeur au cerveau. On ne risque rien de faire une IRM vous ne croyez pas ?
—Vous coûtez cher à votre mutuelle ! Cela fait la quatrième visite pour cette semaine, finalement pour rien de bien urgent ni de bien grave. La prochaine fois que vous m'appelez je vous envoie à l'hôpital directement pour des analyses approfondies.
—L'hôpital, jamais de la vie. C'est un nid de microbes et des propres à rien. Je ne veux pa avoir une infection nosocomiale. J'en tremble rien que d'y penser, vous devriez me reprendre la tension. Vous savez ça me donne aussi de l'arythmie.
—À plus forte raison ! La prochaine fois c'est l'hôpital, en urgence. Il n'y a rien d'autre à faire. Bien voilà, pour aujourd'hui tout va bien. Cela fait cinquante euros.
—Cinquante euros et pour ne rien avoir, ni ordonnance, ni médicament !
—Rien ne vous forçait à me téléphoner. Merci pour le chèque. Et souveniez-vous, l'hôpital ! C'est plus sûr ! Et levez-vous et marchez un peu tous les jours. Un petit rien qui vous fera grand bien.
—À ce sujet j'ai des douleurs lombaires quand je descends l'escalier et je dois rester allongée, c'est très pénible, c'est rien de le dire !
—Je vois ça avec le kiné. On va vous mettre une planche bien dure sous le dos, il faut absolument ne rien mettre de trop souple sous la colonne vertébrale. Je m'en occupe, ne vous en faites pas.
Passez une bonne journée, il fait beau dehors, profitez !
—Oh ! vous savez, je m'enrhume comme un rien. Il faudrait vous faire appeler.
—Rappelez-vous. L'hôpital, rien de tel !

Rien (Suzanne)

Rien, trois fois rien
Rien qu'une musique
Rien qu'une brise
Rien qui ne se cache
Rien qui ne fâche
Rien qu'un souffle
Rien qui n'essoufle
Rien trois fois rien
Rien qu'un doux lien
Rien qu'un silence
Rien qu'une danse
Rien qu'un soupir
Rien qu'un expir
Rien qu'un envol
Rien qu'un songe fol
Rien trois fois rien
Rien qu'un doux lien
Rien qui devient tout
Rien jouant son va-tout
Rien au petit bonheur

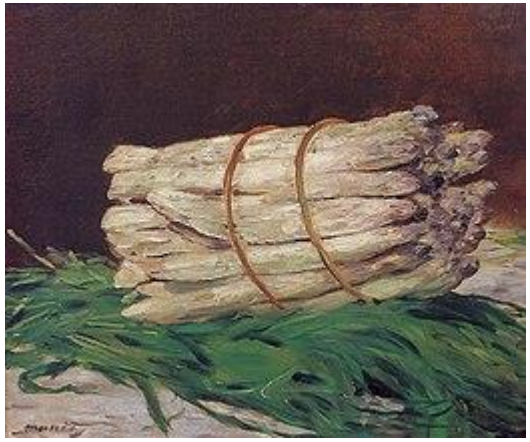
Rien grand voyageur
Rien qui n'est projeté
Rien qui n'est rareté
Rien trois fois rien
Rien qu'un doux lien
Rien qui n'est compté
Rien qui n'est conté
Rien qu'un murmure
Rien qui susurre
Rien qui enivre
Rien qui fait vivre
Rien trois fois rien
Rien qu'un doux lien

Situation de la Covid 19



Samedi 13 Mars 2021

C’est le jour de l’asperge.



Une asperge, ça vous botte ?

Surtout venant d’un grand maître qui, à l’époque, connaissait quelques fin de mois difficiles !

Ce tableau fut une commande ferme à Manet en 1880.

Il céda la botte pour la somme de 800 francs au sieur Charles Ephrussi.

Ce dernier collectionniat un peu tout et vaait la fibre généreuse pour faire connaitre les talents nouveaux. C’est ainsi qu’il fit remettre au peintre une somme de mille francs. Manet qu ne connaissait qu’n prix, le sien, rendit la monnaie en quelque sorte avec ceci , un tableau célèbre connu sous le nom de « l’asperge ».

Il y joignit un mot savoureux :

« Je cois que celle-ci a glissé de le botte ».

Charles Ephrussi est l’oncle de Maurice Ephrussi. Vous me direz : « Oui et alors ? ».

Photo 2 Charles Ephrussi

Maurice Ephrussi est banquier et épousera une jeunette de 19 ans, la jeune Béatrice de Rothschild qui devient alors baronne Ephrussi de Rothschild à 19 ans.

Le couple collectionne les demeures et les objets rares. La baronne se séparera de son époux et fera construire une magnifique villa sur un propriété à Saint Jean Cap Ferrat où vous pourrez admirer les jardins et l’agencement somptueux de l’édifice. La villa Ephrussi de Rothschild sera léguée en 1934 à l’Académie des Beaux-Arts de l’Institut de France ainsi que tous les objets collectionnés depuis des années.

Les banquiers à l’époque furent souvent mécènes.

Le sonnet de l'asperge (Charles Monselet)

Oui, faisons lui fête !
Légume prudent,
C'est la note honnête
D'un festin ardent.

J'aime que sa tête
Croque sous la dent,
Pas trop cependant.
énorme elle est bête.

Fluette, il lui faut
Plier ce défaut
Au rôle d'adjointe,

Et souffrir, mêlé
Au vert de sa pointe,
L'or de l'oeuf brouillé.

Asperge en cuisine

ÉTAPE 1

Après être aller cherché les asperges sauvages en collines, les trier: enlever le bout dur de chaque asperge, garder seulement les pointes et le tendre.

ÉTAPE 2

Les rincer dans une passoire à l'eau, puis les faire revenir dans une poele avec l'huile d'olive pendant 5 min à feu normal.

ÉTAPE 3

Puis rajouter de l'eau environ la moitié d'un verre seulement pour qu'elles puissent cuire et se gorger d' eau pendant 10-15 min à feu moyen, pendant ce temps casser les œufs dans un saladier y mettre un peu d'eau, les battre jusqu'à émulsion, saler et poivrer.

ÉTAPE 4

Après réduction d'eau dans la poêle, renverser tout le contenu de la poêle dans le saladier afin que les œufs prennent la couleur de l'asperge, laisser reposer 5 min, puis remettre tout le contenu du saladier dans la poêle, laisser cuire 5 min pas plus afin d'obtenir une omelette baveuse!!! et bon appétit!!!

PLANTE POTAGERE DELICATE. (Mireille LC)

Je suis une plante potagère d'une
grande finesse,
Cultivée depuis le 15ème siècle avec délicatesse.
Plantée en plein champs, ou sous châssis
je suis mitonnée pour l'art culinaire à Paris.

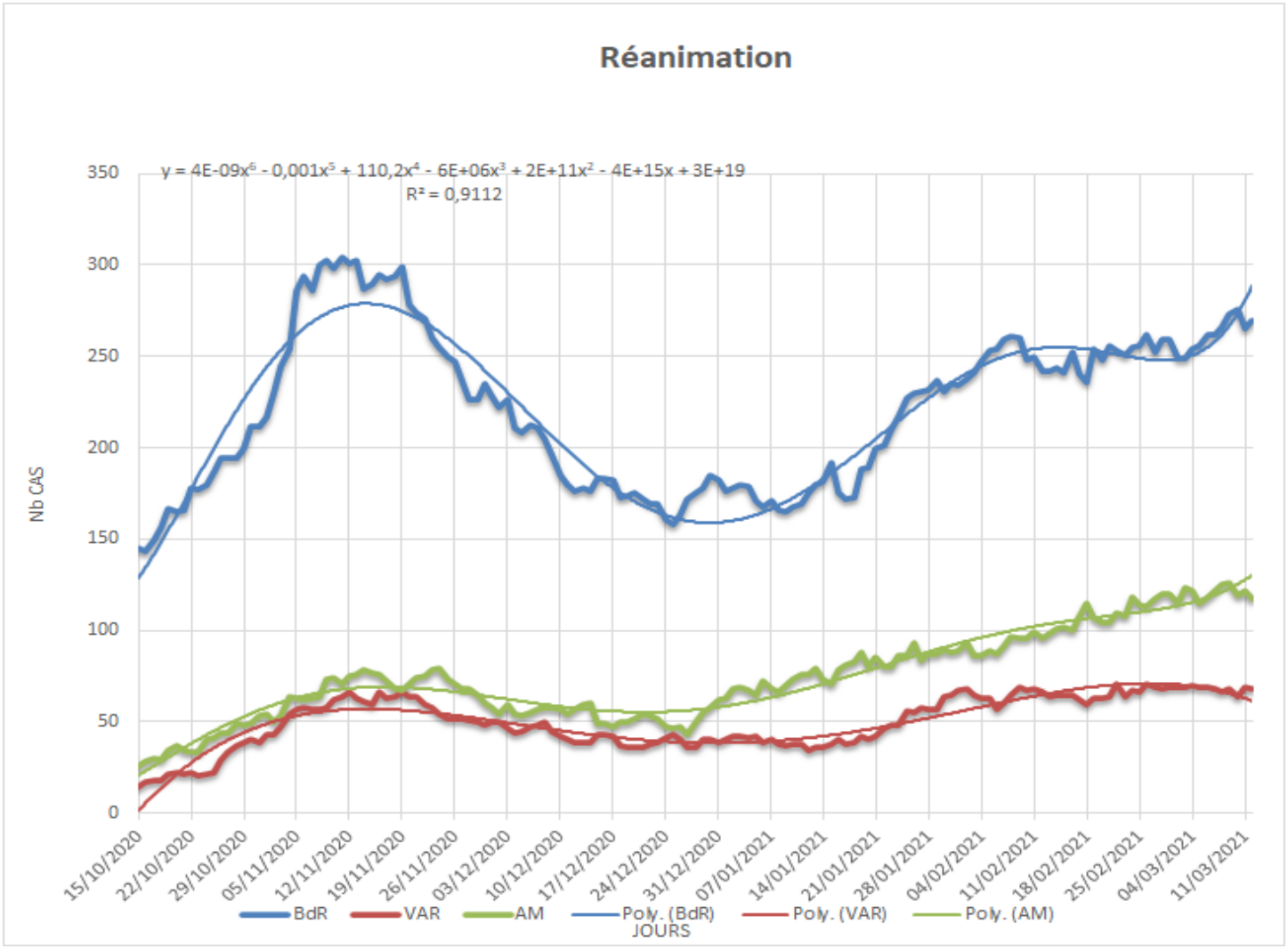
Sur les plus belles tables, j'offre ma fibre généreuse,
En accompagnement, je suis raffinée, élégante.
Le marmiton peu élaborer des recettes prometteuses,
je suis blanche, ou verte ou violette, et craquante.

Accompagnée d'une vinaigrette, j'ai un goût d'artichaut,
Cuisinée avec un litre de lait, du riz, de la crème je suis dans un potage.
Avec des oeufs durs, du cerfeuil, de la ciboulette, je deviens flamande.
Méditerranéenne, ma pointe tendre est posée sur une salade aux amandes.

Je sers souvent de décoration, sur de fines assiettes,
Les convives aiment mes couleurs semblant sortir d' une palette.
Je suis la première pour un palais gourmand à être savourée,
car mes fibres sont digestes , blanchies, cuisinées, ou beurrées.

Illustration 1 Fille de Mireille (dessinatrice à Folimage)

Situation de la Covid 19



Dimanche 14 Mars

La une à Théodore de Banville (né en 1823) et au nombre Pi, mais n'oublions pas la pâquerette, c'est leur jour.

Bien souvent je revois…

Théodore de Banville

Bien souvent je revois sous mes paupières closes,
La nuit, mon vieux Moulins bâti de briques roses,
Les cours tout embaumés par la fleur du tilleul,
Ce vieux pont de granit bâti par mon aïeul,
Nos fontaines, les champs, les bois, les chères tombes,
Le ciel de mon enfance où volent des colombes,
Les larges tapis d'herbe où l'on m'a promené
Tout petit, la maison riante où je suis né
Et les chemins touffus, creusés comme des gorges,
Qui mènent si gaiement vers ma belle Font-Georges,
À qui mes souvenirs les plus doux sont liés.
Et son sorbier, son haut salon de peupliers,
Sa source au flot si froid par la mousse embellie
Où je m'en allais boire avec ma soeur Zélie,
Je les revois ; je vois les bons vieux vignerons
Et les abeilles d'or qui volaient sur nos fronts,
Le verger plein d'oiseaux, de chansons, de murmures,
Les pêchers de la vigne avec leurs pêches mûres,
Et j'entends près de nous monter sur le coteau
Les joyeux aboiements de mon chien Calisto !

Le printemps

Théodore de Banville

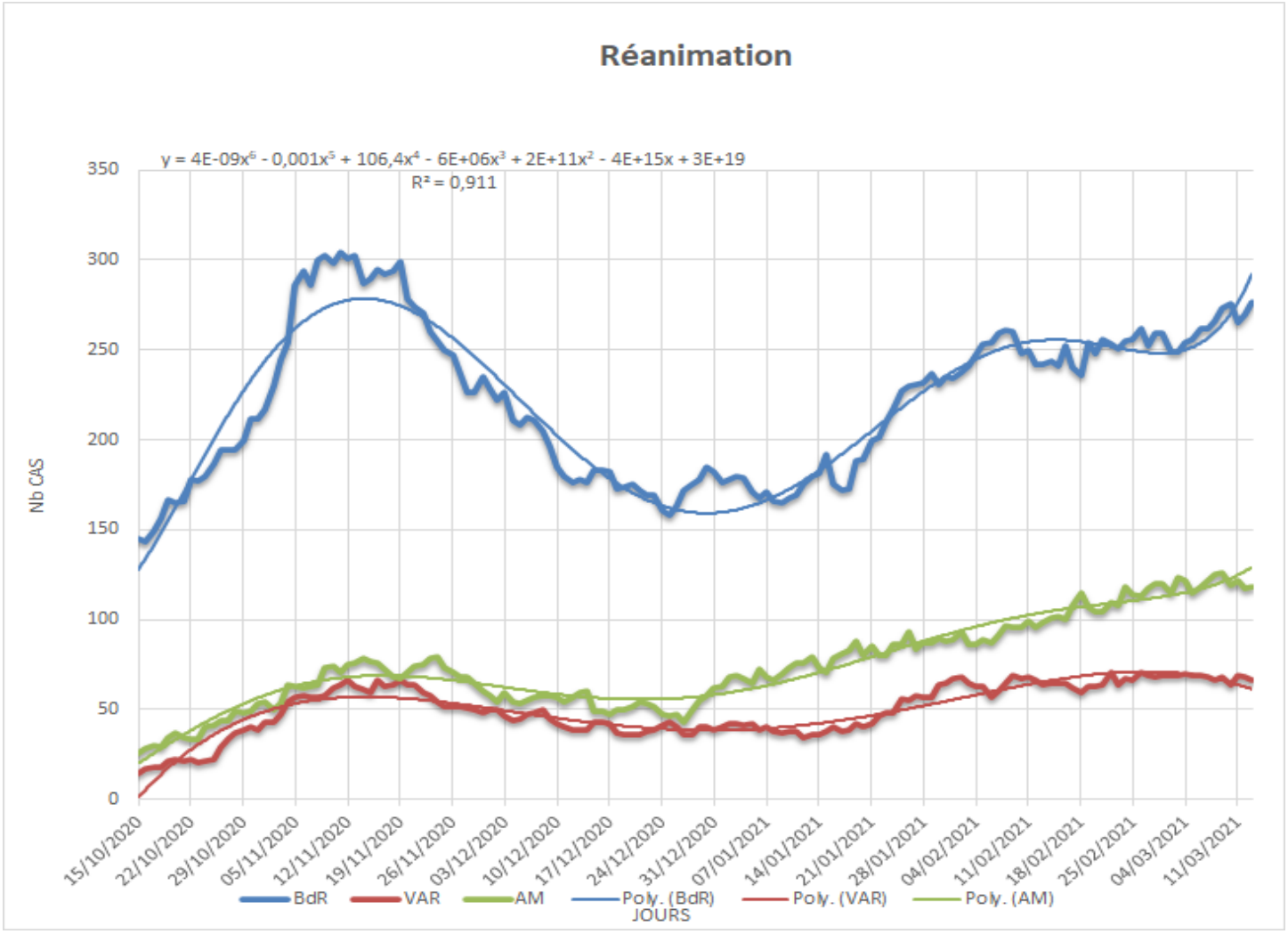
Te voilà, rire du Printemps !
Les thyrses des lilas fleurissent.
Les amantes qui te chérissent
Délivrent leurs cheveux flottants.

Sous les rayons d'or éclatants
Les anciens lierres se flétrissent.

Te voilà, rire du Printemps !
Les thyrses de lilas fleurissent.

Couchons-nous au bord des étangs,
Que nos maux amers se guérissent !
Mille espoirs fabuleux nourrissent
Nos cœurs gonflés et palpitants.
Te voilà, rire du Printemps !

Situation de la Covid 19



Lundi 15 Mars

Jour du thon, jour de pêche

On mettra aussi en lumière Jean Pierre Martin, né en 1948, pour ses « liaisons ferroviaires ».

Le lecteur pourra s'étonner et chercher un lien entre les deux, la chose est ardue. Il est vrai que si le scripteur, tombé dans le style volontairement irrévérencieux, pourrait écrire qu' « il a vu monter un thon, les valises sous les yeux, dans la ligne B du RER et mettre les siennes dans les filets du compartiment » mais cela ne serait qu'hypothèse intellectuelle que nous ne pousserons pas plus loin sous peine d'être aiguillés sur un voie plus ou moins glissante. Cependant la phrase ainsi libellée pourrait servir d'amorce pour un roman de gare, l'affaire est à suivre.

Quelques extraits d'un roman qui m'avait fortement marqué à l'époque, encore bien jeune.

HEMINGWAY : LE VIEIL HOMME LA MER

Pêche

Un peu avant l'aube, quelque chose attrapa un des appâts qu'il avait à l'arrière. Il entendit la tige casser, et la ligne commencer à se dérouler sur la lisse du plat-bord.

Dans l'obscurité, il sortit son couteau de son étui, et prenant toute la tension du poisson sur son épaule gauche il se pencha en arrière et coupa la ligne à même le bois de la lisse. Puis il coupa la troisième ligne, la plus proche de lui, et dans le noir fit par précaution le nœud à la bobine de resrrve. Il travaillait adroitement de sa main libre, et retenait les bobines du pied pour tendre le !l et que les nœuds soient serrés. Maintenant il avait en réserve six bobines de fil.

Il y en avait deux pour chacune des deux lignes qu'il avait libérées, et les deux sur la ligne que le poisson avait mordue et qui les reliait. Quand il fera jour, pensa-t-il, je reprendrai la ligne de quarante brasses et la couperai aussi, je l'ajouterai aux bobines de réserve. J'aurai perdu deux cents brasses de bon cordage catalan et mes hameçons et mes plombs. Je peux les remplacer. Mais qui remplacera ce poisson, si je ferre un poisson et qu'il casse la ligne ? Je ne sais pas ce qu'était ce poisson qui a attrapé l'autre appât juste maintenant. Ça pouvait aussi bien être un marlin qu'un espadon ou un requin. Je n'ai même pas pu le sentir. J'ai dû m'en débarrasser trop vite.

Et très fort il dit : – Comme ce serait bien que j'aie eu le gamin. Mais tu n'as pas pu emmener le gamin, il pensa. Tu n'as que toi tout seul et tu ferais mieux de t'occuper de la dernière ligne maintenant, qu'il fasse noir ou ne fasse plus noir, la couper et l'ajouter aux deux bobines de réserve.

Et il le fit. C'était difficile, en pleine obscurité, surtout quand le poisson fit une secousse qui le fit plonger la face contre le fond, et lui fit une coupe sous l'œil. Le sang lui coula sur la joue un moment. Mais il coagula et sécha avant d'avoir atteint le menton, et il fit le chemin à l'envers jusqu'à la proue et reprit sa position contre le bois. Il réajusta le sac et précautionneusement déplaça la ligne pour qu'elle vienne contre un autre endroit de ses épaules, et ainsi, la maintenant ancrée sur ses épaules, il ressentait au plus près la traction du poisson, et pouvait de la main sentir la vitesse du bateau dans la mer.

Je me demande pourquoi d'un coup il a fait cet écart, pensa-t-il. Ou la ligne a dû brusquement glisser sur un côté de son dos. Certainement que son dos ne doit pas lui faire mal comme le fait le mien. Mais il ne pourra

pas remorquer ce canot pendant une éternité, quand bien même il soit si grand. Maintenant j'ai éliminé tout ce qui pourrait m'embêter et j'ai cette énorme réserve de ligne ; tout ce qu'un homme peut demander.

– Poisson, dit-il doucement, mais à voix haute, je reste avec toi jusqu'à ma mort.

Et lui aussi, il restera avec moi, je suppose, pensa le vieil homme, et il l'attendit ainsi jusqu'à l'aube. Il faisait froid maintenant, dans ce moment d'avant le jour et il se cala encore plus contre le bois pour avoir chaud. Je peux tenir comme ça aussi longtemps qu'il voudra, pensa-t-il. Et quand la lumière se fit, la ligne restait tendue hors du bateau, plongeant dans les eaux. Le bateau avançait régulièrement, et quand l'atteignit le premier rayon du soleil, elle était toujours enroulée sur l'épaule droite du vieil homme.

– Il a tourné vers le nord, dit le vieil homme. Le courant nous aura déportés loin à l'est, pensa-t-il. Je voudrais bien qu'il se laisse porter par le courant. Ça montrerait qu'il commence à fatiguer.

……

Il était engourdi et douloureux maintenant, et toutes les articulations raidies de son corps le faisaient souffrir dans le froid de la nuit. J'espère que j'aurai pas à me battre de nouveau, pensa-t-il. J'espère que je n'aurai pas encore à me battre.

Mais à minuit il dut combattre et à ce moment-là il sut que le combat ne servirait à rien. Ils arrivèrent en horde et il ne pouvait que suivre les lignes que faisaient leurs nageoires à la surface, et leur phosphorescence quand ils se jetaient sur le poisson. Il assommait des têtes et entendait le claquement des mâchoires, et son canot était secoué chaque fois qu'un se lançait par dessous. Il abattait désespérément son gourdin contre tout ce qu'il pouvait seulement deviner ou entendre, et il sentit quelque chose attraper son gourdin et il ne tenait plus rien. Il déboita la barre du gouvernail et continua de frapper avec, la tenant des deux mains et l'abattant encore et encore. Mais ils s'en prenaient maintenant aux morceaux attachés à la proue, et ils se succédaient en sautant l'un après l'autre, saisissant chaque fois un morceau de chair qui brillait sous le ciel tandis qu'ils l'emportaient avant de recommencer.

Enfin un dernier s'attaqua à la tête elle-même et il sut que c'était la fin. Il écrasa la barre sur la tête du requin, dont les dents restaient prises dans les cartilages de la tête du poisson, qui ne cédaient pas. Il frappa une fois puis une autre fois et encore. Il entendit la barre craquer et il continua de frapper le requin avec le morceau brisé. Il la sentit s'enfoncer et sut que le morceau était coupant et il l'enfonça de nouveau. Le requin lâcha prise et glissa. C'était dernier requin de la horde à surgir. Il n'y avait plus rien à manger pour eux.

Le vieil homme n'avait plus de respiration, et sentait un goût étrange dans sa bouche. C'était doux et cuivré et cela l'effraya un instant. Puis il ne le sentit plus. Il cracha dans l'océan et dit : – Mangez ça, les galanos. Et rêvez que vous avez tué un homme.

Il savait qu'il était battu désormais sans remède, il revint à la poupe et s'arrangea à caler le morceau cassé de la barre dans la mortaise du gouvernail de façon à barrer quand même. Il arrangea le sac sur ses épaules et ramena son bateau dans sa direction. Il naviguait légèrement maintenant et il n'avait plus de pensée ni de sensation d'aucune sorte.

Il était au-delà de toute chose maintenant, et il ramenait son bateau à son port aussi bien et aussi intelligemment qu'il le pouvait. Dans la nuit, d'autres requins vinrent mordre à la carcasse comme quelqu'un ramasserait les miettes sur la table. Le vieil homme ne fit même pas

attention à eux, ni à rien d'autre qu'à son gouvernail et sa voile. Il se fit seulement la remarque de comment son bateau naviguait légèrement et rondement maintenant qu'il n'y avait plus de poids à son bord. Un bon bateau, pensa-t-il. Un bateau solide et pas du tout abîmé, sauf la barre. Et ça se remplace facilement.

Et ici le roman-conversation de Jean Pierre Martin

Conformément à l'horaire annoncé, à treize heures douze précises, le TGV 9864 Nice-Bruxelles s'était arrêté en gare de Marseille, et à l'instant même où il allait repartir, Rachel se leva de son siège côté couloir, esquissa un geste pour étendre un bras au-dessus d'elle, s'apprêtant à prendre des livres qu'elle avait laissés dans son sac. Ce geste n'aurait eu aucune conséquence si à ce moment exact un type n'avait fait une entrée précipitée dans la voiture 16: à son approche, il fit comme un pas de danse, inspectant tous les numéros de siège autour de Rachel, installée à la place 78, et trouva tout naturel de lui adresser la parole, se demandant pourquoi sa place à lui, la 76, juste derrière, était déjà occupée par un autre passager dont le billet attestait qu'il était en règle. Rachel croyait connaître cette espèce d'hommes. Elle ne s'étonna donc pas que celui-ci se saisît de l'occasion pour l'aborder. À la terrasse des cafés, à la sortie du métro, les hommes la repéraient, ils trouvaient tous les prétextes pour entrer en contact, et le plus souvent ces hommes-là étaient de ceux qu'elle avait plutôt envie de fuir.
«C'est incroyable, lui dit l'inconnu, je viens de Barcelone, je vais à Bruxelles, et j'ai un billet de train pour une place qui n'existe pas.» (Pas mal, ce type, beau timbre de voix, petites lunettes, trente-cinq-quarante ans, cheveux frisés noirs, peau mate, gueule en lame de couteau, tête de danseur de tango, nez intéressant, pas d'alliance, blouson de cuir style aviateur, petite boucle d'oreille, écharpe rouge et vert serrée autour du cou, approximativement branché, dur à classer, genre méditerranéen introverti, macho souriant, timide expansif, plutôt sympathique, pas mal).
D'où qu'on vienne, la gare Saint-Charles à Marseille est un cul-de-sac, et le conducteur du TGV parti de Nice doit logiquement quitter la cabine de tête afin de rejoindre la cabine de queue qui deviendra, pour ce nouveau départ, la cabine de tête (ce détail a son importance, peu de gens prêtent attention à un mouvement pourtant essentiel à la continuation des événements), ce que fit ce jour-là, comme à l'ordinaire, Sébastien Fernandez, le conducteur (qu'on appelle encore parfois, parmi les roulants, le mécano) du TGV 9864, croisant, au passage sur le

quai, un contrôleur tête nue qui, ressemblant assez étonnamment à Lambert Wilson, se prénommait cependant Julien, et une contrôleuse qu'on aurait pu prendre pour Audrey Tautou bien qu'elle se fît appeler Émilie, Émilie dont le bonnet, joliment posé de biais, signalait la présence officielle d'une contrôleuse des temps modernes à l'attention des passagers, moyennant quoi, cependant, on se pressait autour de Julien, tout de même, c'est un homme, lequel lança à l'adresse de Sébastien Fernandez, sans se tourner vers lui (tout occupé qu'il était à dévisager une passagère des pieds à la tête, une passagère avec haut échancré et jupe suggestive, à deux pans de couleurs différentes, un pan couleur peau, un pan couleur noire), alors Sèb, on se dégourdit les jambes? avec un accent marseillais assez prononcé, oh oui, oui oui, ça fait du bien, répondit Sébastien non sans appuyer son regard en direction d'Émilie, continuant sa marche d'un pas sportif avant de retourner à son poste, dans une autre cabine à tête de lézard.

Sans ce contretemps qui prolonge l'arrêt en gare de Marseille, Enzo aurait raté son train. Après avoir traîné sur le quai, au pas de course, une énorme valise et quelques autres sacs, il s'était introduit in extremis dans la voiture 16, avait hissé son chargement sur le porte-bagages, gardant avec lui un étui qui ne pouvait contenir qu'un sax, alto pour les connaisseurs, et le train démarrait lorsqu'il vit l'inconnue. Il l'avait embrassée d'un œil panoramique, perception d'ensemble qui suscita d'abord en lui le désir immédiat d'une connaissance plus précise, puis un dixième de seconde plus tard un élan irrépressible, et après un autre dixième, la sensation d'être traversé par une épée au milieu du corps. Après que la seconde eut fini de s'écouler, le monde tout autour n'exista plus, les passagers qui s'étaient installés dans la voiture 16 s'étaient décomposés en silhouettes informes, et quelques dizaines de secondes plus tard le problème du billet sans siège attribué ne serait plus qu'un alibi pour tenter de commencer à s'insinuer dans le territoire de l'inconnue. Entre-temps, il avait sans doute réagi

Marc Escayrol

Eau : Suffixe désignant les petits de différents animaux. Ainsi, le petit de l'éléphant est l'éléphanteau, le petit du lion est le lionceau, le petit du chameau est le chameaumeau, le petit du thon est le thonneau

Ce qu'il y a de bien avec le jambon industriel, c'est qu'il est parfois tellement rempli d'eau qu'on a l'impression qu'il vient juste d'être pêché !.

Alain Bombard

Je décidai en effet de tenter le harponnage d'un thon. Il faut, je crois, être vraiment poussé par la faim pour se lancer dans une entreprise de ce genre.

Noctuel

La pêche est un sport étrange puisqu'elle n'empêche guère ceux qui surveillent leur ligne de prendre du ventre.

Patrick Sébastien

Ce matin, j'ai fait l'ouverture de la pêche. Rien de neuf... Il y a toujours un noyau à l'intérieur .

Bernard Guyzo

Je trouve saine, la mise en scène de la pêche à la senne en Seine.

Propositions :

. un poème sur la pâquerette, le printemps

. un poème avec des rimes en « pi »

.Un voyage en train, observations, discussions, réflexions

.Une pêche miraculeuse

Le printemps, les marguerites (Mireille LC)

Le printemps est là, s'éveillant d'un long sommeil,
ornant de marguerites opalines, l'étendue des champs.
Alors l'émotion nous envahit de frissons vermeils
avec une curiosité ravivant nos sens, lentement.
Etonnantes marguerites en habit de lumière,
répandues çà et là parmi les herbes tendres
Elles embellissent la campagne et les chaumières,
de pétales couleur neige éclatante pour s'épandre.
Délicates fleurs sauvages ouvrant leurs cœurs dorés
pour la joie et le bonheur des enfants émerveillés.
Elles se balancent au gré des vents, toutes parées,
offrant chacun des pétales, dans les prés ensoleillés.
Précieuses marguerites éphémères, miroir des yeux
diffusant un léger parfum subtil en bouffées odorantes
finement vêtues de robes laiteuses, au satin soyeux.
Elles se cueillent en petits bouquets, encore frémissantes

Le pêcheur solitaire (Mireille LC)

Le clapotis des vagues n'existe pas ce matin là.
peu importe, seul au milieu de cette immensité.
La mer le berce de sa voix bleue, au gré de l'instant.

La barque ondule glisse au rythme des alizés.
Pêcheur solitaire infatigable, il remonte les filets avec précision ; C'est sa façon d'aimer la pêche.
La mer le lui rend bien en lui donnant cet irrésistible envie de pêche miraculeuse, dans le calme, la pureté de l'eau ..Quand tout à coup, comme s'il pleuvait des pierres précieuses, une prise couleur argentée se débat dans un des filet qu'il ramène vers sa barque…Il n'avait pas senti le temps qui s'écoulait, Ce fut la récompense.
Deux bars de soixante dix centimètres, des lottes, ainsi que de multitudes de sardines frétillantes et brillantes …un gros magot pour lui tout seul..
Heureux, et fier, il se dit :
A chacun son pas de danse, devant cet éternel bonheur…A chacun sa chance

Variations printanières (Dominique)

A la fin de la nuit encore froide
Frissonne le grand Jour du Printemps
Au bout des doigts légers du soleil
Se réchauffe la terre
Jusqu'au bout des feuilles tendres
Coule la sève nourricière
Tout au fond de l'étang blanc
S'agite la carpe intrépide
Sur l'écume du torrent en crue
Bondit la truite curieuse
Au bout des cristaux de glace
S'arrondit la goutte alanguie
Sur la paille de la grange douillette
Bêle l'agneau nouveau
Contre la coquille de l'œuf blond
Frappe l'oisillon pressé
Tout au fond du jardin
Paresseusement s'éveille la tortue
A l'orée du bois craquant
Batifole la nuée dorée des papillons
Au zénith du verger sucré
S'active l'abeille gourmande
Aux confins du continent
Grouillent les grenouilles
Jusqu'au bout de mon âme transie
Se propage l'onde d'un frisson

Car du haut du plateau d'étoiles pâlissantes
Se profile le Grand Jour du Renouveau
Que le Grand Horloger nomme « Printemps »…

Pi et la pie(Claude)

En dépit
De sa myopie
Okapi
La pie
Hippie
Tapie
Derrière un tipi
Epie
Cette chipie,
Pi le papy
Flappi
D'avoir trop bu de génépi.
La harpie
Voudrait bien voler ses roupies.
Le papy
Coiffé de son képi
S'est assoupi
Sur son tapis.
Tant pis
Pour Pi,
Youpi
Pour la pie.

L'okapi de Papi (Mireille LC)

C'était un petit air girafe, et chipie,
que je voyais dans les yeux de Youpi.
Au Congo, si chaud l'année, cet okapi
mangeait des bourgeons en charpie.
Jusqu'à cette nuit fatidique, où Papi
s'aperçut que Youpi avait la pépie,
dans le zoo, ou l'eau était croupie.
De colère l'animal avait déguerpi…
Youpi, dans les salines s'était assoupi
pour son déjeuner d'argile, sa thérapie
Il savait que c'était bon pour sa myopie
Retrouvé couché, dans sa zoothérapie,
son cœur avait a cessé de faire
Tic , Tac.

Faire pis que pendre. (Antoine)

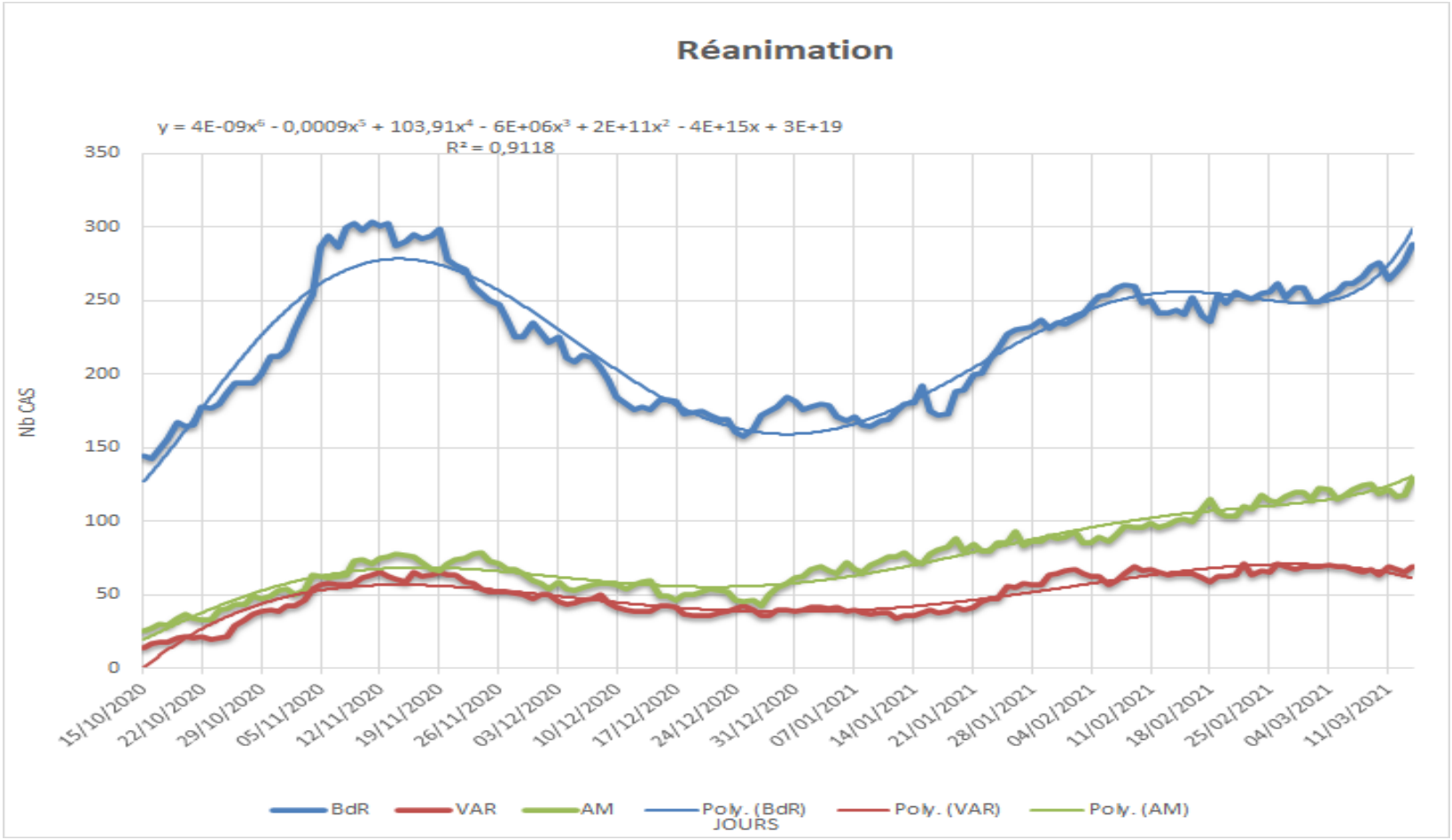
Quelle étrange idée, en toute poésie
vouloir faire la rime , avec les lettres Pi
pourquoi pas essayer , mettre sur le tapis
d'autres ont réussi avec des mots bien pis
Et ce tigre cruel, dans la savane tapi
en dévorant des yeux, l'innocent okapi
allons, finis l'histoire, je t'implore Papi
le carnassier par un bruit dérangé
pensa que des chasseurs venaient pour l'achever

et le doux okapi en un bond, fût sauvé.
ainsi prends fin, l'étrange poésie
où il fallait rimer avec les lettres pl
mais ne vous moquez pas, ou je fais pis que pendre
vous , messieurs les censeurs, je voudrais vous y prendre.

Des pi qui volent (Jean Michel)

D'une lointaine Babylone ou d'une savante satrapie
De la roue magique il fallait connaitre Pi
Et le scribe sur l'abaque de calculer accroupi
De quelle aliquote il allait falloir orner sa copie
De trois plus un huitième il obtint enfin le répit
Mais l'affaire sans cesse fut remise sur le tapis
Chacun ayant sa recette, naquit une belle entropie
Archimède mit de l'ordre dans cette macédoine impie
Et découpant le cercle en triangles enfin s'interrompit
Mais ne put que donner un intervalle pour cet infernal Pi
Pythagore en son temps connut aussi quelque dépit
À dompter la diagonale du carré avec ses groupies
Le grec de Syracuse eut ou être fêté à Olympie
Et donna entre 3 + 10/71 et 3 + 1/7 pour la valeur de Pi
22/7 que l'écolier d'autrefois recopie
Mais la quête ultime jamais ne s'assoupit
Inextinguible, comme confisquée par une harpie
La valeur de Pi exacte, jalousement recherchée, jamais n'expie
Désolation, impossibilité, tout allant de mal en pis
Finalement d'irrationnel on la qualifie avec quelque utopie
Aujourd'hui les ordinateurs tournent sans cesse comme des toupies
Et délivrent une liste de décimales sans répit
Plus longue que l'immense fleuve Mississipi
Mais la fin toujours déguerpit
Jamais nous ne connaitrons Pi
Qu'un vol de décimales et c'est tant pis !

Situation de la Covid 19



Mardi 16 Mars 2021

En 1889 naissait Sully Prudhomme, premier prix Nobel de littérature en 1901. Il consacrera la somme en particulier pour créer un prix de poésie décerné par la société des Gens de Lettres.

Poésie, prose, paroles de mélodies, essais, nombreuses préfaces, il fut très productif et la BNF est riche de nombreux écrits, manuscrits et autres livrets musicaux.

Je suis allé à la pêche à mon tour et j'ai récupéré plusieurs lignes de l'auguste poète.

Vous trouverez ensuite quelques exemples de poèmes de l'époque où l'alexandrin et la rime étaient encore de rigueur.

Après la pâquerette nous fêterons le pissenlit qu'il est contre-indiqué de manger trop rapidement par la racine.

En 2017, disparaissait Torgny Lindgren, auteur suédois, qui dépeint une Suède des territoires où la misère accable ses habitants.

Voici un extrait éloquent du roman « Le Chemin du Serpent » édité chez Actes Sud.

Annexe au Rapport annuel du secrétaire de la Société d'économie rurale de la province de Västerbotten, 1882.

Lors du voyage que j'ai effectué dans la vallée de Vindelälven durant le mois d'octobre passé, j'ai réservé une journée pour me rendre à Kullmyrliden, lieu proche de la limite entre les communes de Lycksele et de Norsjö où, dit-on, s'est produite vers le milieu de la précédente décennie une catastrophe naturelle de moindre envergure.

Une jeune femme, Tilda Markström, qui tient le commerce local, m'a emmené jusqu'à l'endroit. Celle-ci soutenait fermement que son père, Karl Markström, commerçant de son état, aurait disparu dans un éboulement de terrain. Si cela est conforme à la réalité, je préfère cependant ne pas me prononcer là-dessus.

Les populations retardées de ces régions sauvages ont une fâcheuse propension à préférer les ouï-dire à la réalité vraie. Ces gens n'entendent rien à la science. Qu'un éboulement ou un glissement de terrain se soit produit, cela ne fait aucun doute. L'éboulement a entaillé le versant de la montagne sur une longueur d'environ trois cents aunes ; une grande partie des éboulis, constitués avant tout de blocs de pierre et de graviers morainiques, a visiblement été engloutie par le marais situé immédiatement au-dessous de la montagne.

D'habitations, etc., il n'y a aucune trace. Toutefois il semblerait que les terres sises plus haut aient été périodiquement cultivées. Les gens du pays ne paraissent pas avoir observé de faits dignes d'intérêt. Ils ne se rappellent pas avoir remarqué de crevasses dans le sol, d'affaissements, etc., toutes choses qu'ils auraient pu mettre en relation avec ce qui est arrivé.

Ils semblent considérer que la création de Dieu et la transformation du monde se poursuivent sans relâche. La création (selon eux) n'a pas de fin. L'endroit a été dénommé "Stornygrova".

Le mot grov désigne dans ces contrées perdues une dépression ou une vallée encaissée de dimension restreinte. L'emplacement de ce "Grandvalneuf" est marqué sur la carte ci-jointe par le signe †. Umeå, le 11 décembre 1882 Rutger Bygdelius secrétaire de la Société d'économie rurale de la province de Västerbotten

Seigneur, était-ce lui, le paysan et marchand Karl Orsa, que tu voulais enterrer le jour où tu as, de cette façon-là, arraché Kullmyrliden à la montagne, ou bien est-ce que c'était moi et ma maison et Johanna ? Et les enfants qui n'avaient pas encore fait leur vie ? Ça ne peut pas arriver dans ces contrées, qu'ils prétendent.

Les tremblements de terre, les crevasses, les bouleversements de terrain. Ça ne peut pas. C'est seulement ça que je voudrais te demander. Tu connais mes circonstances. Les "circonstances", c'est un mot pas facile pour moi.

La langue que je parle en ce moment avec toi, c'est à Baggböle que je l'ai apprise, et avec le Jakob. Je vais tout te raconter, Seigneur. Seigneur, je vais te raconter tout, depuis le début jusqu'à la fin, et après, je te poserai des questions sur ce que je ne comprends pas.

Johan Johansson, que les gens appellent Jani le Hâbleux – et que pour sûr tu appelles aussi comme ça, toi qui ne sembles pas faire de différence entre les gens –, né à Kullmyrliden en l'année 1849, l'année où mon grand-père maternel, Alexis, s'est pendu à un pin qui appartenait à Ol Karlsa – puisqu'il ne possédait plus de forêt à lui –,

cette même année où les deux taureaux de Johan Olov se sont noyés dans la source près de Gårdmyran et c'est ce qui lui a valu d'être appelée Oxkallkälla, "Froidebœuf", parce que tout doit avoir un nom. Seigneur, si un jour tu as besoin d'une puisette d'eau pour étancher la soif d'une créature éternelle, alors crois-moi, va à l'Oxkallkälla, elle est aussi claire et froide que l'air entre les étoiles et à moins de douze pas de la dernière passerelle sur le marais avant Granberget.

Tu sais que je suis né rebelle, tu m'as créé rebelle. Et tu m'as toujours dit : Ne sois pas rebelle, Jani le Hâbleux. Pour ça tu es drôle, tu nous fais d'une façon toute particulière, pleins de nous-mêmes ou têtes de cochon ou ce que tu voudras, et ensuite tu t'emploies toute notre vie durant à nous enseigner que justement on ne doit pas être comme ça, justement pas comme tu nous as créés.

Mais d'un autre côté, tu as été honnête, tu n'as pas donné beaucoup de prise à ma rébellion. Si tu m'avais fait fils de marchand ou de gros paysan, entêté comme je suis et avec les nœuds qui sont dans le tronc de ma personne, j'aurais pu devenir un homme dangereux, j'aurais pu devenir un mauvais maître, mais dans les circonstances où tu m'as placé, ma rébellion a été autant dire inoffensive, sans poids.

Elle apparaissait plutôt comme une maladie qui m'aurait rongé du dedans. Seigneur, vers qui nous tourner ? C'est presque un abîme que tu as fait ici à Kullmyrliden et, comme je suis assis maintenant, j'ai les jambes qui pendent dans le vide, je ne ressens pas la moindre angoisse ; maintenant, après ce qui est arrivé, je peux laisser pendre mes jambes au-dessus de n'importe quel précipice, je sais que tu peux ouvrir des abîmes où et quand l'envie t'en prend, mais même ici, au-dessus de cet abîme – ou de ce qu'il faut appeler ce grand trou –, je sens encore du défi en moi. Il restaure mon âme, et me conduit, pour l'amour de son Nom, par des sentiers de justice.

Non, tu ne m'as pas permis d'avoir un père quand je suis né, et c'était aussi bien comme ça, il aurait fallu lui trouver à manger – l'indifférence, tu me l'as donnée à ma naissance pour diluer mon humeur rebelle – et ça ne devait pas être un bien fort gaillard, vu que tu l'as envoyé à l'hôpital de Pitholmen et que là il a dépéri et qu'il y est mort.

A la place, on a eu l'harmonium que Rönn, le parrain de maman, le menuisier de Tjöln, lui avait construit et comme il savait être frivole, l'harmonium, surtout si on tirait les boutons principal et flûte, il pouvait de temps en temps nous procurer quelque croûton de pain. Et néanmoins il n'en tombera pas un seul à terre sans la permission de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ils venaient chercher maman le samedi soir quand elle avait fini de traire les vaches. Ils parlaient très haut et riaient beaucoup, ils sortaient l'harmonium et le mettaient sur un char à ridelles ou un traîneau, et maman, qui partageait leur gaieté, s'asseyait à côté de celui qui conduisait et ils partaient pour une remise, une cuisine ou une grange qu'ils avaient choisie et là ils dansaient jusqu'à la traite du matin, et on était réveillés au bruit qu'ils faisaient en déchargeant l'harmonium ou quand maman commençait à entrechoquer les rondelles du fourneau. Mon grand-père donc ne possédait pas de forêt, ni même un lopin de terre ou de pré, pas un brin, et pourtant il n'était pas né sans rien. Mais il a absolument tout dissipé, les terres à laîche et les champs, Lidgärdsänget et Kläppskiftet.

Et quand il a eu tout dissipé alors a commencé la misère. Il n'avait pourtant pas plus de dettes qu'un nouveau-né, il ne buvait pas d'alcool, il lui a suffi de lâcher ses biens comme un petit enfant qui sème un peu partout dans l'herbe derrière lui tout ce qu'il a dans les mains. Il avait les mains percées et il était naïf et négligent, il faisait des affaires avec Ol Karlsa, il faut bien faire des affaires, qu'il disait. C'étaient les fers à cheval et les clous à ferrer et les haches et les lames de scie et le sel et le

sucre et le fer doux et les peignes pour le métier à tisser de grand-mère. D'argent, il n'en avait pas, mais les lettres de gage c'était toujours facile à établir, Ol Karlsa en avait de tout imprimées, les champs et Lidgärdsänget et les terres à laîche et Kläppskiftet, et des dates, oui mais justement : des dates et des lendemains viendraient où il devrait payer ces petites sommes avec les intérêts.

Mais l'année d'avant ma naissance, Seigneur, tu as laissé Ol Karlsa s'en venir avec les lettres de gage, il les portait dans des couvertures de Bible d'où il avait retiré la parole divine et il avait mis à la place ses propres papiers, et il les avait réunis par des liens de cuir, c'était un dimanche et grand-père a dit que ça faisait plaisir de voir un marchand sanctifier le jour de repos avec tant d'humilité et de recueillement qu'il transportait la Parole partout avec lui. Il faut reconnaître, tu es vraiment un pieux marchand.

Il a bien dit marchand, grand-père, pourtant Ol Karlsa il n'était rien d'autre qu'un simple paysan, mais qui avait fait le roulier et qui est devenu commerçant parce que toutes les marchandises possibles lui passaient par les mains, alors pourquoi, Seigneur, avoir chargé les paysans de gérer cette belle terre que tu as créée et les avoir emplis de tant de méchanceté et de fausseté et de besoin de pouvoir, qu'ils ne sont même plus des êtres humains ?

L'inspiration (Sully Prudhomme)

Nos vers prennent souvent naissance
D'une impression qui, soudain,
Provoque une réminiscence
Par quelque appel proche ou lointain.

De nos songes le sort dispose,
Le poème est à sa merci :
Que je voie éclore une rose,
Je revois un sourire aussi ;

Que son parfum m'effleure l'âme,
Ce tendre éveil met en émoi
Quelque ancien amour qui réclame
Une larme, un soupir de moi.

Qu'une eau vive à mes pieds promène
Le cristal vibrant de ses flots,
Sa musique me semble humaine
Et me rappelle des sanglots.

Que l'air chasse une feuille morte,
Je songe à son vague chemin,
Au même vent qui nous emporte,
A notre inconnu lendemain.

Qu'une vapeur dans l'azur passe,
Il me faut sonder l'infini,
Je vole d'espace en espace
Où fuit le rêve au rêve uni.

Ainsi ma Muse emprunte au monde
Et ne reçoit que du hasard
Son inspiration féconde
Que n'égale jamais son art.

à Pasteur (Sully Prudhomme)

Au temps d'Hercule, au temps des robustes héros,
La Nature indomptée attaquait l'homme en face ;
L'homme, à son tour, puisant dans sa vigueur l'audace,
Étreignait, front à front, le lion le plus gros.

Il conquit sur la brute, au dehors, le repos,
Mais dans son propre corps un fléau plus tenace
A, depuis, pénétré sans bruyante menace
Pour lui livrer combat cette fois en champ clos.

La maladie, obscure et traîtresse ennemie,
Étend et fait sévir sa puissance affermie
Par l'âpre et long travail de son venin vivant.

Mais tu la prends au piège où ton flambeau l'accule ;
Ton souple et fort génie, ô bienfaiteur savant,
De cette hydre invisible est le nouvel Hercule !

Propositions :
.Faire l'éloge du pissenlit
.Comment nait votre inspiration ?
.Les misères paysannes
.La Covid 19 et les hommes

La source, l'inspiration (Antoine)

J'étais adolescent, et voilà quelques mots que je trouvais, à l'époque,
fort poétiques.
Les femmes, je le sais, sont toutes des girouettes,
la chanson nous le dit, et je vous le répète
je m'arrête d'écrire, car je sens sous mes doigts
la plume se casser , pour la deuxième fois

j'avais quatorze ans,

Comment me vient, l'inspiration
une tourterelle posée sur le balcon
c'est le printemps qui vient dans ma maison
aussitôt les fleurs éclosent en ribambelle
la rose en premier , car elle est la plus belle
ou alors cette fille qui passe dans la rue
belle comme un soleil , légère et court vêtue
elle passe à deux pas laissant une fragrance
aussi dans ma tête, je fais des pas de danse
ou encore cet arôme, venant de la cuisine
ou s'affaire la douce Joséphine
senteurs d'orient, ou parfums d'Italie
et me voilà rêvant, à bien d'autres pays.
Mais , de nos muses nous sommes les esclaves
me voilà obligé de clore cette page
pardon, de vous laisser , un peu sur votre faim
je me vois obligé d'écrire le mot fin.

Je pioche où je peux (Claude)

Je glane les fanes
De mots tendres
Et doux,
Déposés par hasard
Sur la plage des souvenirs épars.

Je recueille la cendre
Des heures d'indolence
Qu'avec le temps profanent
Accoutumances
Et manies
D'une vie
Au fond
Sans importance.

J'étanche ma soif
Aux sources enivrantes
De l'apparence
Où je puise
A grandes gorgées
Une inspiration vivifiante.

Je butine
D'une alchimie oratoire
Les délices
Echappés sans impunité
De quelque souffle divin.

Je caresse
Les illusions échevelées

Que la volupté des sens
Transforme
En de sublimes salmigondis.

Je maraude
Dans les chemins creux
De la mémoire
Les fruits verts
De l'insouciance.

Je grapille
Au merveilleux de l'onirisme
Les mots susurrés
De la bouche du vent
A l'oreille du temps.

Je me nourris
Des saveurs sucrées du langage
Des paroles veloutées
Au goût improbable
D'ailleurs.

Je friponne,
Je larronne
Les sentiers de la poésie
Parsemés
De fascinants envoûtements.

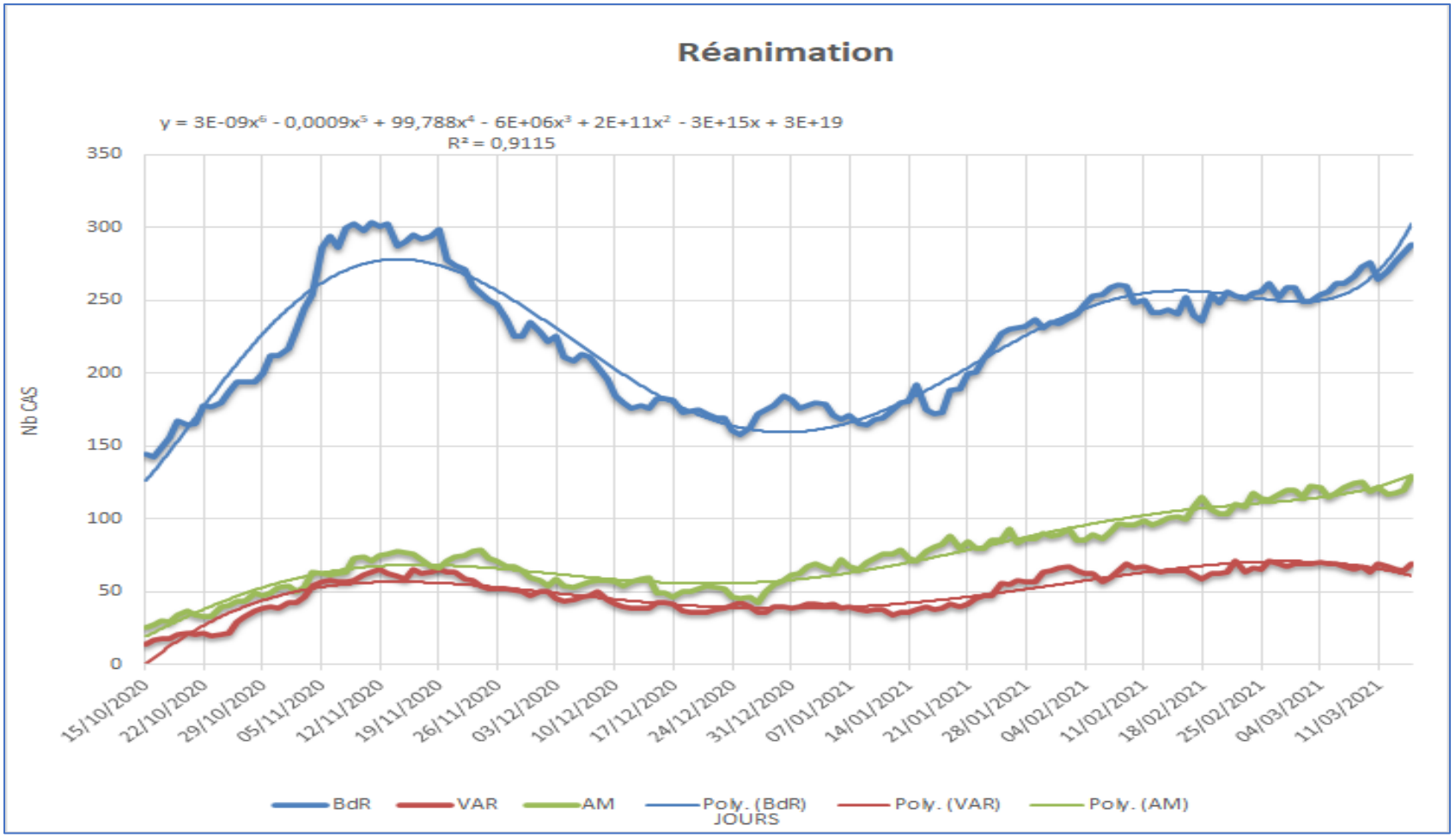
Je m'accroche
Aux branches ailées du rêve
Et me laisse porter.

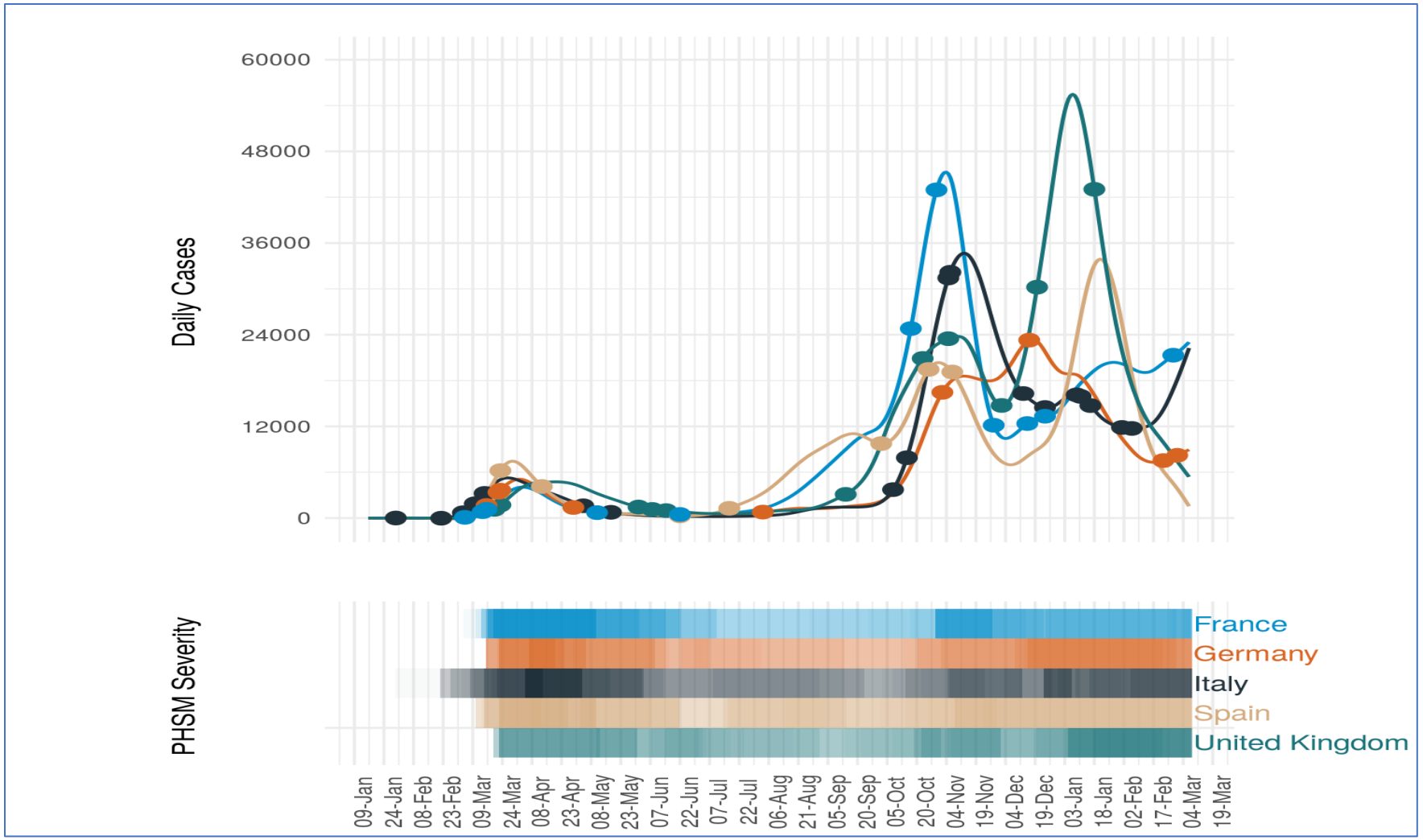
L'indomptable imagination (Mireille LC)

C'est une sorte de bazar dans nos têtes.
On peut jouer avec les mots, les images,
les torturer, les mettre à toute les sauces.
Un fait, une idée, une couleur, un rappel
de notre mémoire effilochée dans le temps,
font une toile d'araignée..L'esprit s'en empare
Les mots deviennent vivants, se déguisent
et comme un vol d' hirondelles dans le ciel,
une façon d' assembler en ordre, la trame de
phrases entrainent, mystérieusement, un
scénario inattendu.
Cette recherche, c'est quelque chose qui se
nourrit des décors, de préparations pour
l'élan de nos plumes vagabondes.
Dans ma petite enfance, de vagues souvenirs
de lieux inattendus dans de nombreux
déménagements familiaux avaient chahuté
mon imagination, et entrainant des histoires
enfantines très cocasses, parfois inventées.
Plus tard dans l'adolescence, la musique, l'art,
la mythologie, les études, les rêves qui s'en
suivaient furent comme les sept merveilles
du monde dans la créativité, la recherche
dans cette toile d'araignée incrustée dans
notre cerveau. De l'ennui, de la solitude,
subie, avec des parents trop sévères,
j'avais l'âme moirée de mille émotions.
j'attendais l'amour, en écrivant, des bribes
de mots doux, des mots qui avaient la

bougeotte, sortant d'une inspiration
personnelle pour trouver le bonheur.
Pour moi, l'imagination est un véritable
feuilleton en désordre.

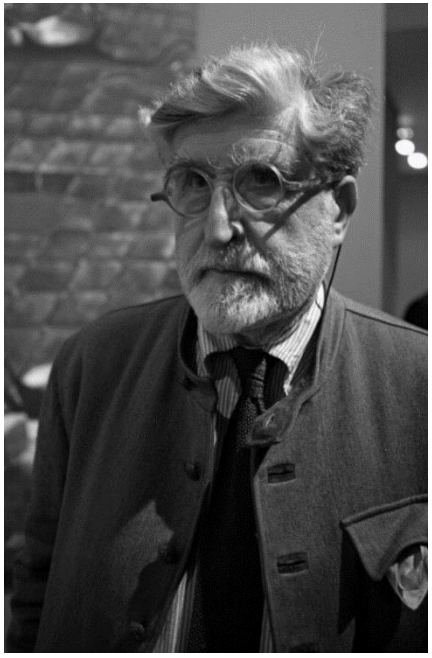
Situation de la Covid 19




Daily Cases
60000
48000
36000
24000
12000
0
PHSM Severity
France
Germany
Italy
Spain
United Kingdom
09-Jan
24-Jan
08-Feb
23-Feb
09-Mar
24-Mar
08-Apr
23-Apr
08-May
23-May
07-Jun
22-Jun
07-Jul
22-Jul
06-Aug
21-Aug
05-Sep
20-Sep
05-Oct
20-Oct
04-Nov
19-Nov
04-Dec
19-Dec
03-Jan
18-Jan
02-Feb
17-Feb
04-Mar
19-Mar

Mercredi 17 Mars 2021

Valério Adami nait en 1835.



Sa peinture est singulière, faite de surfaces contourées au noir, se distinguant cependant de la bande dessinée par les thèmes abordés.

Il assure de nombreuses exposition de par le monde, en particulier au centr Georges Pompidou à Paris. On lui doit un travail sur des personnages célèbres et des édifices publics.

Il a également réalisé des vitraux, ce qui convient bien à son style où en particulier aucun blanc ne trouve sa place.

Proposition :

Emparez vous d'un des tableaux pour illustrer un texte en rapport, sous la forme que vous jugerez utile.

Valerio Adami et son œuvre. (Antoine)

On le dit, le peintre Italien le plus Français, car il affectionnait particulièrement notre capitale

Ce qui ne l'empêchât pas de visiter d'autre continents.

Cet attachant personnage a aujourd'hui quatre vingt six ans.

je me suis arrêté, sur le portrait de l'homme aux lunettes bleues.

sa tête semble parcourue de bandelettes, telles celles d'une momie.

ce tableau est surréaliste à souhait, il semble que la couleur blanche

Soit entièrement absente de la palette du peintre.

J'hésite à voir dans ses œuvres, soit, des bandes dessinées

soit des affiches pour films baroques, où encore des vitraux

mais ceci reste hypothétique.

J'ai parcouru, une série de ses tableaux, et certains, représentant des musiciens ne manquent pas de poésie.

Pour ma part, je n'arriverai pas à le classer , mais, et c'est un peu déroutant....

Peut-on dire qu'il a plusieurs pinceaux à sa palette : je risque cette formule.

Plus noir est le remords (Jean Michel)

Tu n'es qu'une ombre

Toi qui ne vois plus qu'avec les yeux de tes doigts
Toi qui, sur le théâtre tragique de ton passé,
Cherches en vain l'échappée qui te purifiera
Tu es dans ta longue nuit, peuplée des furies
Semant des graines de honte dans leur harcèlement incessant
Ton cœur si vaillant et fier saigne comme la grenade
Que vaut cette vie à ressasser mille remords
Qui affluent en vagues subites
Insatiables armées qui redisent ton inceste et ton parricide ?

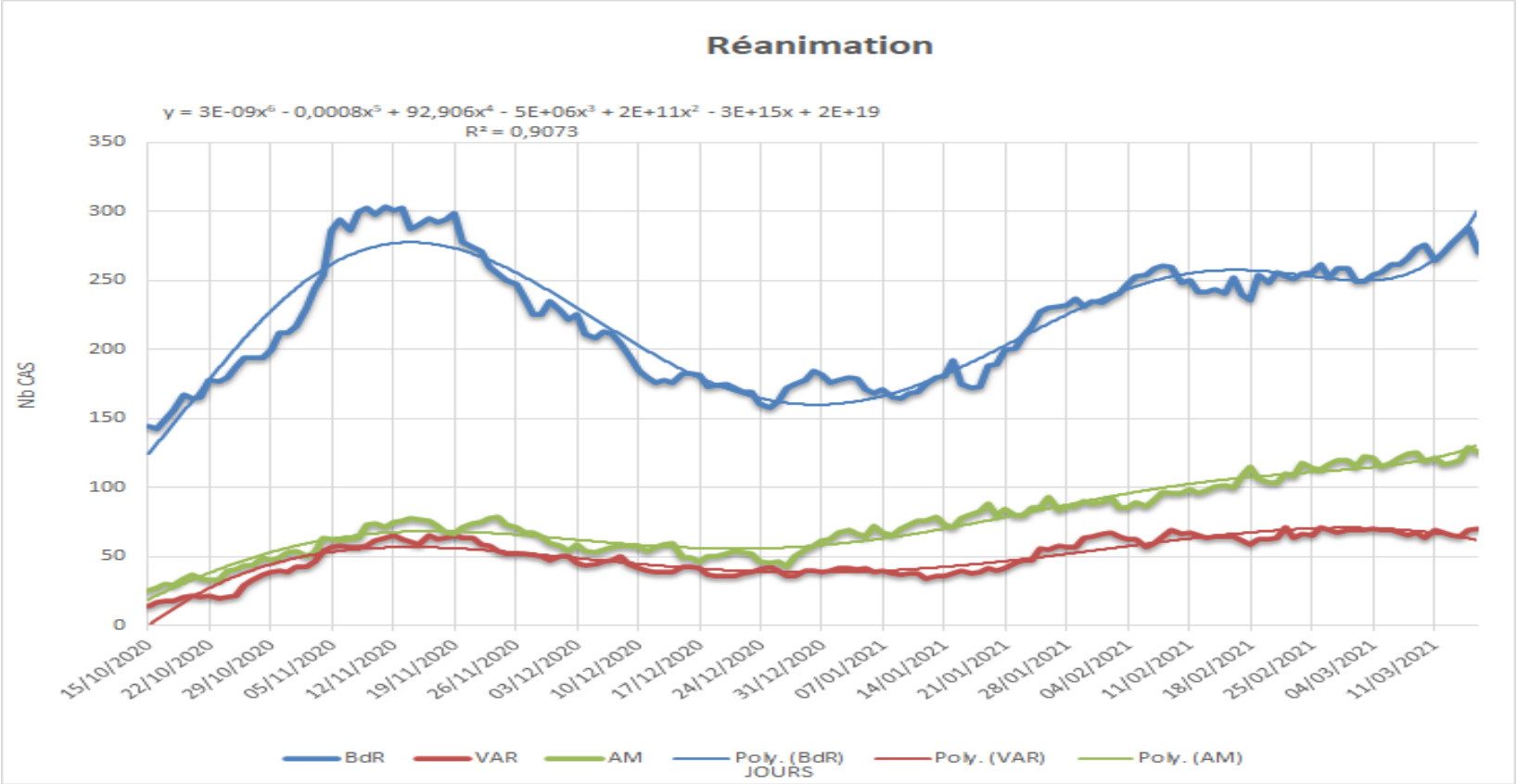
Tu savais !

Tu te croyais plus fort que ta destinée
Oh ! tu peux rejouer ton discours d'éloquence
Celui qui t'accorda la victoire amère sur la Sphinge
Avec tes pantins illusoires
Tu étais, oui tu étais celui qui marchait sur deux pattes
Tu seras, oui tu seras cet autre qui finira le chemin sur trois pattes
Combien vain fut ton exploit !
Voilà que tu ne sais plus, que tu ne veux plus savoir,
Que tu ne veux plus voir
Celui qui, à quatre pattes, n'aurait jamais dû naitre
Cette naissance oubliée, rejetée, salie
Par ceux-là même qui te mirent au jour

Tu ne veux plus voir

Tu voudrais ainsi effacer la route de ton destin
Qui chaque jour trace une nouvelle ornière
Où se fourvoie ta raison et ton âme torturée
De tes chevilles percées coulent de vieilles larmes de sang
Et tu es là dans ton désert de nuit
Où chaque jour enfante un nouveau soleil
De tes yeux crevés ne coulent plus de larmes
Ta détresse est intérieure et sans visage
Le remords est ton soleil, plus noir que la nuit.

Situation de la Covid 19



Jeudi 18 Mars 2021

La une à Hector Bianciotti, né en 1930, pour son roman autobiographique

« Ce que la nuit raconte au jour » chez Grasset.

Né en Argentine, puis transitant par l'Italie et l'Espagne, il fera son nid en France où il obtiendra la nationalité française. Il sera élu à l'Académie française en 1996.

Ma mère avait trente-cinq ans lorsque je suis né, comme elle, sous le signe des Poissons. J'ai sous mes yeux une feuille de papier réglé, dûment jauni et se déchirant dans les pliures, comme il sied aux papiers que l'on découvre après la mort des gens. Ma mère y a inscrit la date et l'heure de naissance de chacun de ses sept enfants, depuis Cecilia, née en 1915, jusqu'à Elida, en 1936. Quel but poursuivait-elle en consignant ces précisions? Je la vois assise au bureau d'acajou dont, seul, mon père détenait les clefs des tiroirs.

La pose est digne, mais dénuée de solennité et, pour ainsi dire, scrupuleusement modeste, en accord avec sa façon d'être habituelle. Réservée, ne manifestant la joie qu'au moyen d'un sourire, et le malheur que par une gravité attentive, elle avait dû faire son inventaire avec le même sérieux qu'elle mettait dans l'accomplissement des tâches de tous les jours, sans émotion particulière. Sa graphie montre de l'application et aspire — on s'en aperçoit en observant les majuscules — à la calligraphie. Je me complais dans l'illusion qu'elle a noté ces choses à l'intention du scribe qui un jour s'adonnerait à la prospection de sa propre mémoire, tout occupé à cueillir des vestiges de lui-même, sans soupçonner qu'elle, la mère, l'a jadis institué gardien des morts.

De nos morts à nous — et en nous plus loin qu'en nul autre lieu si l'oubli ne les recouvre — qu'il fallait protéger, nommer, en rappeler la geste dérisoire jusqu'à ce que leurs cendres, quelques instants, rougeoient.

Je reviens à la profondeur du berceau d'où je capte, à travers les barreaux à cannelures, les premières images, toutes grillagées, si j'excepte la vision dans les airs du vol heurté et mou d'une chauve-souris que ma mère chasse avec son balai, et les visages qui se penchent sur moi.

La chambre de mes parents manquait de fenêtres ; j'y ai couché jusqu'à ma quatrième année. Maintenant, je ne suis plus prisonnier d'un bandage; c'est la nuit; un bruit a dû me réveiller, ou la lumière de la chambre des filles qui offre à mes yeux, par la porte entrouverte, un spectacle inédit : un pied chaussé d'un escarpin verni, garni d'une large boucle qui scintille, et le rose très doux, que jaunissait sans doute la lampe à mèche, d'une jupe en corolle. Si j'essaie de reproduire une conversation ancienne, une

simple phrase, le tour peut-être n'aurait pas été le même ni les mots, mais des images de la prime enfance, il arrive que des témoins, étonnés que j'en garde une trace, me donnent confirmation.

Ainsi de la boucle en strass de l'escarpin et de la jupe ondulant sur la cheville. C'était la première fois que je voyais un objet brillant, frissonnant de lumière; je le voulais aussitôt pour moi, dans mon berceau, dans mon nid; j'avais une âme de pie. Et, pour la première fois aussi, la couleur rose, non plus fuyante, éphémère comme dans le ciel à l'heure du coucher, mais apprivoisée, conquise, à portée de la main. Tout d'un coup, le monde s'entrebâillait, l'évidence sans espoir de la plaine devenait chargée de mystère, un accident s'était produit, et l'enfant reconnaissait une merveille qui lui appartenait, comme à l'Adam de boue la lumière, le matin de son éveil : tout homme saisi par la beauté ou assailli par l'amour, et davantage un petit bonhomme, redevient, un instant, Adam au Paradis. Sous ces latitudes à l'écart, où la terre ne se lasse pas de fournir des distances, à l'ombre d'un souvenir ou du récit d'un souvenir, ou suscité par de confuses évocations de villes, le rêve intime d'une beauté existant ailleurs perçait, ici et là, beauté certes ruinée, comme si des survivants d'une Atlantide contrefaisaient un monde de prodiges disparu.

Ma sœur aînée suivait par correspondance des cours de coupe et de confection, et à l'heure du dernier examen pour l'obtention du diplôme, il lui avait été imposé de faire ses preuves en taillant dans du crêpe Georgette, le tissu le plus difficile à travailler, me dirait-elle une fois, elle qui a toujours gagné sa vie comme couturière, une robe du soir près du corps et, à partir des genoux, toute en godets.

Outre le diplôme qui la mettait au-dessus des familles de la région, lesquelles constitueraient au demeurant sa première clientèle, sa dextérité lui valut une lettre de félicitations et, en guise de récompense, la paire d'escarpins. L'occasion improbable, et d'autant plus convoitée de porter ces atours, s'était présentée un soir où nos frères l'emmenaient à l'un de ces bals entre gens de la région, comme j'aurais l'opportunité d'en voir plus tard chez nous, lorsque nous aurions déménagé dans une plus vaste métairie — bals pour fêter des fiançailles, une naissance, la fin des récoltes ou le rendement des cochons tués et transformés en toutes sortes de produits avec l'aide des voisins, si l'on peut dénommer ainsi des gens qui, pour la plupart, utilisaient des jumelles pour apercevoir la maison la plus proche de la leur.

Dans le patio en terre battue, l'été, dans le hangar en tôle ondulée, débarrassé des pyramides de sacs de blé, l'hiver, au son d'un accordéon, d'un bandonéon parfois, d'une batterie sommaire et d'une guitare si un créole avait par accident trouvé grâce aux yeux de ces Piémontais qui allaient jusqu'à exclure de leurs relations la seule famille calabraise des alentours parce qu'elle venait du sud de la Péninsule — dans le patio donc ou le hangar, où l'arrosage pour plaquer la poussière durait une bonne semaine et ne cessait que la veille de la fête, les jeunes paysans dansaient, en sautillant un peu, sous le regard des mères assises en rond, les mains rassemblant leurs souvenirs autour du ventre, qui mesuraient de l'œil l'écart entre les partenaires afin de surprendre la naissance d'une idylle et pour qu'on respectât la décence.

Je me souviens des derniers danseurs d'une nuit d'été, des étoiles qui se déversaient jusqu'à l'horizon, d'un ciel domestique de lucioles parmi les arbres, mais la musique s'est perdue. Le soir du réveil dans le berceau, après l'éblouissement procuré par une broche en strass et la couleur de la robe, je ne savais qu'une chose : Cecilia m'abandonnait. Je crois sentir encore les barreaux à cannelures que j'agrippe, et j'aimerais qu'ils me fassent plus mal encore. J'ai dû éclater en sanglots, crier à pleine gorge, à tue-tête, m'égosiller et comprendre soudain que je viens de gagner, car je me calme. Cecilia me prend dans ses bras ; elle a les lèvres rouges et une

odeur que je ne lui connais pas; et je nous vois dans le miroir de l'armoire où sa jupe se déploie jusqu'à le déborder : Cecilia me fait danser sur un rythme qu'elle entretient sur place, elle chantonne une mélodie qui s'en va dans l'aigu, et c'est le bonheur lorsqu'elle me passe sa main sur les joues, mais rien que pour sécher mes larmes, pour qu'elles n'abîment pas son fard : elle ne me caresse pas. Je me blottis dans ses bras, la tête sur son épaule, et à chaque demi-tour je la relève pour saisir mon reflet, le rose de la jupe dans le miroir et notre ombre qui bouge sur le mur et se plie sur le plafond.

Sans rien posséder que mes envies, j'aurais tout donné pour une caresse. Les enfants ni les adultes ne jouissaient du toucher sous nos latitudes. Aussi, de la petite enfance, ne reste-t-il que la main de ma grand-sœur sur ma joue mouillée, tandis que dans un lent tournoiement d'ombres roses nous nous éloignons dans les miroirs jusqu'à disparaître sous la soie du sommeil qui m'enveloppe.

Proposition :
Voilà un texte épatant sur la mémoire de la petite enfance.
Serions-nous capables de faire revivre des souvenirs de la nôtre ?

Souvenirs (Antoine)

Je ressentais alors une étrange torpeur
J'entendais je crois bien , les bruits sourds de mon coeur
Mais je pense plutôt qu'ils venaient de ma mère
Ces battements lointains qui furent éphémères .

Une voix inconnue a dit, c'est un garçon
Un monsieur étranger me frappa sans façon
Sur les fesses bien sûr, comme veut la coutume
D'un magistral "pipi" j'arrosais son costume .

Quelques mois ont passé , et je vois la lumière
A mon chevet toujours , je reconnais ma mère
Au visage si doux, au regard apaisant
Elle veille sans cesse au repos de l'enfant .

Quelques années plus tard, je suis un grand garçon
Et pour jouer aux billes, je deviens un champion
Dans cette cour d'école, il n'y a pass de filles
On ne peut mélanger l'amour avec les billes .

Notre "prof" principal enseigne le Français
De Corneille ou Molière, il sait tous les secrets
La Fontaine aussi, avocat sans conteste
Nous parle d'animaux , malades de la peste.

Le temps s'est écoulé, comme une source vive
Et de mes dix sept ans j'ai abordé la rive
Mais l'appel de la mer a été si puissant
Que me voici bientôt engagé pour cinq ans.

Ces cinq ans m'ont porté vers d'autres continents
Les levers sont pénibles, les couchers flamboyants
Et les marins Bretons deviennent mes amis
Il faut bientôt songer à rentrer au pays.

L'enfance est déja loin, je reviens au village
Sur le vaste océan j'ai semé les années
De mon adolescence j'avais tourné la page
Aujourd'hui de fils blancs , ma tête est parsemée.

Enfance(Claude)

Enfance

Lumière donnée

Incipit magique

Printemps

Exaltant

Toujours présent

De nos dix ans

Eclatant

En mille senteurs

Sourire-cœur

Dans l'immense pastel

Du ciel

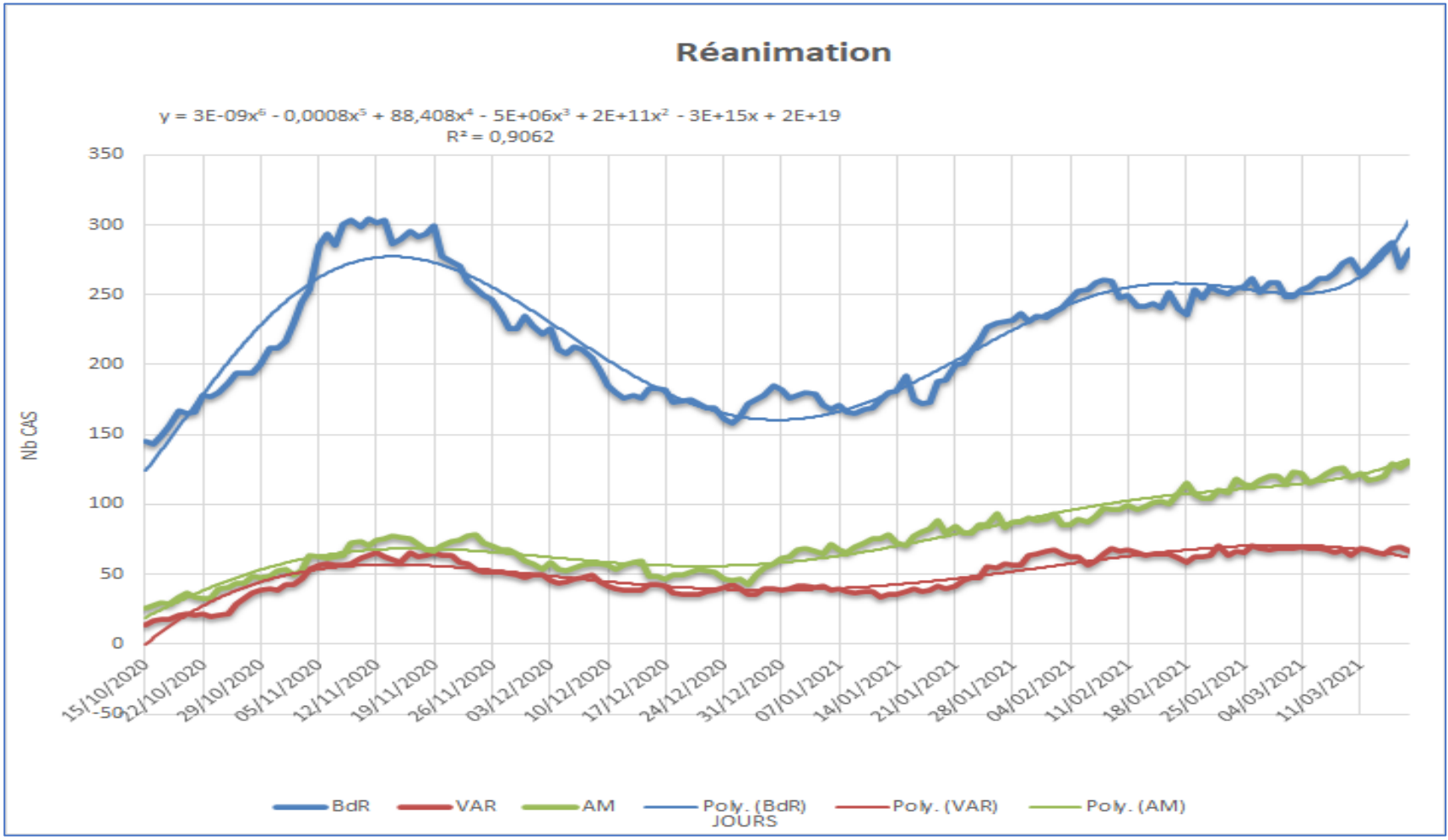
Enfance

Fragrances

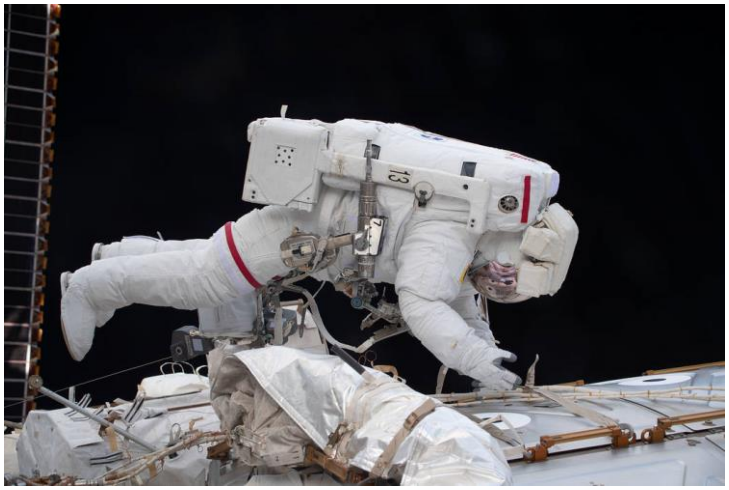
Toujours renouvelées

Mais trop vite envolées.

Situation de la Covid 19



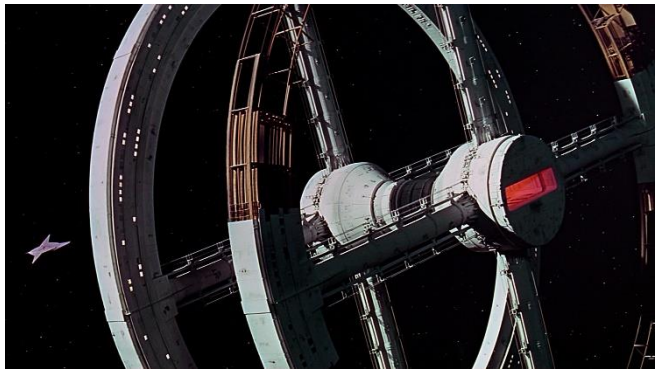
Vendredi 19 Mars 2021



Un clin d'œil à Arthur C. Clarke qui disparaissait en 2008.

On lui doit plusieurs séries de science-fiction et bien sûr le célèbre 2001 : l'Odysée de l'Espace mis à l'écran par Stanley Kubrick, un choc

en 1968 ! En illustration la station spatiale et en dessous des images du film de 1968.



Propositon :

L'homme dans l'espace ? Réalité ou fiction ?

Jules Verne (qui disparait un 24 Mars 1905) laisse une oeuvre considérable dans laquelle je me suis plongé avec ravissement. La BNF recèle quelques jolis trésors et on peut y relire ces voyages extraordinaires qui ont illuminé notre enfance et adolescence.

(Source gallica.bnf.fr / BnF)

En effet, une expérience préparatoire, tentée le 18 octobre, avait donné les meilleurs résultats et fait concevoir les plus légitimes espérances. Barbicane, désirant se rendre compte de l'effet de contre-coup au moment du départ d'un projectile, fit venir un mortier de trente-deux pouces (—0,75 cent.) de l'arsenal de Pensacola. On l'installa sur le rivage de la rade d'Hillisboro, afin que la bombe retombât dans la mer et que sa chute fût amortie. Il ne s'agissait que d'expérimenter la secousse au départ et non le choc à l'arrivée.

Un projectile creux fut préparé avec le plus grand soin pour cette curieuse expérience. Un épais capitonnage, appliqué sur un réseau de ressorts faits du meilleur acier, doublait ses parois intérieures. C'était un véritable nid soigneusement ouaté.

« Quel dommage de ne pouvoir y prendre place ! » disait J.-T. Maston en regrettant que sa taille ne lui permît pas de tenter l'aventure.

Dans cette charmante bombe, qui se fermait au moyen d'un couvercle à vis, on introduisit d'abord un gros chat, puis un écureuil appartenant au secrétaire perpétuel du Gun-Club, et auquel J.-T. Maston tenait particulièrement. Mais on voulait savoir comment ce petit animal, peu sujet au vertige, supporterait ce voyage expérimental.

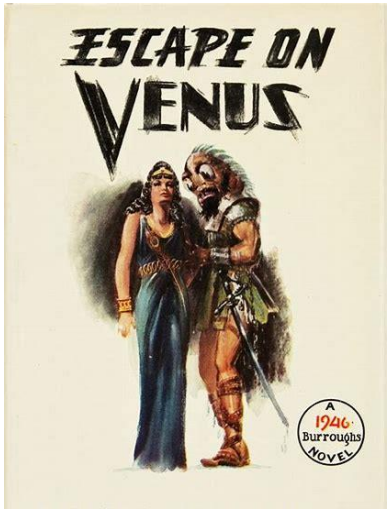
Le mortier fut chargé avec cent soixante livres de poudre et la bombe placée dans la pièce. On fit feu.

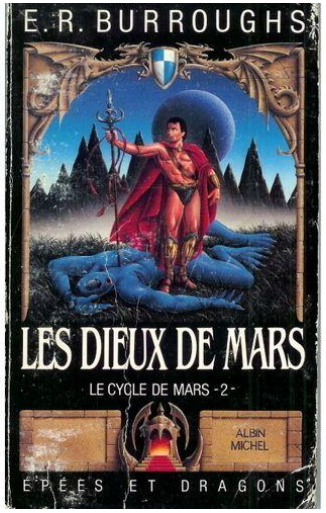
Le chat s'en sort sans trop de problème mais l'écureuil a disparu. Une rapide enquête logique montre qu'il est sorti dans le chat. Finalement l'expérience est concluante et on fera donc plus gros pour pouvoir partir plus nombreux et surtout plus loin.

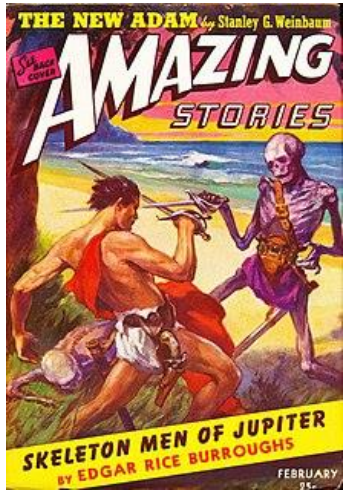
Proposition :

.décrire la départ de cette capusle obus

De son côté Edgar Rice Burroughs après s'être occupé de son Tarzan, publiera des romans de space fantasy, en particulier son cycle de Mars avec John Carter. Mais il flirtera aussi avec Vénus, la Lune, Jupiter, peuplant tous ces objets d'histoires qi paraissent en particulier dans des comics. Il disparaitra le 19 Mars1950.



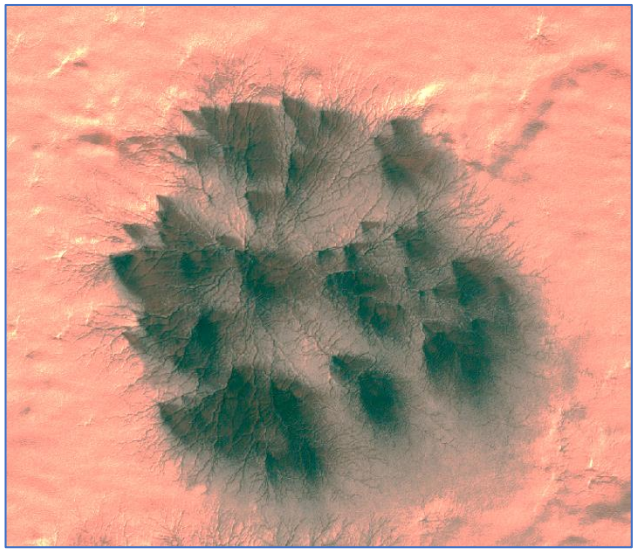


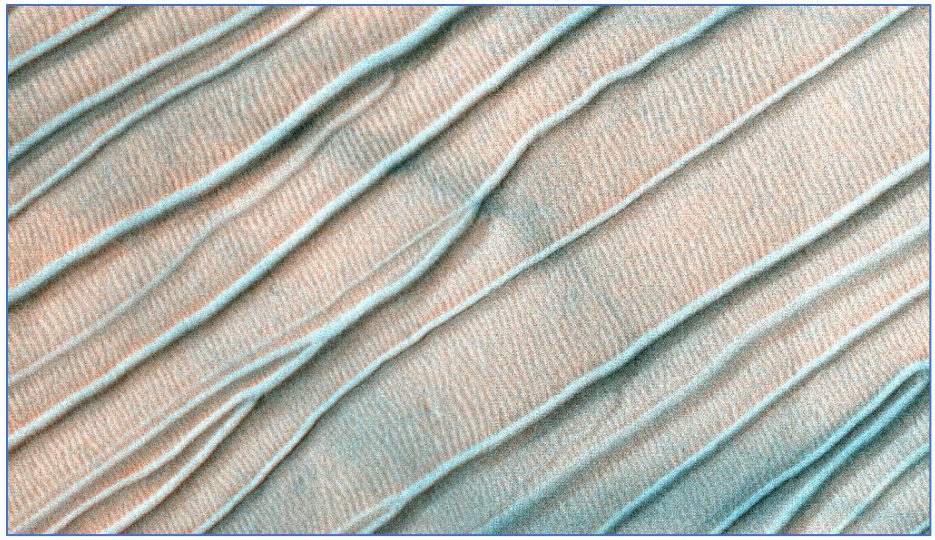


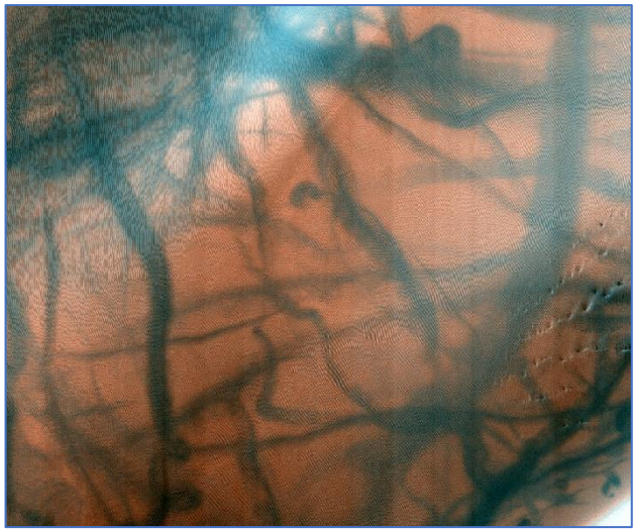
Je vous propose de poser un regard neuf sur la réalité du sol de Mars. Voici quatre photographies choisies dans mon album de la surface que j'ai obtenues à partir des bandes transmises par le satellite de la Nasa MRO en orbite à 300 km de la planète. Attention les bandes photographient environ 60 km de long sur 6 de large, les images que j'obtiens ne font que quelques centaines de mètres au mieux.

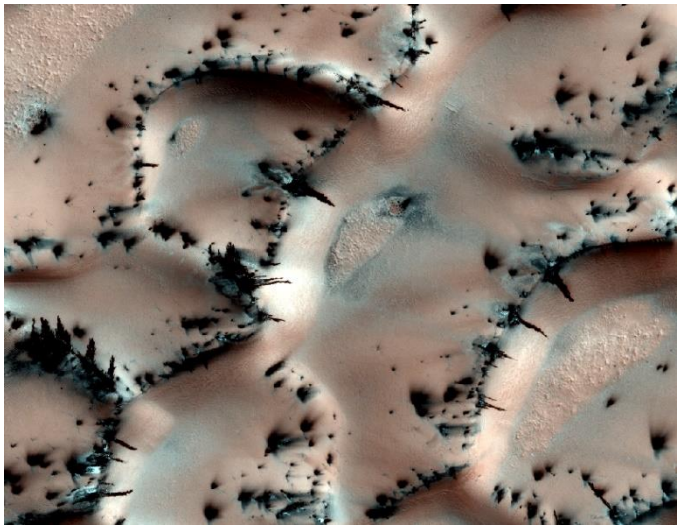
Proposition : Imaginez une explication, une histoire s'y déroulant ou une poésie pour l'ensemble.

Images produites à partir des fauchées de MRO
(NASA/JPL/University of Arizona)









La broderie Martienne (Annie)

Sa main cisèle sur la soie délicate

Les motifs que trace son aiguille adroite.

Il n est que le chuintement du fil tiré

Venant à bout du consistant surjet

Folle cavalcade de l'acier dans les fibres

S'échappant avec délicatesse, enfin libre.

Agile ,la brodeuse retient la fougue effilée,

Replonge dans la trame du moindre bourrelet ,

Crée patiemment bouquets, sillages, festons,

Le pastel rose de l étoffe se parant d'un tel adon.

Roman d'anticipation .(Mireille LC)

Quel est donc ce curieux projectile…? Il a la forme d'une ogive qui caractérise la partie supérieure d'un obus, servant à projeter des projectiles oblongs.

Posé au sol… ce projectile est massif .

Un projet fut mis a exécution, par Barbicane Président du Gun club, regroupant des artilleurs, des scientifiques, en liaison avec des militaires.

En fait en ce temps là il voulait envoyer un boulet de canon sur la lune…Il avait lancé une sorte de quête planétaire pour ce projet. Donc les essais furent décidés pour être fait à Hillsboro.

A cette époque certaines théories avaient un caractère hypothétique…ces théories multipliaient la taille, et les performances. Jules Verne répandait des informations et ses connaissances à un grand nombre de personnes, tout en étant modeste avec les scientifiques car il savait qu'il pouvait faire des erreurs et cependant…visionnaire en multipliant la taille des performances.

Cet engin ne partira jamais…habité.Revenons à notre fusée ou projectile de cette époque Elle était en aluminium épais, fierté des Etats Unis le projectile mesurait 9 pieds de large, (2m54), douze pieds de haut (3m65).

En haut une étroite ouverture existait et se fermait avec une plaque d'aluminium évidemment des vis. La pression, lors du lancement..On imaginait mal qu'un homme puisse rester à l'intérieur, mais lors de l'inauguration, Barbicane avait soi-disant essayé d'y rester, et triomphant ce jour là, il pouvait à peine sortir de cet engin, son ventre étant trop proéminant et lui-même trop gros.

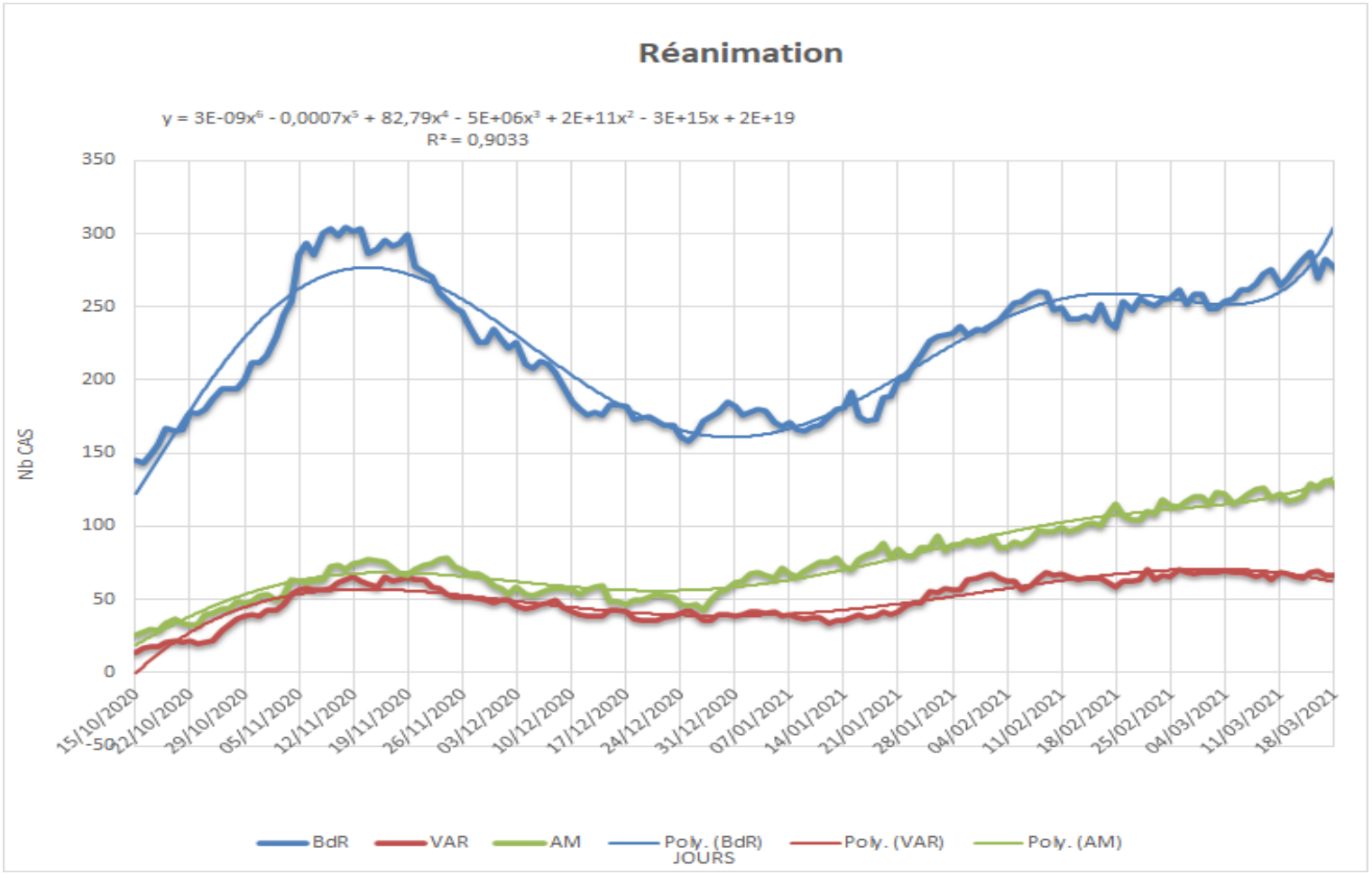
Pour envoyer ce genre de projectiles, ils avaient étudié le nombre de livres de poudre pour envoyer l'obus à six milles…et bien d'autres essais, pour les différents gaz émis..afin que les engins ne s'enflamment pas. On ne peut pas imaginer que tir fut un succès, car sur terre le projectile était impossible à suivre à cause des nuages…

Des romans futuristes de l'époque décrivent et imaginent le départ d'hommes sur la lune…

(De la terre à la Lune) mais les essais n'étaient pas des succès …

Et l'on sait maintenant que des hommes se sont posés sur la lune pour la première fois en juillet 1969 !

Situation de la Covid 19



Samedi 20 Mars 2021

Così è se vi pare ! (Pirandello)

Le journal va mettre le printemps à la une. Printemps comme printemps astronomique bien entendu. La date du printemps est un problème pas si simple. D'ailleurs on lit et entend des tas de bruits à ce sujet et sont énoncées des certitudes qu plongent chacun dans l'obscurité la plus complète.

D'abord il n'y a pas de saint calendaire pour le printemps, ce qui donnerait au printemps une date fixe. Première chose finalement simple.

Il faut donc rechercher l'origine du printemps (qui est une saison) ailleurs.

La seule date que l'on connait et qui est fixe, fabriquée pour faire des statistiques d'année en année, est le premier Mars qui définit le *printemps météorologique*. Bien voilà une chose de faite, nous n'en parlerons plus.

Alors restent les saisons ! C'est là que les choses se corsent. Demandez pourquoi il y a des saisons sur Terre et vous verrez que l'on vous répond en général que c'est parce que nous sommes plus ou moins loin du soleil et donc qu'il fait logiquement plus ou moins chaud.

Indiquez alors à la personne que nous sommes au plus proche du soleil en Janvier et au plus loin vers Juillet et direct, vous lui plombez le moral. Voilà qu'elle a perdu sa raison et du même coup ses saisons.

Demandez lui alors, parce que vous avez une belle âme et qui ne voulez pas abandonner ceux qui sont perdus dans une mer de doute, si elle pense qu'à midi le soleil est aussi haut en hiver qu'en été ?

Elle vous répondra de sûr qu'en hiver il est plus bas qu'en été.
Demandez-lui alors ce qu'elle pense de la durée des jours.
Elle répond qu'elle sait qu'en hiver les jours sont courts et les nuits sont longues.
Finalement vous pouvez lui dire qu'elle savait que les saisons dépendaient de la hauteur du soleil à midi au cours de l'année.
Voilà une bonne chose de faite.
Puisque vous y êtes poursuivez en lui demandant son signe astrologique. Elle vous répondra qu'elle est de Mars et du signe du Bélier.
Vous lui demanderez pourquoi. En général on vous dira « parce que je suis né alors que le soleil était dans ce signe ».
Dites lui alors votre signe, si c'est le même choisissez en un autre. Moi je suis de la balance sans en être une ! Elle vous répondra vous êtes de Septembre et le soleil était en balance.
Osez demander « Combien il y at-il de signes ? ».
Les réponses peuvent varier mais en général on vous dira « Voyaons, autant que de mois donc douze, c'est pas difficile ».
C'est vrai vous n'y avez pas pensé ! Mais c'est quoi un signe ?

La plupart vous diront que ce sont des constellations d'étoiles qui ont le même nom dans le ciel.
C'est là qu'il faut arriver !
Et vous reprenez. Alors on peut faire comme si le soleil se déplaçait d'un signe à l'autre au cours d'une année ?
Vous obtiendrez une affirmative un peu impatiente car ces choses-là sont simples quoi !
Et si on dessinait la Terre et qu'on voulait mettre les signes autour, comment on pourrait faire ?
Il suffit de faire un cercle avec la terre au centre. Après on découpe en douze morceaux égaux pour chaque mois.

Et pour les saisons ?
Il y en a quatre, alors on coupe en quatre.
Voilà une bonne chose de faite.
Maintenant il faut vous dire que pendant longtemps on a fait commencer l'année au moment du printemps avant que César ne mette de l'odre, donc de la pagaille dans les calendriers. Alors il faut choisir un trait. On prend celui que l'on veut. Puisque c'est le départ je vais mettre la valeur classique des départs qui est 0. Après on voit que l'on a des angles, il reste trois barres. Quels angles peuvent s'y inscrire.
On vous répondra 90°, 180 °, 270 °. Finalement on revient à 0° avec 360°. Facile.
Si on résume, le soleil parcourt ce cercle en une année. Le 0° est le début du printemps. L'été sera à 90°, l'automne à 180°, l'hiver à 270°. On lui donne le nom de l'écliptique et l'angle le nom de longitude écliptique bien entendu.
Si on vous demande pourquoi écliptique, dites que vous pouvez expliquer mais ce sera pour un autre fois. L'affaire n'est pas finie avec le printemps.
On connait une chose précise, le printemps commence lorsque sa longitude écliptique vaut 0°. Mais on ne sait pas la date, ni celle des saisons !
On vous rétorquera « Finalement ça sert pas à grand chose votre longitude ! »
Argumentez !
—Vous allez voir. Imaginez que vous regardiez chaque matin l'aube un peu avant le lever du soleil. Et puis un jour le soleil se lève et vous reconnaissez les premières étoiles du bélier qui montent à l'horizon avec lui et qui disparaissent dès qu'il fait jour. Pouvez-vous me dire qu'elle est la longitude écliptique ?
—C'est le début du cercle donc on est à zéro.
—C'est comme cela que l'on a fait pour connaitre les dates au cours des siècles. On a utilisé les levers du soleil ou levers héliaques. Maintenant on ne peut pas mettre de marque dans le ciel, parfois il y a une étoile bien placée qui dit la place mais c'est très rare. Alors ce point 0 on le nomme point vernal, car c'est le début du printemps. Il suffit de mettre le chiffre un comme début d'année.
Par exemple on dira « J'ai repéré le lever héliaque avec mes étoiles repères, il était le premier jour de l'année ».
Imaginez maintenant que le temps s'écoule et qu'un matin vous voyez à nouveau apparaitre la même configuration. Que vous dites-vous ?
—Que l'on a fait un tour et donc une année et que c'est à nouveau le premier de l'an mais aussi le 365ème jour qui est passé.
—En effet, à partit de là vous pouvez mettre en face des numéro de jour les noms et numéros des jours de votre calendrier.
C'est comme cela que l'on a vu que le retour du point vernal 0° correspondait au 21Mars. Et on fut content parce que l'on a pu calculer la date de Pâques et tout son train avec la lune.
—Oui, finalement c'est pas compliqué. Mais il faut se lever tôt !
—C' est pour cela que l'on a mis en place les calendriers. Mais ils ont un ennui.
—Lequel ?
—Il faut que le soleil tourne rond, c'est-à-dire à la même vitesse tout le temps sur le cercle de l'écliptique.
—Pourquoi c'est pas le cas ?
—Il a fallut beaucoup de siècles pour le voir. Mais on a fini avec l'ancien calendrier à s'apercevoir que le printemps commençait à avoir des allures d'été, ce qui ne réjouissaient pas les cultivateurs ! Le point vernal en fait ne reste pas dans le bélier mais dérive lentement, il fait un tour en sens inverse du soleil en environ 26000 ans ! Donc le début du printemps est de plus en plus tôt. Le 21 Mars n'est pas stable. Il a même fallu enlever jusqu'à 11 jours à l'année pour rattraper le retard !

—Finalement votre histoire de début du printemps, le calendrier ne la connait pas ! C'est l'histoire de la boule de cristal !
—Depuis on a fait d'énormes progrès dans les mesures et on est capable de calculer la longitude du soleil sur l'écliptique. Alors on peut donner à a la seconde près le moment où le soleil sera à 0°, donc un début du printemps ! Et on calcule le moment où le centre du soleil passe sur le zéro de l'échelle. Ce nouveau point à 360° devient le nouveau point vernal.
—Mais j'ai lu des choses comme celle- là par exemple :
« En France, la date du printemps coïncide avec l'équinoxe de printemps, c'est-à-dire quand la durée du jour est égale à celle de la nuit. »
—Vous voyez déjà la stupidité de penser que c'est pour la France seulement !
—Et aussi cela :
« Ces quatre saisons (printemps, été, automne et hiver) durent environ trois mois chacune. Ces quatre périodes de l'année ont des conditions climatiques à peu près constantes. Les équinoxes de printemps et d'automne ainsi que les solstices d'été et d'hiver marquent le début de chacune des saisons. »
Personne ne parle de votre longitude ?
—Je vous donne une autre façon de voir :
« 20 mars 2021, l'équinoxe de printemps a fait basculer de l'hiver au printemps l'hémisphère Nord, très précisément à 10h37 et 27 secondes, heure française, selon l'Institut de mécanique céleste et de calcul des éphémérides situé au sein de l'Observatoire de Paris.
On va mettre un peu d'ordre.
Sur Terre on utilise le GPS qui nous fournit notre position ? Savez-vous par rapport à quoi on mesure ?
—Moi je fais du bateau et pour faire le point j'ai besoin de la longitude et de la latitude.
—Exact mais par rapport à quoi fait-on ces mesures ?
—La longitude c'est par rapport au méridien zéro.
—Exact et il a fallu du temps pour le définir, c'est lui qui identifie le zéro de longitude.
—Et pour la latitude ?
—Je sais qu'à Hyères c'est 43 degrés et des poussières de latitude nord !
—Les poussières sont très importantes. C'est donc un angle entre quoi et quoi, entre Hyères et ?
—Un endroit où il doit y avoir le zéro, entre le Nord et le Sud. Donc au milieu de la Terre.
—La ligne qui coupe la Terre en deux parties égales vous la connaissez, c'est l'équateur, il correspond à une tranche qui partagerait le terre en deux et la trace sur la périphérie est l'équateur qui est le zéro de latitude. On fait des tranches parallèles pour les autres latitudes. Et bien le méridien coupe l'équateur en un point qui est le zéro de longitude. Et ce zéro ne bouge plus.
Un truc marrant. Si on entoure la terre d'une sphère plus grande et que l'on dessine les méridiens et l'équateur en prolongeant les tranches pour couper la grande sphère on a une terre plus grande avec le zéro de latitude qui est l'équateur céleste et le zéro de longitude qui correspond à la tranche du méridien origine. Maintenant si vous regardez le ciel depuis la terre, vous voyez les étoiles briller sur la grande sphère si vous la faites transparentes et vous pouvez lire à nouveau une longitude et une latitude. Pour les différencier on parle d'ascension droite pour la longitude et de déclinaison pour la latitude.
Remarquez que depuis Hyères on voit la trace de l'équateur sur la sphère. Et elle fait un demi-cercle parfait. Les autres paralèles dessinent des arc plus petits dessous et plus grands dessus.
—C'est facile à voir et à imaginer. Mais pourquoi compliquer avec l'équateur ?

—Vous allez voir. Un truc sympa maintenant. Prenez un africain qui vit sur le plan de l'équateur, en fait il a les deux pieds sur le sol donc la tranche de l'équateur le coupe en deux et s'en va verticalement au-dessus de sa tête.
—Oui, heureusement que ça ne coupe pas !
—Maintenant attention ça va un peu déménager les méninges !
Vous avez dit tout à l'heure qu'en hiver le soleil était bas sur l'horizon à midi et haut sur l'horizon en été et que la durée du jour en dépendait.
Si vous regardez la sphère transparente aujourd'hui 20 Mars vous pouvez voir le soleil. Il se trouve où ?
—Je le vois sur l'équateur.
—Qu'elle est sa déclinaison ou latitude ?
0°, c'est facile !
—Donc en été qu'est ce qu'il va faire ?
—Il va monter au-dessus de l'équateur.
—Et que fera la déclinaison ?
—Elle va augmenter au-dessus de zéro.
—Et en hiver ?
—Il va passer en dessous de l'équateur, c'est facile.
—Et que fera la déclinaison ?
—Elle va être plus petite que zéro.
—On parle déclinaison négative dans ce cas.
—Et que penser de la durée des nuits et des jours ?
—Si la déclinaison est au-dessus de zéro les jours l'emportent, dans le cas contraire ce sont les nuits.
—Exact et finalement sur l'équateur céleste ?
—C'est au milieu donc le jour est égal à la nuit. Mais alors c'est l'équinoxe comme ils disent !
—Exact, finalement l'équinoxe se produit lorsque la déclinaison du soleil est égale à zéro.
Et c'est le début du printemps !
—Ou de l'automne mais on verra ça.
Maintenant prenez l'habitant africain au moment de l'équinoxe avec la tranche de l'équateur qui le coupe en deux moitiés en passant à travers ses pieds. Où sera le soleil à midi au moment de l'équinoxe ?
—Au-dessus de sa tête. C'est facile.
—Et le jour sera de même durée que la nuit. Il vaudra donc combien ?
—On va dire douze heures.
—Mais tout le monde voit l'équateur faire un demi-cercle parfait en ce jour.
—Alors tout le monde voit douze heures de jour. Et au pôle ?
—Au pôle c'est spécial, c'est comme si la tranche de l'équateur ramenée au pôle leur passait sous les pieds alors le soleil ferait le tour à peine levé et commencerait les jours sans nuit.
Finalement on pourrait graduer l'équateur céleste en heures plutôt qu'en degrés. Le zéro on prend la position à l'équinoxe et on fait le tour en ?
—24 heures, c'est évident !
—Mais on gradue dans quel sens ? Car la terre tourne ?
—Le soleil va se lever , monter, puis descendre car sur le cercle il va de gauche à droite. Si on lit l'heure sur le méridien de Hyères qui passe sur sa longitude, quand le soleil va se coucher l'heure aura passé depuis un bon moment, donc l'heure du méridien est plus grande que celle du méridien du soleil qui est passé. Il faut graduer en sens inverse des aiguilles d'une montre.
—Bien. Mais on a trouvé que le soleil était à l'équinoxe lorsque sa déclinaison valait 0°, donc situé sur l'équateur céleste. Au début on l'a fait parcourir l'autre cercle baptisé cercle écliptique avec son zéro comme début du printemps. Au début du printemps il est donc à la fois sur les deux. Il faut donc que les deux cercles se rencontrent.

Finalement on va choisir ce point qui est le point vernal comme le 0° de déclinaison et comme 0h d'ascension droite pur graduer l'équateur céleste.
—Donc si je comprends bien le printemps commence lorsque le soleil est à la déclinaison 0°, donc à l'équinoxe et en même temps au point vernal. Et pour compléter, son ascension droite sera 0H et la durée du jour sera de 12 heures comme la nuit. Et il sera donc 10h37 et des poussières le 20 Mars 2021, en heure française, soit 09h37 en heure universelle parce que c'est l'heure d'hiver. Vous m'en direz tant !

—Je peux vous montrer cela. J'ai fait les calculs.

	Ascension droite				Déclinaison			LONGITUDE
2021-Mar-20	09:36	23	58	56.80	-0	6	51.6	**359.9989687**
2021-Mar-20	09:37	23	58	56.95	-0	6	50.6	**359.9996588**
2021-Mar-20	09:38	23	58	57.10	-0	6	49.6	0.0003489
2021-Mar-20	09:39	23	58	57.26	-0	6	48.6	0.0010389

La longitude sur l'écliptique passe **à 0° pour 9h37** et des poussières. C'est le printemps.
Mais regardez l'ascension droite vaut 23h58min57s, le soleil n'est pas encore au point 0 sur l'équateur. Sa déclinaison est négative de 6', il est donc en dessous de l'équateur.

Si on regarde de Hyères :

	Déclinaison			'	
2021-Mar-20	**16:37**	-0	0	**01.6**	
2021-Mar-20	**16:38**	-0	0	**00.6**	
2021-Mar-20	**16:39**	*0	0	**00.3**	
2021-Mar-20	**16:40**	*0	0	**01.3**	
	Ascension droite				
2021-Mar-20	**16:33**		23	59	**59.75**
2021-Mar-20	**16:34**		23	59	**59.90**
2021-Mar-20	**16:35**		0	0	**00.05**
2021-Mar-20	**16:36**		0	0	**00.20**

Pour la déclinaison le soleil est sur l'équateur à 16h38 et au zéro de l'ascension droite à 16h34.
Si on regarde du centre de la terre :

	Géocentrique						
2021-Mar-20	16:30	**23**	59	**59.70**	-0	0	**02.5**
2021-Mar-20	16:31	**23**	59	**59.85**	-0	0	**01.5**
2021-Mar-20	16:32	0	0	00.00	-0	0	**00.6**
2021-Mar-20	16:33	0	0	00.16	+0	0	00.4

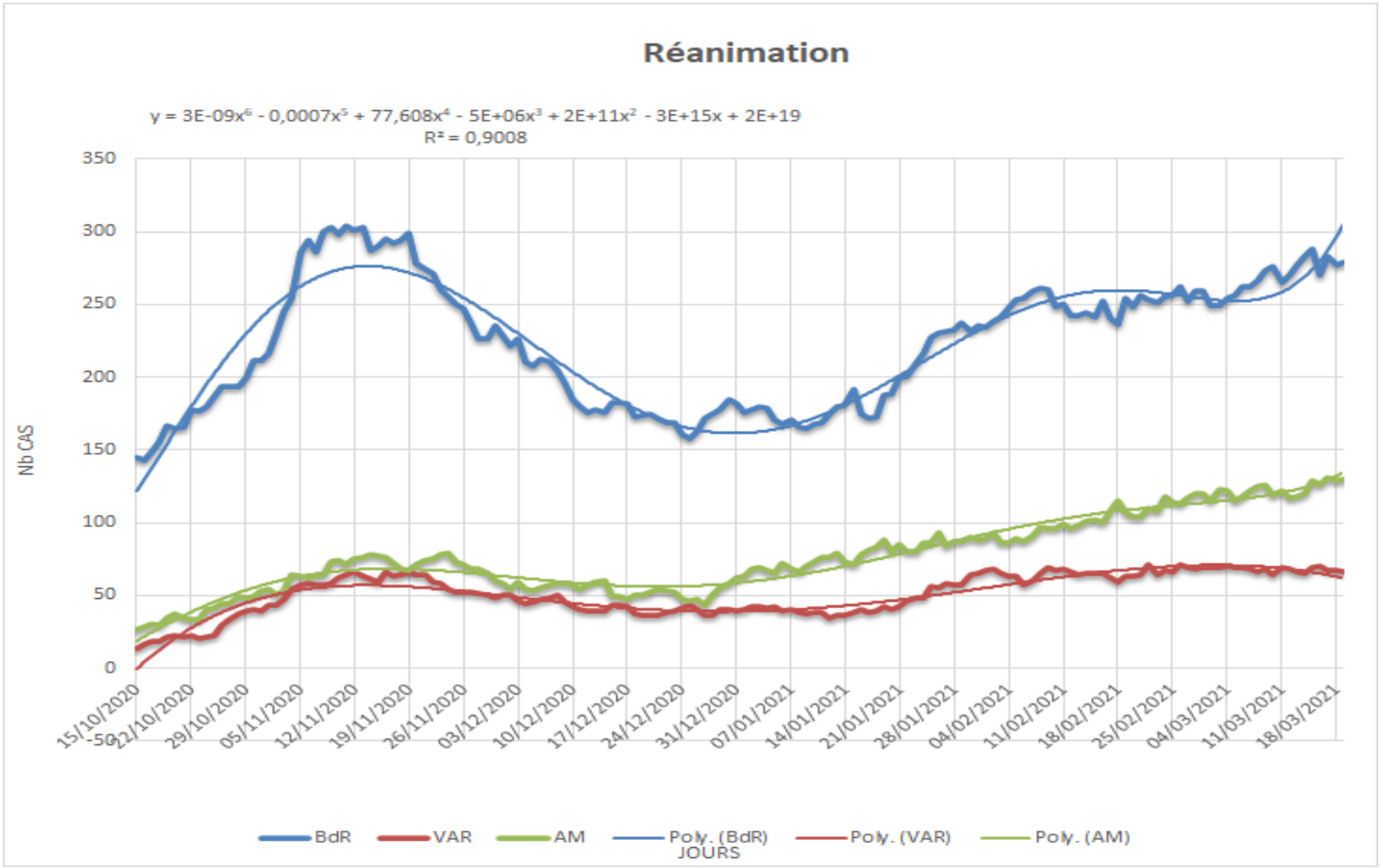
Le soleil passe sur l'équateur à 16h33 et se trouve au 0 de l'ascension droite à 16h31. Vous en pensez quoi ?
—Chacun voit midi à sa porte finalement, le seul truc qui a marché c'est la longitude écliptique. Le reste n'a pas l'air de coller, ce n'est pas synchrone. Alors qu'est ce qu'ils racontent tous avec leur équinoxe et leur durée du jour !
—Ils aiment que ça tourne rond et ne s'occupent pas des poussières. Si on les laisse s'accumuler, on finit par tousser. Mais là si ça tousse, ça fait des problèmes pour les trains, pour les avions, pour le calcul des intérêts bancaires, pour les fête religieuses et des tas d'autres petites choses auxquelles on ne fait pas attention. Pour la duré du jour regardez pour Hyères.

	HYERES			
2021-Mar-20	05:42	89.8748	**-0.2306**	
2021-Mar-20	05:43	90.0455	**-0.0479**	LEVER
2021-Mar-20	05:44	90.2162	0.1348	
2021-Mar-20	05:45	90.3870	0.3175	
2021-Mar-20	17:42	269.9501	0.2455	
2021-Mar-20	17:43	270.1212	0.0632	COUCHER
2021-Mar-20	17:44	270.2923	**-0.1192**	
2021-Mar-20	17:45	270.4635	**-0.3015**	

Un lever à 05h43 pour un coucher à 17h43, ça fait bien douze heures !

—Et des poussières ! Alors finalement, le printemps se trouve avec ce cercle autour de la Terre et pas avec tous les autres machins qu'ils nous inventent pour nous casser le moral et le calendrier. Au fait pourquoi 24 h alors que c'est 23h 56 ?

Situation de la Covid 19



Dimanche 21 Mars 2021

Le printemps a commencé. (Jean Michel)

Un dimanche en robe de chambre, une fraicheur qui s'attarde en manteau d'hiver, une neige venue faire un clin d'oeil aux lavandes. Un ours là-bas se frotte les yeux dans les Pyrénées enneigées, des bouchons sur les routes, un air de renouveau flotte, peut-être un goût de liberté au bord des lèvres.

Le printemps a commencé son compte à l'horloge des longitudes, sans hâte et sans se préoccuper de l'agitation entropique des médias insatiables qui assènent des chiffres aveugles et des discussions éculées, des rabâchages stériles, des confusions lamentables. Le printemps, lui, a joué son air d'efflorescence à la nature. Les bourgeons s'éveillent dans leur duvet, les tourterelles appellent, les pies jacassent, les narcisses ont mis leur costume de première communion. Les frésias délicats ont osé leur fragrance subtile au milieu des mousses du sous-bois.

Les jours s'allongent et grignotent un peu de temps à la nuit qui s'enfuit. On cherche une nouvelle lumière, apaisée et reconstituante, une caresse tiède comme celle d'une main tendre et aimante.

Une lumière pour les corps las d'une année trop longue et atone, une lumière pour un renouveau printanier, une lumière d'espoir pour un été riche de fruits.

L'horizon ramène encore ses nuages de doute, riches et lourds d'orages à venir dont on ne sait rien, si de grêles ou de pluie, de bourrasques ou de foudres, ils seront les porteurs des folles giboulées de Mars. Ainsi va la marche affirmée du printemps funambule, ferme et sûr sur le fil de l'année, ne prêtant aucune crainte au balourd des aléas de son balancier alors que d'un jour à l'autre il avancera d'un pas assuré, quoi qu'il en coûte.

Liberté (Annie)

Une grille poussée tous les matins, la double porte de verre qui chuinte en s'ouvrant, la poignée poussée d'un couloir, puis enfin le cliquetis du trousseau envahissant et dérisoire, la clef maintes fois vérifiée au fond de la poche, la lumière blanche, agressive, la sonnerie froide et stridente, voilà le quotidien d Héloïse, celui qui lui permet de pourvoir le matériel.

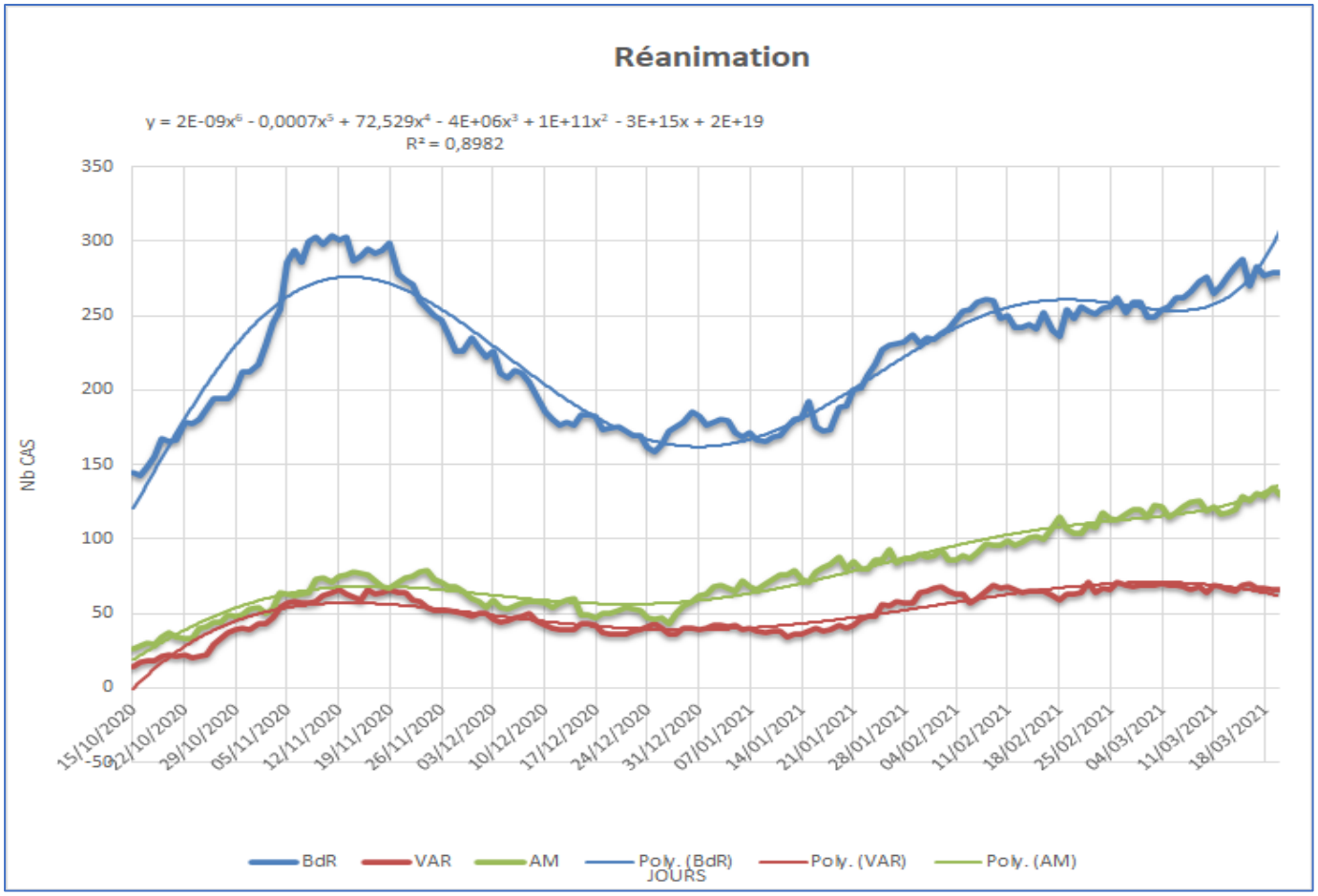
Puis les bruits, les cavalcades, les longs couloirs, cette semi-obscurité qui l'enveloppe et lui procure encore un peu de confidence, cette odeur de citronnelle chimique, encore des portes, un brouhaha qui gonfle, et enfin comme un airbag qui vous étouffe, le choc de la lumière, le ciel d'un bleu arrogant, les platanes dont les feuilles étoilées vous agressent, les trilles dissimulées, et la multitude inégale de têtes dans la cour de l'école. Héloïse enfin se sent aspirée par cette liberté, la jeunesse , la vie, la curiosité d'apprendre, ce pourquoi elle se lève tous les jours.

Magie(Claude)

Magie d'un instant
Magie du rêve
Se réveiller un printemps
Monter avec la sève
Vers le soleil,

Sentir au bout des doigts
Des vibrations, l'émoi
De la fleur qui attend
De s'ouvrir lentement
Eveil
D'un instant qui
Toujours se renouvelle
Et nous laisse étourdis
Magie
Magie !

Situation de la Covid 19



Lundi 22 Mars 2021

Le printemps s'installe. Il a inspiré nombre de poètes, je mets quelques strophes représentatives de la poésie classique. Le printemps était aussi l'époque où les inspecteurs en tout genre venaient faire leur vol d'hirondelle dans les établissements scolaires, ils venaient apporter leur expertise dans la connaissance de la bible qu'ils ssuhaitaient trouver en chaque classe, bible modifiée chaque année sous forme de réforme et nommée le BO. Deux lettres fatidiques qui renvoyaient à une prose savante qu'il convenait de connaitre sur le bout des doigts sous peine de se les faire taper .

Ce 22 Mars est jour du platane, arbre mal aimé de nos bords de route par les automobilistes pressés.

Il est aussi jour de naissance en 1947 de Erik Orsenna dont un extrait nous éclairera sur

Avril

François Coppée

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse ;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi ce spleen a trop duré,
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'Avril
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien-aimé
A fait refleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de Mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux,
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

Avril

Gérard de Nerval

Déjà les beaux jours, – la poussière,
Un ciel d'azur et de lumière,
Les murs enflammés, les longs soirs ; –
Et rien de vert : – à peine encore
Un reflet rougeâtre décore
Les grands arbres aux rameaux noirs !

Ce beau temps me pèse et m'ennuie.
– Ce n'est qu'après des jours de pluie
Que doit surgir, en un tableau,
Le printemps verdissant et rose,

Comme une nymphe fraîche éclose
Qui, souriante, sort de l'eau.

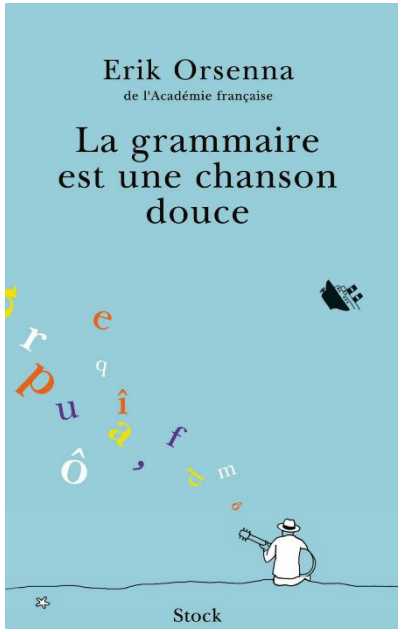
Oiseau de Printemps

Elodie Santos

Joli Chardonneret tu es sorti de l'ombre
Posé sur la rembarde pour venir me chanter
Une ode à la Nature, au Soleil, au Printemps
Tu es venu me dire que l'Amour est devant

Saute, vrille, vole
Et mange toutes les graines que je t'ai données
Reviens sur mon balcon, recommence ton chant
Qui m'envahit toute entière
Ces matins des beaux jours

Joli Chardonneret je te veux sur ma route
dans ma jolie campagne
au pied de mon balcon



Ce matin-là de mars, veille des vacances de Pâques, un agneau se désaltérait tranquillement dans le courant d'une onde pure. La semaine précédente, j'avais appris que tout renard flatteur vit aux dépens du corbeau qui l'écoute. Et la semaine encore antérieure, une tortue avait battu un lièvre à la course…

Vous avez deviné : chaque mardi et chaque jeudi, entre neuf et onze heures, les animaux les plus divers envahissaient notre classe, invités par notre professeur. La toute jeune Mademoiselle Laurencin aimait d'amour La Fontaine. Elle nous promenait de fable en fable, comme dans le plus clair et le plus mystérieux des jardins.

– Écoutez ça, les enfants : Une grenouille vit un bœuf Qui lui sembla de belle taille. Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf, Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille… Ou ceci : Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! C'est en ces mots que le lion parlait un jour au moucheron. L'autre lui déclara la guerre. Laurencin, en récitant, rougissait, pâlissait : c'était une véritable amoureuse.

– Vous vous rendez compte ? En si peu de lignes, dessiner si bien l'histoire… Vous la voyez, la grenouille envieuse, non ? Et le moucheron chétif, vous ne l'entendez pas vrombir ?

– Pardon madame, que veut dire « excrément » ?

– Mais c'est de la merde, ma Jeanne. Car Laurencin, toute blonde et jeune qu'elle était, n'avait pas peur des mots et serait plutôt morte que de ne pas appeler un chat un chat.

– Bénissez la chance, mes enfants, d'avoir vu le jour dans l'une des plus belles langues de la Terre. Le français est votre pays. Apprenez-le, inventez-le. Ce sera, toute votre vie, votre ami le plus intime.

Le personnage qui, ce matin-là de mars, entra dans notre classe aux côtés de Monsieur Besançon, le principal, n'avait que la peau sur les os. Homme ou femme ? Impossible à savoir, tant la sécheresse l'emportait sur tout autre caractère.

– Bonjour, dit le principal. Madame Jargonos se trouve aujourd'hui dans nos murs pour effectuer la vérification pédagogique réglementaire. – Ne perdons pas de temps !

D'un premier geste, la visiteuse renvoya Monsieur Besançon (lui d'ordinaire si sévère, je ne l'avais jamais vu ainsi : tout miel et courbettes). D'un second, elle fit signe à notre chère Laurencin.

– Reprenez. Où vous en étiez. Et surtout : faites comme si je n'étais pas là !

Pauvre mademoiselle ! Comment parler normalement devant un tel squelette ? Laurencin se tordit les mains, inspira fort et, vaillante, se lança : – Un agneau se désaltérait Dans le courant d'une onde pure ; Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure. Un agneau… L'agneau est associé, vous le savez, à la douceur, à l'innocence. Ne dit-on pas doux comme un agneau, innocent comme l'agneau qui vient de naître ? D'emblée, on imagine un paysage calme, tranquille… Et l'imparfait confirme cette stabilité. Vous vous souvenez ? Je vous l'ai expliqué en grammaire : l'imparfait est le temps de la durée qui s'étire, l'imparfait, c'est du temps qui prend son temps… Vous et moi, nous aurions écrit : Un agneau buvait. La Fontaine a préféré Un agneau se désaltérait… Cinq syllabes, toujours l'effet de longueur, on a tout son temps, la nature est paisible… Voilà un bel exemple de la « magie des mots ». Oui. Les mots sont de vrais magiciens. Ils ont le pouvoir de faire surgir à nos yeux des choses que nous ne voyons pas. Nous sommes en classe, et par cette magie merveilleuse, nous nous retrouvons à la campagne, contemplant un petit agneau blanc qui…

Jargonos s'énervait. Ses ongles vernissés de violet griffaient la table de plus en plus fort.

– Je vous en prie, mademoiselle, nous n'avons que faire de vos enthousiasmes !

Laurencin jeta un bref regard par la fenêtre, comme pour appeler à l'aide, et reprit : – La Fontaine joue comme personne avec les verbes. Un loup « survient » : c'est un présent. On aurait plutôt attendu le passé simple : un loup « survint ». Qu'apporte ce présent ? Un sentiment accru de menace. C'est maintenant, c'est tout de suite. Le calme de la

première phrase est rompu net. Le danger s'est installé. Il survient. On a peur.

– Je vois, je vois… De l'imprécis, de l'à-peu-près… De la paraphrase alors qu'on vous demande de sensibiliser les élèves à la construction narrative : qu'est-ce qui assure la continuité textuelle ? À quel type de progression thématique a-t-on ici affaire ? Quelles sont les composantes de la situation d'énonciation ? A-t-on affaire à du récit ou à du discours ? Voilà ce qu'il est fondamental d'enseigner !

Proposition :

Voilà de quoi nourrir votre inspiration personnelle, le printemps, le platane ou la flore qui s'éveille, les souvenirs de classe. On en ferait des romans, alors c'est parti !

Le Printemps (Mireille LC)

Le printemps est là dans la nature et les champs.
Le printemps est là, s'éveillant d'un long sommeil,
offrant des teintes douillettes, dans les champs.
Alors l'émotion nous pénètre, de frissons vermeils
avec une curiosité, ravivant nos sens, lentement…
De coquets bourgeons apparaissent en habit de lumière
répandus çà et là parmi les prés aux herbes tendres.
ils embellissent la nature, les terroirs, les chaumières
de pétales "rose pale, puis rouges" pour nous surprendre.
Délicats boutons d'or ouvrant leurs pétales dorés,
pour la joie et le bonheur des enfants émerveillés.
ils se balancent au gré des vents, agréablement parés,
fragiles, poétiques, presque halés dans les prés ensoleillés.
Précieux narcisses éphémères, miroir des yeux
diffusant un parfum subtil aux bouffées d'air odorantes.
Finement vêtus de robes blanches, de satin soyeux,
ils se cueillent dans les prés, çà et là frémissants.

Le mystère de l'enfant et du platane (Mireille LC)

Un flocon de neige le matin d'une journée de printemps.
Une école près d'un platane centenaire, aux bourgeons argentés, des feuilles d'un vert doré, brillaient au milieu d'une lumière d'un autre temps, à la fin de l'hiver, comme si le soleil reprenait de la luminosité en avril. Sur le platane les fruits sphériques pendaient au bout de pédoncules.
Les petites feuilles étaient recouvertes d'un duvet.

Un grand hibou venait se poser sur une branche d'un gris fade. Alain, écolier impatient, attendait le grand hibou, qu'il voyait au travers des vitres de sa classe ce qui signifiait que c'était l'heure de la sortie, après l'heure d'étude. Il aimait ce platane marbré aux écorces aux formes bizarre.il avait peur des forêts, à cause des fantômes, mais le platane était un être vivant, sage, rassurant et qu'il touchait en l'entourant de ses bras, pour en faire le tour du tronc mais en vain.
Lorsqu'il attendait sa maman, il s'asseyait au pied de ce géant, frottait son cartable contre cet arbre pour devenir aussi robuste, que ce platane.
Le hibou impassible lui tenait compagnie. Le temps d'attente pouvait s'éterniser, car Alain grand rêveur, parlait à ce géant de la nature.
L'arbre était imposant alors il pourrait garder des secrets… Alain lui parlait des milles diables bleus qui arrivaient au printemps dans les champs de coquelicots et de boutons d'or..
Mais un jour alors que sa maman tardait à arriver des giboulées firent leur apparition et l'enfant fut trempé seul à attendre avec le géant…Sa maman le retrouva avec un regard perdu, des pompiers autour de lui…On l'avait conduit à l'hôpital…l'enfant avait un papier à la main sur lequel était dessiné tout seul le grand géant, ainsi le platane aux fruits ronds…

Après quelques instants de mutisme, l'enfant, bafouilla.
Maman, c'est un piquant qui m'a irrité, c'est pas le platane, tu vois
Maman, je savais parler au géant.

Le Platane du camping Nostradamus à Salon (Jean Michel)

Il était là, témoin ancestral
Campé sur cette terre fière et souveraine
Puisant au profond de ses racines la sève souterraine
Fruit des noces d'alluvions et de l'eau vive du canal.

Avec ses frères, soldats d'une très vieille armée,
Alignés au long d'une allée où s'invitait un vent frais
Ils chuchotaient dans les hautes ramées.
Ils avaient accompagné tant de familles, tant de lignées !

Son unique main tendue vers l'azur
Dépliait ses doigts nerveux comme pour une prière
Tendus vers où le ciel n'est que lumière.
Lui, sentinelle de l'ombre, se cachait sous sa sombre ramure.

Stèle du souvenir, mémoire sans âge
Oublié des hommes qui gomment leur passé
L'histoire s'inscrivait aux rides de son écorce sans s'effacer
En cercles obscurs de rudes hivers et canicules de blanches plages.

Figé dans son silence d'orant
La lenteur rythmait son temps
Délaissant honneurs et discours grandiloquents
Il préférait le chant des oiseaux aux vanités éphémères d'un instant.

Simplement fier de son rôle de témoin
Depuis quand ? L'esprit en avait perdu la trace
Comme la piste des dunes que le vent efface
Il avait abrité tant de vies, tant de destins !

Il était là à m'accompagner
Tous deux unis dans une même communion
Source vive fécondant mon inspiration
Emplissant toutes mes pensées.

Au bord de l'eau captive du canal ancestral
Les centuries s'écoutaient dans un fracas de chute
Il n'en avait cure, il avait vu tant de luttes
Il restait le platane au destin sans égal.

Mars qui sourit....(Antoine)

Mars qui sourit, malgré les averses
sur mon cœur douloureux, lentement déverse
des larmes de pluie, promesses de printemps
mais où sont les neiges d'antan.
partout, dans la nature, éclatent les bourgeons
Ils étaient chrysalides, deviennent papillons
papillons rose tendre ou rouge vermillon
lentement les couleurs marqueront les saisons
mais pour l'instant, il faut raison garder
'attendre avec patience, le joli mois de mai
pour Enfin pouvoir dire, je fais ce qu'il me plait.

Premier sourire de printemps (Théophile Gautier)

Tandis qu'à leurs oeuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui descend au jardin désert,
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : " Printemps, tu peux venir ! "

Le compte en vain (Jean Michel)

Un, deux, trois
Le printemps est aux abois
On redoute sous tous les toits
Quel le virus ne refasse sa loi

Quatre, cinq, six
Bientôt Pâques et ses crucifix
Vivrons-nous le même sacrifice
Après un an de périlleux exercice.

Sept, huit, neuf
On veut un printemps tout neuf
Où l'enfant cherche son œuf
Courant dans l'herbe après son éleuf.

Dix, onze, douze
L'hiver, de la douceur primavérile, la jalouse
Et nullement ne veut quitter la pelouse
Convoquant l'infâme gel afin qu'on en découse.

Treize, quatorze, quinze
Une tourterelle sur l'antenne fait du trapèze
Là-bas l'autre couve son jaune pendu à son chalaze
Comme le plus beau des topazes.

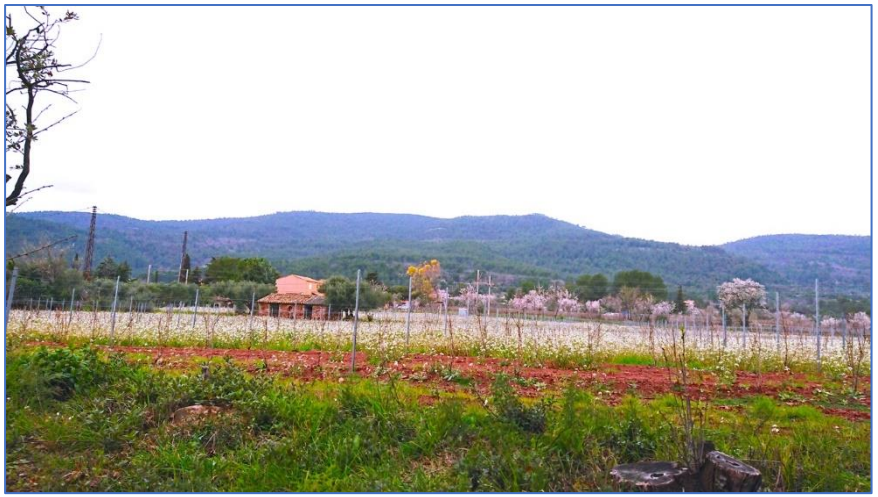
Seize, dix-sept, dix-huit
Combien froides sont les nuits
Dans ce printemps sans un bruit
Où même la lune s'y ennuie.

Dix-neuf et vingt
Tous attendent un meilleur demain
Pour à nouveau se serrer la main
Et s'embrasser comme du bon pain.

Texte et photos de Gene.

La Ruol au mois de mars, là où habite Gene.

Les amandiers en fleurs, la terre rouge, les pétales le long des chemins déposées par le vent : a t'il neigé ?

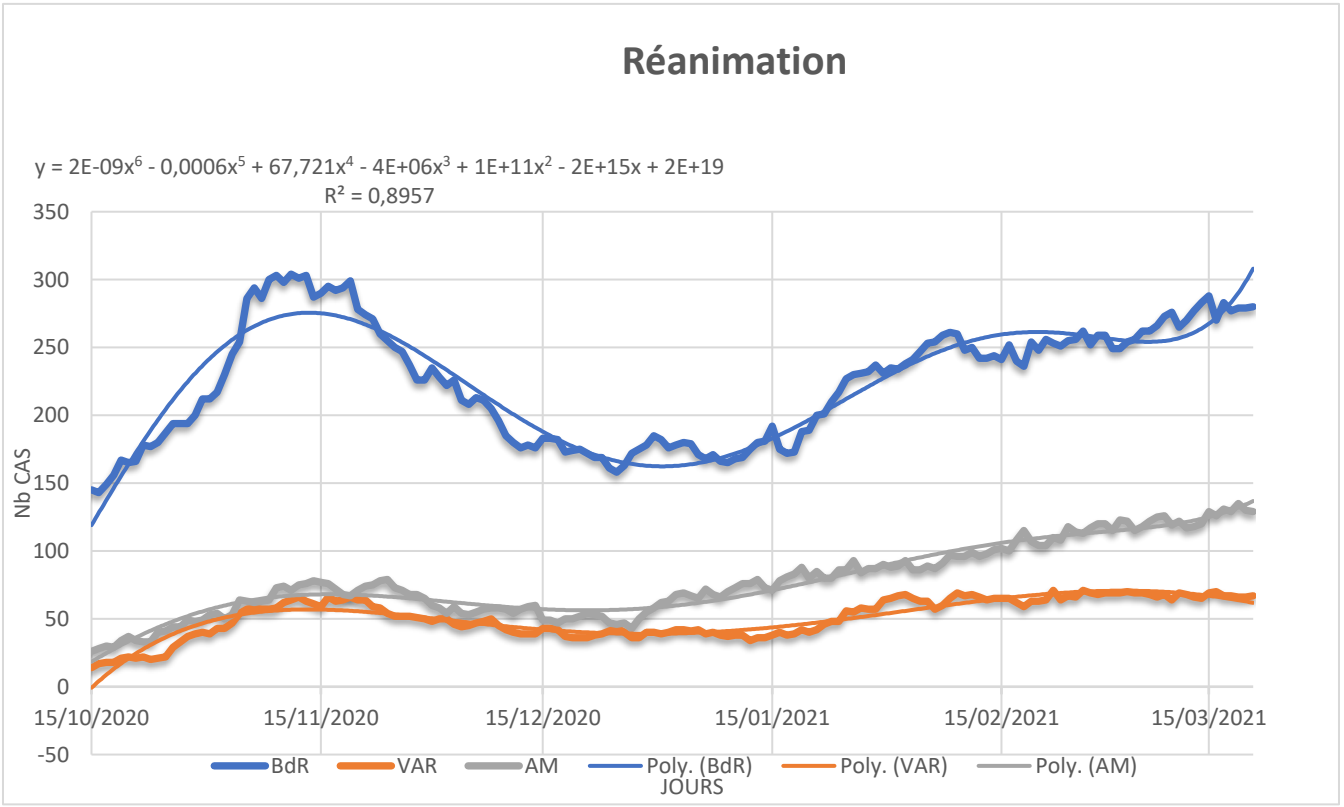


Neige sous les vignes aussi… Est-ce un mariage ?

Et dans le ciel se découpe la crête des collines, dentelle sombre évoquée par son amie d'enfance Jackie.

Alors un deuil en forme de mariage… Son regard dans le sien.

Situation de la Covid 19



Mardi 23 Mars 2021

Je pris ce matin l'ouvrage de Jacques Basse avec sa galerie de portraits, « Visages de la poésie », où est présenté un « Itinéraire Poétique » écrit par Jean Luc Pouliquen.

J'ai ouvert l'ouvrage au hasard, tout était bon à lire. Et croyez-le, il s'est ouvert à la page de présentation de Daniel Biga. Pourquoi lui, pourquoi pas un autre ? De fait nous l'avions rencontré (par ses poèmes) dans l'atelier hyérois, il y a bien du temps. Je fus quand même surpris de voir qu'il naissait un 23 Mars ! Les choses de la vie sont parfois curieuses. Alors souhaitons-lui **un bon anniversaire pour ses 81 ans**.

Portrait Jacques Basse 1

Daniel Biga est né en 1940. Après une enfance varoise, entre Fayence puis Siante Maxime, il vit l'exil citadin et le « lycée buissonnier » dans sa ville d'origine (Nice). Il y découvre l'art et la poésie et poursuit ses études à l'Ecole Municipale de Dessin (Villa Thiolle) à Nice. Il accomplit son service militaire en Algérie et à son retour pratique de multiples métiers tout en passant une licence de lettres. Il a publié une bonne vingtaine d'ouvrages et a connu la « beat generation ».

Daniel est mon prénom Biga mon patronyme
On m'appela souvent Bigarreau
quelquefois Bigadoux…

moi j'entendis bi-gars ou le gars bis
(comme Degas en un seul)
et vécu cette ambivalence-là…
(plus tard je devins bigame)

au long temps des signatures et des initiales
fort bigarrées
Débé ou Desbets fut un emprunt
pour essayer (vainement) d'entrer dans la norme

sous le pseudo de Fantanpié Pipanter
je fus le co-auteur ado d'un polar resté inédit
(l'avez échappé belle !)

mais c'est Leinad Agib
l'authentique palindrome de mes vingt ans

algériens

quand j'aimais encore les States
les beats fluxus et le pop art
je devins Big A
puis je signais bientôt Kilroy
le retiré
l'anonyme

— car longtemps surtout je confondis nom en non
butant durablement sur la négation —
(le non dit du père)

aujourd'hui je ne suis plus que la mémoire
de l'eau de mon baptême
et le traducteur amusé d'Abed Nil Gai.

Il n'y a que la vie

Excusez-moi je ne vais pas très bien
mais vous non plus peut-être …
les masques que jour après jour
les masques que d'instant en instant
je porte pour me dérober à moi-même :
qui suis-je ?

une souffrance qui s'aiguise puis s'émousse
une peur qui s'épuise et se revigore
une souffrance une peur
mais il ne s'agit pas que de cela encore

derrière les mots qu'y a-t-il ? qui est là ?
derrière les mots peut-être rien n'existe
mais « rien » encore n'est qu'un mot
alors comment dire l'au-delà des mots

excusez-moi je ne vais pas très bien
mais vous non plus peut-être …
« le bonheur est une décision » (Tilman) peut-être
pourtant je n'arrive pas à la prendre
mais peut-être certains sont-ils plus doués
mais peut-être ai-je raté un aiguillage mais
je ne sais pas grand-chose je ne sais pas vraiment
effectivement j'ai l'impression de n'avoir pas décidé de ma vie
mais sans doute n'est-ce qu'une impression
ni le monde où je suis né ni la famille où j'ai grandi
ni la tristesse qui peu à peu m'a enveloppé
ni les métiers que j'ai faits ou n'ai pas faits
ni les lieux où j'ai vécu ou n'ai pas vécu
ni les femmes que j'ai aimées ou n'ai pas aimées
IL N'Y A QUE LA VIE

Martine Raymond Robert Michel Marie-Claude Yves …
le suicide fut-il votre décision ?
Laurence Jean-Claude André Christiane Tahar Rabah Gilles …
la maladie de la mort fut-elle votre choix ?

J'ai vécu légèrement sans ancre ni boussole
plus d'une fois rompant mes minces amarres flottantes
comme si j'allais mourir jeune
et voilà que je ne le suis plus
qu'il me reste peut-être même longtemps à tirer

j’appréhende ce ne sera pas facile facile
– est-ce ma seule lucidité ?
l’art d’aujourd’hui ne correspond guère à ce que je cherche
pourtant dès que j’affirme ou nie quoi que ce soit
mes propos ne sont que masques et démasques
dans son infinité de courants et de mouvances
indéchiffrables inconnus inclassifiables infigeables
IL N’Y A QUE LA VIE

……..

…à lune qui vit dans la vile loin de chez aile

Alain qui vit pré de la mer loin de sa source.

Par la fenêtre mal jointe au cinquième lit souffle le grand van

Va dans la couisine boire au gloulot un rhum(e) tropical ça raie chauffe

En cachette se lèvent six lances dans la nuit *wild is the wind*

L’hiver souffle levant comme une-et-un qui vit loin de sa fontaine

Dénudant l’eau-dorant buis-son de la solaire aiss-elle :

Sur l’anse de la cruche ton bras va s’a-rond-dissant dansant

…….

Roger Martin du Gard nait en 1881. On lui doit en particulier les Thibault. Il sera prix Nobel en 1937.

Quelques citations :

La vie serait impossible si l'on se souvenait. Le tout est de choisir ce que l'on doit oublier.

On ne vit que de conversations et, jusqu'au plus austère, nul ne peut se passer des regards, des sourires qui sont un monde admirable pour donner aux êtres, sans qu'ils le sachent, la confiance et l'espérance.

La pire des décadences n'est point celle qui naît d'un excès de raffinement dans une élite, mais de la vulgarité et de la méchanceté générales.

Il y a des hommes spirituels dont toute l'ironie consiste à projeter leurs ridicules sur les autres.

Le Français a la bonne clef pour entrer dans son jardin, mais c'est toujours une autre qu'il veut essayer, qui fausse la serrure et le laisse dehors.

Proposition : au choix
.je me présente
.la vie et après ?
.j'illustre une citation
.à la mode de Biga

Un petit point

Depuis le début des hostilités avec ce SRAS Cov virus, l'atelier a écrit d'une manière conséquente.

L'imprimante a englouti avec gourmandise un millier de pages à imprimer. Il reste de ce travail, non encore terminé au train où vont les choses, un ensemble de recueils précieux où l'on pourra retrouver la trace de chacune et de chacun. Nul doute que nous saurons en extraire aux beaux jours de quoi faire revivre cette période, faste et en même temps difficile, par le son et l'image.

Faces de Boucs (Jean Michel)

L'Anonyme a l'anomymat
Où il se cache honteusement
Se pourliche et se vautre délibérément
Déversant de son fumier tout son cinéma.

Il éructe, injurie et veut clouer au pilori
Tous et toutes qui à ses yeux ne méritent aucune pitié
D'humour il se croit le maître, sur ses ergots fièrement monté
Alors qu'il n'est qu'un faible esprit pétri de tous les à priori.

Il veut des « like » et n'est qu'esclave d'un compteur
Le clavier est son maitre et l'écran son miroir
Où il rêve follement de déclencher le grand soir
Estimant des autres devenir l'intraitable dompteur.

Ainsi vont les réseaux « sociaux » où le diable côtoie l'apôtre
Vaste égout ou surnage la poésie parmi les immondices
Toile en folie où ne s'aventure aucune police
Là sont des hommes spirituels dont l'ironie consiste à projeter leurs ridicules sur les autres.

je me présente…(Mireille)

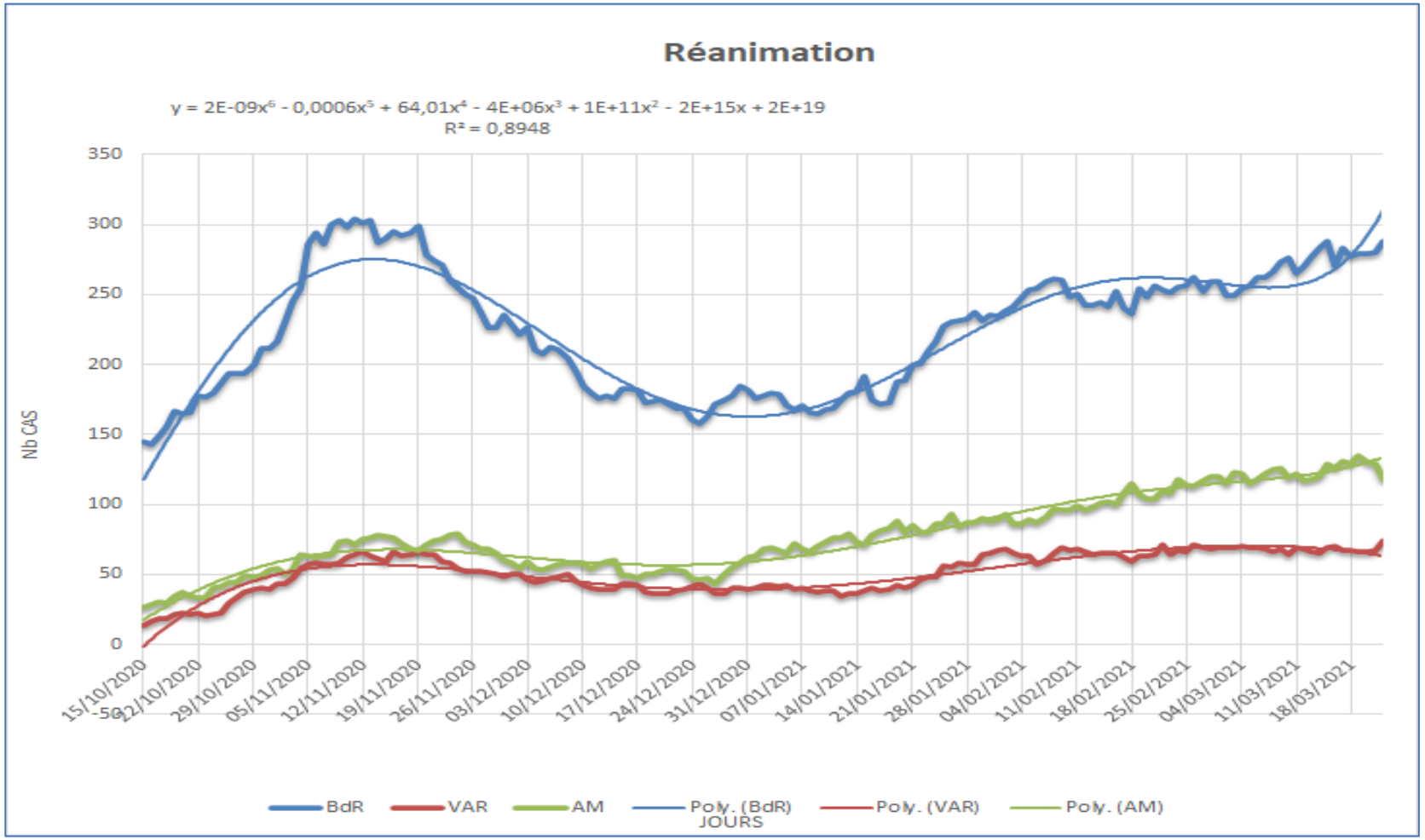
Tempête terrestre pour ma famille
Invoquer ses qualités, ses défauts
ce n'est pas facile. Quelle trouvaille.
Parfaite, modeste, un vrai cadeau.
L'horloge du temps, existe, transforme.
Femme de nulle part, femme secrète.
Panthère rose à l'adolescence, filiforme
peu bavarde, méditant, concrète.
La fantaisie excuse les inexactitudes
Alors c'était simple de se tromper.
"Servez moi donc un sorbet bien chaud.".
"Où j'étais morte avant de naître…"
Distraite, sentimentale, captivée
par les arts, les étés inoubliables,
les déjeuners sur l'herbe, motivée
pour la vie de bohème, expressive.
J'ai appris le courage, éviter les peurs
Ne pas passer sa vie dans un fauteuil
Sortir de l'ombre, y retomber blogueur,
Les études, un puits aux hirondelles.
Dans la lumière, d'un autre temps, je serai
la Joconde, pour garder ce sourire adouci…

Je me présente (Antoine)

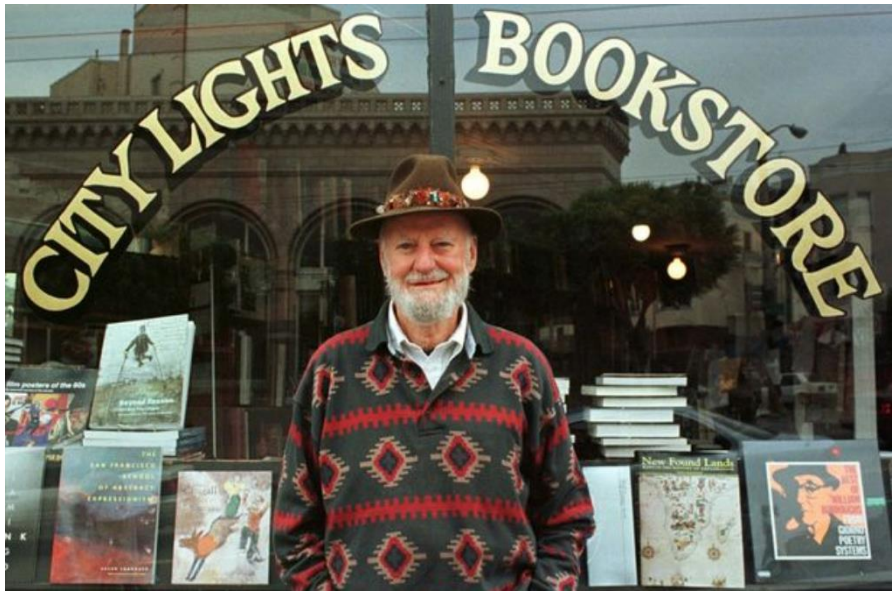
(Je me présente, je m'appelle Antoine
et je suis de glandons
faut voir comme je suis crâne
avec ma canne et mon chapeau melon)

le jour de mon baptême, je fus nommé Antoine
en mémoire d'un oncle, que Dieu à enlevé
à l'affection des siens, formule consacrée
mais dès que vînt le temps de saisir les paroles
quand on m'interpellait, on me disait Tony.
puis vînt le temps de l'écriture
l'affreux problème se posait : mais comment l'orthographier ?
avec un i grec se serait chouette
avec un i cela sent l'Italie.
entre les deux mon cœur balance, mais si vous m'écrivez
chosissez mon prénom
car je m'appelle Antoine
et je suis de glandons.

Situation de la Covid 19



Mercredi 24 Mars 2021

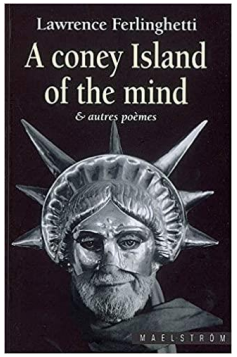


Lawrence Ferlinghetti naquit en 1919 à Yonkers aux USA. Il fera un doctorat à la Sorbonne et ouvrira une librairie aux States où il proposera en particulier des auteurs de la Beat Generation (on en parlait hier avec Biga) à San Franciso. Il sera particulièrement médiatisé lors de son procès pour obscénité avec la parution de « Howl » du poète Ginsberg. Procès qu'il gagnera ce qui assurera le succès du poème et du format « livre de poche ».

Il décèdera il y a peu à l'âge de 101 ans. Il reste une figure emblématique de cette mouvance anticonformiste qui lutta contre la « Coca-colonistation ».

Il est aussi peintre et a exposé plusieurs fois ses travaux, trouvant un intérêt à mêler peinture et poésie. La musique, en particulier le jazz, s'accorde bien avec la lecture à haute voix de sa poésie.

Je te fais signe à travers les flammes.
Le Pôle Nord a changé de place.
La Destinée Manifeste n'est plus manifeste.
La civilisation s'autodétruit.
Némésis frappe à la porte.
À quoi bon des poètes dans une pareille époque ?
À quoi sert la poésie ?
L'imprimerie a rendu la poésie silencieuse, elle y a perdu son chant. Fais-la chanter de nouveau !
Si tu te veux poète, crée des oeuvres capables de relever les défis d'une apocalypse, et s'il le faut, prends des accents apocalyptiques.
Tu es Whitman, tu es Poe, tu es Mark Twain, tu es Emily Dickinson et Edna St Vincent Millay, tu es Neruda et Maïakovski et Pasolini, Américain(e) ou non, tu peux conquérir les conquérants avec des mots.
Si tu te veux poète, écris des journaux vivants. Sois reporter dans l'espace, envoie tes dépêches au suprême rédacteur en chef qui veut la vérité, rien que la vérité, et pas de blabla...



On retiendra en particulier son recueil de poésie « A coney Island of the mind » qui apparait être le champion mondial des ventes en poésie avec plus de un million d'exemplaires.

On y reviendra !

À une tulipe

François Coppée

Ô rare fleur, ô fleur de luxe et de décor,
Sur ta tige toujours dressée et triomphante,
Le Velasquez eût mis à la main d'une infante
Ton calice lamé d'argent, de pourpre et d'or.

Mais, détestant l'amour que ta splendeur enfante,
Maîtresse esclave, ainsi que la veuve d'Hector,
Sous la loupe d'un vieux, inutile trésor,
Tu t'alanguis dans une atmosphère étouffante.

Tu penses à tes sœurs des grands parcs, et tu peux
Regretter le gazon des boulingrins pompeux,
La fraîcheur du jet d'eau, l'ombrage du platane ;

Car tu n'as pour amant qu'un bourgeois de Harlem,
Et dans la serre chaude, ainsi qu'en un harem,
S'exhalent sans parfum tes ennuis de sultane.

C'est le jour de la tulipe. Mais oui !

Proposition :
.à quoi sert la poésie ?
.parlons « tulipe »

La Tulipe (Robert Desnos)

Fanfan, Marceline et Philippe,

Nous étions une fine équipe,

Pipe en terre et tulipe en pot.

Tulipanpo, roi des nabots,

Nous a fait fumer la pipe,

Vive le pot de tulipe !

La poésie c'est….(Mireille)

La poésie c'est une maison blanche,
comme un jour de fête, un amour
plus vaste que la terre qui s'endimanche,
s'habille de lumière, pour fêter le jour.
Et comme un beau printemps sans guerre
la poésie nous endiable, emporte les idées,
qu'on ne peut pas mettre en cage éphémère
pour des oiseaux exotiques couleur liberté.
La poésie c'est deux enfants qui s'aiment,
des mots, des joies, des pleurs, d'où jaillissent
des sentiments dont le cœur est seul poète.
les paroles de miel, et les verbes crépissent.
La poésie c'est déambuler dans des rêveries
c'est un feu, dont la flamme se déploie.
Les imprévisibles pensées conduisent à l'esprit,
s'offrent et s'exposent, c'est être maitre de soi.
Avec des passions, la poésie forme les âmes
comme le soleil du sud, qui épand sa splendeur.
La liberté sublime, donne un sens, qui s'exclame,
rythmes, sensibilité, débordent de nos cœurs
.

Poète, Poésie (Claude)

Poésie, architecte de constructions hiératiques faites de plumes et de sable.
Les plumes pour la légèreté de l'espoir de voir les plaies guérir d'une société qui,
De faux-fuyants en utopies sectaires brinquebale entre insouciance et rigidité morbide.
Le sable pour ne pas oublier que, dans l'immensité du désert,
Il y a toujours un puits pour étancher la soif.

Poète, vagabond, pourfendeur du temps et de l'impossible,
Tu t'échines à faire comme si tu étais de ce monde.
Mais tu n'es de nulle part. Tu es du monde de tes rêves.

Poésie, chamane aux innombrables pouvoirs, aux ressources inexplicables,
Tu résides dans le moindre interstice de la pierre par où tu serpentes
Pour divulguer mythes et promesses de savoirs à la terre qui te nourrit,
Pour te répandre en palabres propices à fertiliser la lumière.

Poète, infatigable arpenteur de l'invisible,
Tu adaptes tes pas aux semelles du vent,
Tu te laisses porter à d'ébouriffantes fariboles.

Poésie, guérisseuse pudique, réparatrice de nos blessures,
Catalyseur de nos pulsions revivifiées par ton apaisante candeur,
Tu puises dans ta générosité sans failles la force d'affronter
l'inconcevable.

Poète, glaneur d'un indicible aux frontières de l'irréel,
Les impressions fugitives dont tu surcharges ta besace
Ne pèsent pas plus lourd que les plumes de l'oiseau qui vient de
s'envoler.

Et pourtant tu t'en repais, sans limites ni mesures.

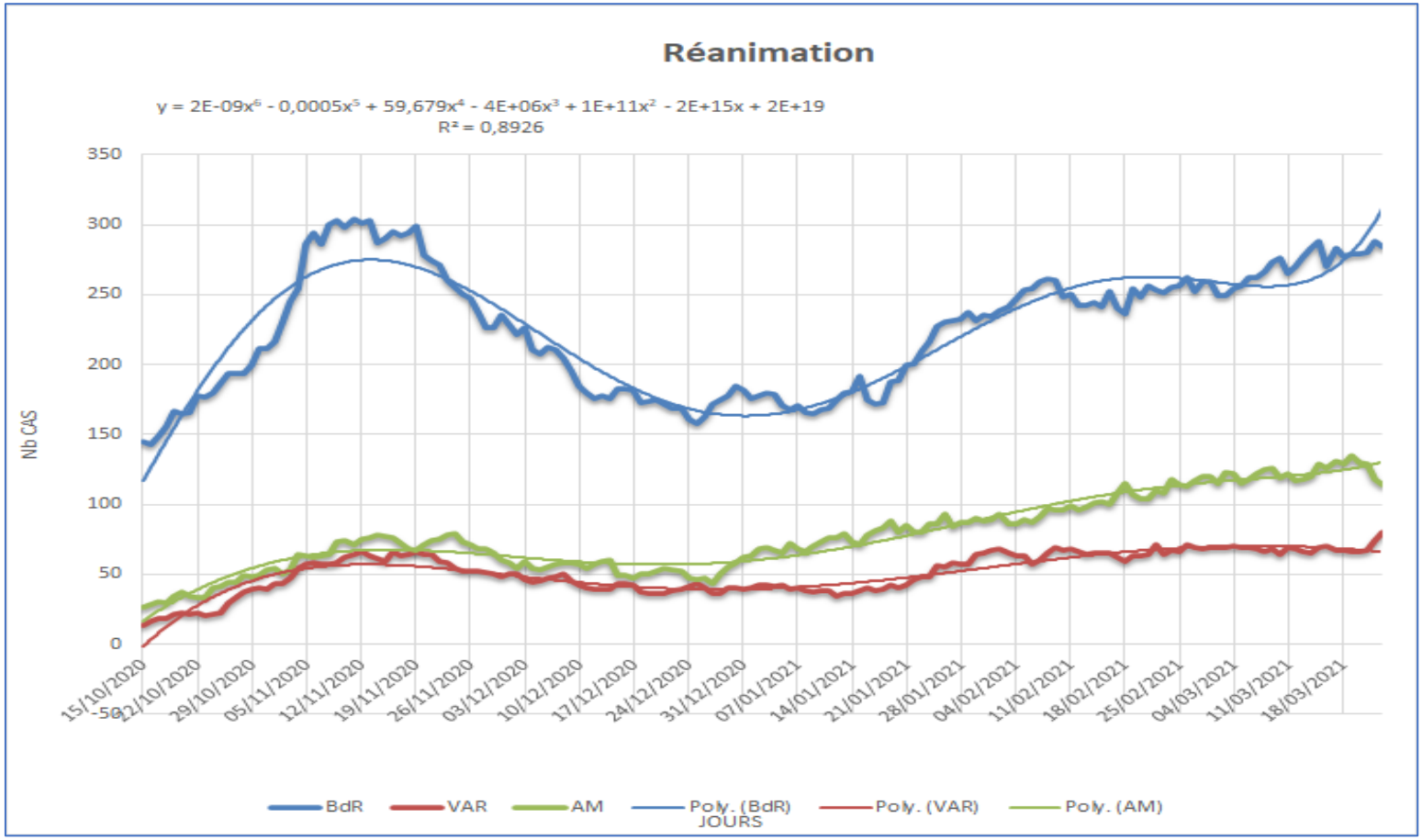
Vous avez dit poésie ! (Antoine)

La poésie, est un souffle divin

qui vous prend par le cœur, qui vous tient par la main
c'est un grand cri d'amour, que ne fait pas la prose
c'est le vent dans la voile, qui fait chanter la toile
quand il nous vient de l'ouest
c'est celui de Mistral, et le chant des félibres.
tout comme la musique, elle n'a pas de frontière
que ce soit Neruda, où encor Baudelaire
Verlaine, qui fait pleurer le violon
parfois, avec des sanglots longs
c'est la douce ingénue qui quelquefois s'effeuille
laissant tomber toilette, comme l'arbre, ses feuilles.
la poésie, vois-tu, elle est intemporelle
de Ronsard à nos jours, on écoute à l'envie
cueillez dés aujourd'hui, les roses de la vie.
de Brel qui clame fort à son tendre amour
ne me quitte pas
à Brassens on le sait, qui a sauté le pas
qui bouffe du curé, qui charrie les gendarmes
et qui devient fleur bleue, juste en passant le pont
un tantinet gaillard en troussant les jupons.

Il y a tant à dire, au pays de Molière
parler de poésie, cela me désespère
je ne suis à ce jour, qu'un simple rimailleur
pour plus d'explications, il faudrait voir ailleurs
mais, vous qui me lisez, et avez du talent
allons, je vous écoute, et prenez votre temps.

Situation de la Covid 19



Jeudi 25 Mars 2021

À la une ce jour, Frédéric Mistral qui décède en 1914 après avoir reçu le prix Nobel en 1904.

Une occasion pour lire en langue provençale sa poésie, à la fois musicale et lyrique, où vous pourrez observer le travail des rimes à l'époque.

Frédéric Mistral (banque d'images BNF)

J'ai extrait ce poème de son anthologie, il m'a semblé bien représentatif de son auteur.

LA FIN DOU MEISSOUNIE

Mistral èro dins si vinto-tres an quouro escriguè aquest pouèmo qu'es un cap-d'obro de realisme e d'enavans liri.

« Ligarello, acampas, acampas lis espigo,
Prengués pas gardo à iéu !
Lou blad gounfle e madur s'espòusso au vènt d'estiéu :
Leissés pas, ligarello, is aucèu, i fournigo,
Lou blad que vèn de Diéu. »

E lou vièi meissounié sus la rufo gavello
Ero coucha, tout pale e tout ensaunousi,
E levant soun bras nus que la caud a brounzi,
Parlavo ansin i ligarello.

E tout à l'entour d'éu, si voulame à la man,
Lis àutri meissounié 'scoutavon lagremant.
Mai li chato e li femo, e peréu li glenaire,
E peréu lis enfant qu'au faudau de si maire
S'arrapavon, de crid e de gingoulamen
Fasien restounti l'aire en s'estrassant lou sen.
Car, un moumen avans, dins lou fiò de l'empenchò,
Dins lou vanc dóu travai, dins la forto afecioun
Qu'empourtavo lis ome à coupa la meissoun,
Dóu sang dóu capoulié la meissoun s'èro tenchò.

Gourbihavon : lou vièi menavo lou travai.
La rajo dóu soulèu fasié de mai en mai
Boumbeja lou sang dins li veno,
E li garbo souto lou tai,
Li garbo en crussissènt toumbavon pèr centeno.

Un davans l'autre agroumela,
Li meissounié, lou còu brula,
Van à grand cop chaplant lou blad ;

Dirias qu'un fouletoun fai lampa li voulame:
La terro desvestido à l'ardènt preiachié
Mostro soun pitre nus, et lou vièi capoulié
Traucant dins lou blad rous e marchant lou proumié,
Duerb un camin à tout l'eissame.

Li jouine tenien pèd; li jouine sèmpre mai
Eron gai, èron fres, èron ferme au travai.
Mai dóu vièi tout-d'un-cop li cambo flaquejèron;
A si det tremoulant lis espigo escapèron;
E 'm' acò vergougnous, pèr la proumiero fes,
Maudiguè dóu vieiounge e l'óutrage et lou pes.

Mai li jouvènt, ome intrepide,
Lou front courba vers lou moutard,
Venien darrié, venien rapide
Coume lis erso de la mar:
De si péu l'aigo regoulejo;
Sus l'estoubloun que beluguejo
Lou souleias dardaio à mort;
E d'enterin l'espigo d'or
Souto lou fèrri que fouguejo
Sèmblo que d'esperelo e se clino e se tors.

« Zóu toujour! » dis lou vièi; e l'alen que ié manco
Rangoulejo e brusis dins soun palai abra;
E veici qu'un droulas, estroupa jusqu'is anco,
Un droulas alucri rasclavo lou gara,
Coume un fiò flamejant que vai tout devoura.
Coume un gaudre que vèn de creba li restanco.

E veici que lou vièi, toursegu dóu travai,
Coume dóu bouscatié, quand vòu nousa soun fais,
Es torsegu lou liame,
Lou vièi vers lis espigo aloungavo la man,
Quand lou jouine, que vèn em' un terrible vanc
Aubouro en l'èr soun grand voulame...
Li femo fan qu'un crid, mai lou vièi, barrulant,
Deja mourrejo au sòu, la lamo dins lou flanc.

LA FIN DU MOISSONNEUR

Mistral avait vingt-trois ans quand il écrivit ce poème qui est un chef-d'œuvre de réalisme et de mouvement lyrique.

« Lieuses, ramassez, ramassez les épis,
Ne vous occupez pas de moi!
Le blé gonflé et mûr s'égrène au vent d'été:
Ne laissez pas, lieuses, aux oiseaux, aux fourmis,
Le blé qui vient de Dieu. »

Et le vieux moissonneur sur la javelle rude
Etait couché, tout pâle et tout sanglant,
Et levant son bras nu hâlé par la chaleur,
Il parlait ainsi aux lieuses de gerbes.

Et rangés autour de lui, leurs faucilles à la main,
Les autres moisonneurs écoutaient en pleurant.

Mais les filles et les femmes, et aussi les glaneurs,
Et aussi les enfants au tablier de leurs mères
Suspendus, de gémissements et de cris
Faisaient retentir l'air en se déchirant le sein.
Car un moment avant, dans le feu de la poussée,
Dans l'élan du travail, dans la forte affection
Qui entraînait les hommes à scier la moisson,
Avec le sang du chef la moisson s'était teinte.

Les faucilles allaient: le vieillard menait la bande.
L'ardeur du soleil faisait de plus en plus
Bouillonner le sang dans les veines,
Et les gerbes sous le tranchant,
Les gerbes par centaines tombaient en craquant.

Accroupis l'un devant l'autre,
Les moissonneurs, le cou brûlé,
Vont à grands coups hachant le blé;

On dirait qu'un tourbillon fait briller les faucilles :
A l'ardent tâcheron la terre dévêtue
Montre nue sa poitrine, et le vieux chef
Trouant dans le blé roux et marchant le premier
Ouvre la voie à tout l'essaim.

Les jeunes tenaient pieu ; les jeunes, toujours davantage,
Etaient gais, étaient frais, étaient fermes à l'œuvre.
Mais au vieillard les jambes flageolèrent tout d'un coup ;
A ses doigts tremblant les épis échappèrent ;
Et honteux de l'échec, pour la première fois,
Il maudit l'outrage et le poids de la vieillesse.

Mais les jeunes gens intrépides,
Le front courbé vers la glèbe,
Venaient derrière, venaient rapides
Comme les vagues de la mer :
De leurs cheveux l'eau ruisselle ;
Sur le chaume qui scintille
Le grand soleil darde implacable ;
Et l'épi d'or, en même temps
Sous le fer qui chatoie,
Semble de lui-même s'incliner et se tordre.

« En avant toujours ! » dit le vieux ; et son souffle haletant
Râle bruyamment dans son palais embrasé ;
Et voilà qu'un garçon, nu jusqu'aux hanches,
Un grand gars âpre au gain dépouillait le guéret,
Tel qu'un feu flamboyant qui va tout dévorer,
Tel qu'un torrent qui a crevé ses digues.

Et voilà que le vieillard, tordu par le travail,
Comme par le bûcheron est tordu le lien,
Lorsqu'il veut nouer sa falourde,
Le vieillard allongeait la main vers les épis,
Quand le jeune, qui vient avec un terrible élan,
Lève dans l'air sa grande faucille...
Les femmes poussent un cri, mais le vieillard, roulant,
Déjà mord la poussière, la lame dans le flanc.

Souvenir d'un temps où la langue cimentait un peuple
Souvenir d'un temps où la terre était rude et la pain cher au coeur
Souvenir d'un temps où la noblesse des hommes était dans les valeurs humanistes et la tradition
Avant que l'on veuille uniformiser tout dans le babillage d'une seule langue, reléguant dans le fossé des patois, la richesse des régions

Proposition :
La Provence dans sa spécificité, son histoire, ses paysages, sa langue , ses contes.
Les « vieux métiers » et leur noblesse.
En prose, en poésie, en nouvelle, c'est selon.

Esterello la fado (Suzanne)

Sortido de frechaio di Mauro countemplavo la soumptufanouso

mar emé si blu camaiéu e sis escumo de diamant.

Soun regard resquihavo au-delà dis Iscle d'Or, là ounte la ligno

d'ourizount toucavo lou cèu.

Troubè qu'èro bèu.

Pièi subrevolavo touto la Prouvènço au-dessus di suve e di pin,

velout di colo.

Perfès de renguiero de vigno oufririen de pampo au coulour de

soulèu, tapis teissu pacientamen sus la terro rousso. Lèu-lèu di neitar au raubo claro o rubi cantaran dins li veire de cristau.

Troubè qu'èro boun .

Alassado se reposavo souto lou pèd d'un vièi oulivié. Soun trounc esculta pèr li siecle oufrié un asséti ideau. E aqui ausiguè lou cant di cigalo.

Troubè qu'èro armounious e s'endormiguè.

Subre-tout la revihas pas ! Mume dins soun dourmido es toujour la gardiano de nostro Prouvènço.

Esterelle la fée.

Sortie des entrailles des Maures elle contemplait la somptueuse mer avec ses bleus camaieux et ses écumes de diamants.
Son regard glissaita au-delà des Iles d'Or, là où la ligne d'horizon touchait le ciel.

Elle trouva que c'était beau.

Puis elle a survolé toute la provence au-dessus des chênes et des pins, velours des collines.

Parfois des rangées de vignes offraient des pampres aux couleurs de soleil, tapis tissés patiemment sur la terre rousse. Bientôt des nectars aux robes claires ou rubis chanteront dans des verres de cristal.

Elle trouva que c'était bon.

Fatiguée elle s'est reposée sous le pied d'un vieil olivier. Son tronc, sculpté

par les siècles, offrait un siège idéal.

Et là elle entendit le chant des cigales.

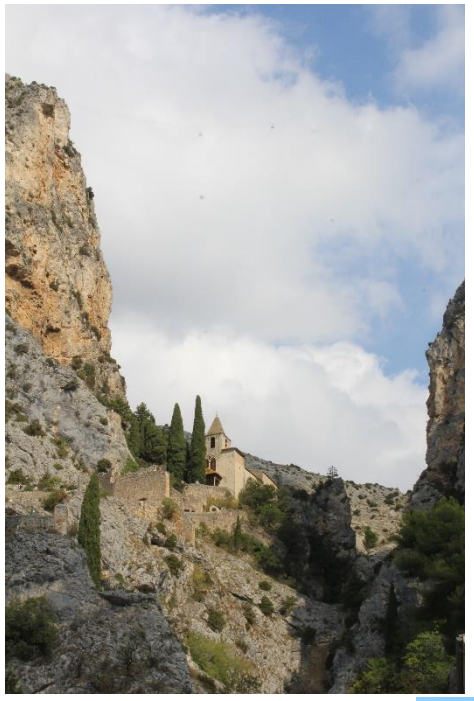
Elle trouva que c'était harmonieux et s'endormit.

Surtout ne la réveillez-pas ! Même dans son sommeil elle est toujours la gardienne de notre Provence.

La Provence … A. Daudet F. Mistral Petits faits révélateurs de la Provence (Mireille LC)

Extrait… Tartarin de Tarascon (A .Daudet) Véritable Don Quichotte Provençal.. Comment se faisait il que Tartarin n'eût jamais quitté Tarascon ? Jusqu'à l'âge de quarante cinq ans l'intrépide Tarasconnais n'avait pas une fois couché hors de sa ville. Il n'avait même pas fait ce fameux voyage à Marseille, que tout bon Provençal se paie à sa majorité, c'est au plus qu'il connaissait Beaucaire et cependant Beaucaire n'est pas bien loin de Tarascon, puisqu'il n'y a que le pont à traverser. Malheureusement ce diable de pont a été si souvent emporté par les coups de vent il est si long, si frêle et le Rhône à tant de largeur

à cet endroit que ma foi vous comprenez Tartarin de Tarascon préfère la terre ferme. et pourtant ……. Cocagne… il aimait les aventures. Un peu gras bedonnant il ne faisait que des cagades " en Français de Provence", Alphonse Daudet en avait fait un homme, burlesque, un héros, un peu grotesque, si bien que les Tarasconnais n'avait pas admis, de se reconnaitre dans ce personnage, lors du passage d'Alphonse Daudet à Tarascon ainsi que la présence de Mistral.
Alphonse Daudet écrivain Provençal avait l'art et la manière de décrire aussi dans ses recueils des personnes étranges expressifs… Ex : le curé de CUCUGNAN plein de Bon Dieux (expression pour frapper l'imagination) qui prêchait en ayant sa bouteille de vin rouge cachée, durant son sermon, et se désespérait d'avoir perdu ses ouailles… Les lettres de mon Moulin furent un grand succès.. La chèvre de Mr Seguin, la mule du Pape, le poète Mistral, En Camargue…et bien d'autres qui nous passionnèrent. Nous avons encore des expressions Provençales qui restent…Il pleut des capelans …on supposait que les pluies torrentielles étaient une malédiction comparables à la présence des curés..à cette époque.
Puis il y eut Frédéric Mistral né à Maillane lexicographe de langue Provençale qui écrivit MIREIO, ainsi que de belles citations, dont une : je chante une jeune Fille de Provence, dans les amours de sa jeunesse, à travers la Crau vers la mer. Humble écolier du grand Homère, je veux la suivre Mireille..Le mas de Micocoules
Ces poètes nous ont émerveillés.. La Provence Inspire….le soleil les personnages haut en couleurs, les expressions, le vent, la mer les paysages. Sources inépuisables d'inspirations.



Provence (Jean Michel)

Province de langue d'oc, c'est une terre où la charrue a enfoncé profondément son soc, liant ses hommes aux âmes fortes, à leur terre, dans l'espoir d'un regain.
Ici on est réservé derrière un paravent jovial car les pierres sont lourdes de secrets et forgent contes et croyances où chèvres et boules peuvent être d'or. Ermites et saints occupent les mêmes baumes se hissant là-haut où le ciel est plus pur,

où la marche est plus rude ! Cette terre est exigeante et riche d'essences mais l'eau y est rare, aussi précieuse que la vie.
On ne se dit pas les sources ici et les dracs habitent les fleuves. Dans l'éclatante clarté du jour et la pureté du ciel c'est de l'ombre dont il faut s'occuper, celle des anciens qui sont partis mais dont la lourde présence occupe les pièces sombres de maisons où les pierres témoignent encore.

Terre de cigales, c'est le chant de l'été dans tous les bois, sur tous les arbres. Chant d'un malheureux amour qui ne durera que quelques jours.

Moulins et voiles latines sont alliés du vent, souvent despote violent de ces espaces où il court librement pour épuiser sa fureur.

Combien loin est ce temps où les hommes avaient l'oreille du vent et l'adresse de la main.

C'est une terre
fertile qui inspire écrivains, peintres et conteurs. De Banon à Marseille, de Manosque à Arles, du Rhône aux rivages de la mer, tous sont venus domestiquer cette alliance particulière et exigeante de la lumière et de l'ombre, comme la vie ne va pas sans la mort.

Ne vous y trompez pas, que la partie soit de cartes ou de boules, l'affaire est toujours sérieuse et au bout c'est toujours l'honneur que l'on défend.

De quoi parfois se fâcher à mort, et même que des fois ça dure un moment.

La main de pierre (Annie)

Je le suivais, grimpant sur les rampes étroites reliant les restanques, au milieu des oliviers et du thym en fleur, accompagné par le bruissement des moineaux dérangés

Nous arrivions là où la mur saignait, là où la colline belle de ses raies empierrées s'offrait, docile, à la guérison .

Mon père posait sa brouette chargée de sa pelle, massette, pioche, cordelette, seau cabossé et s'approchait presque timidement de l'éventration

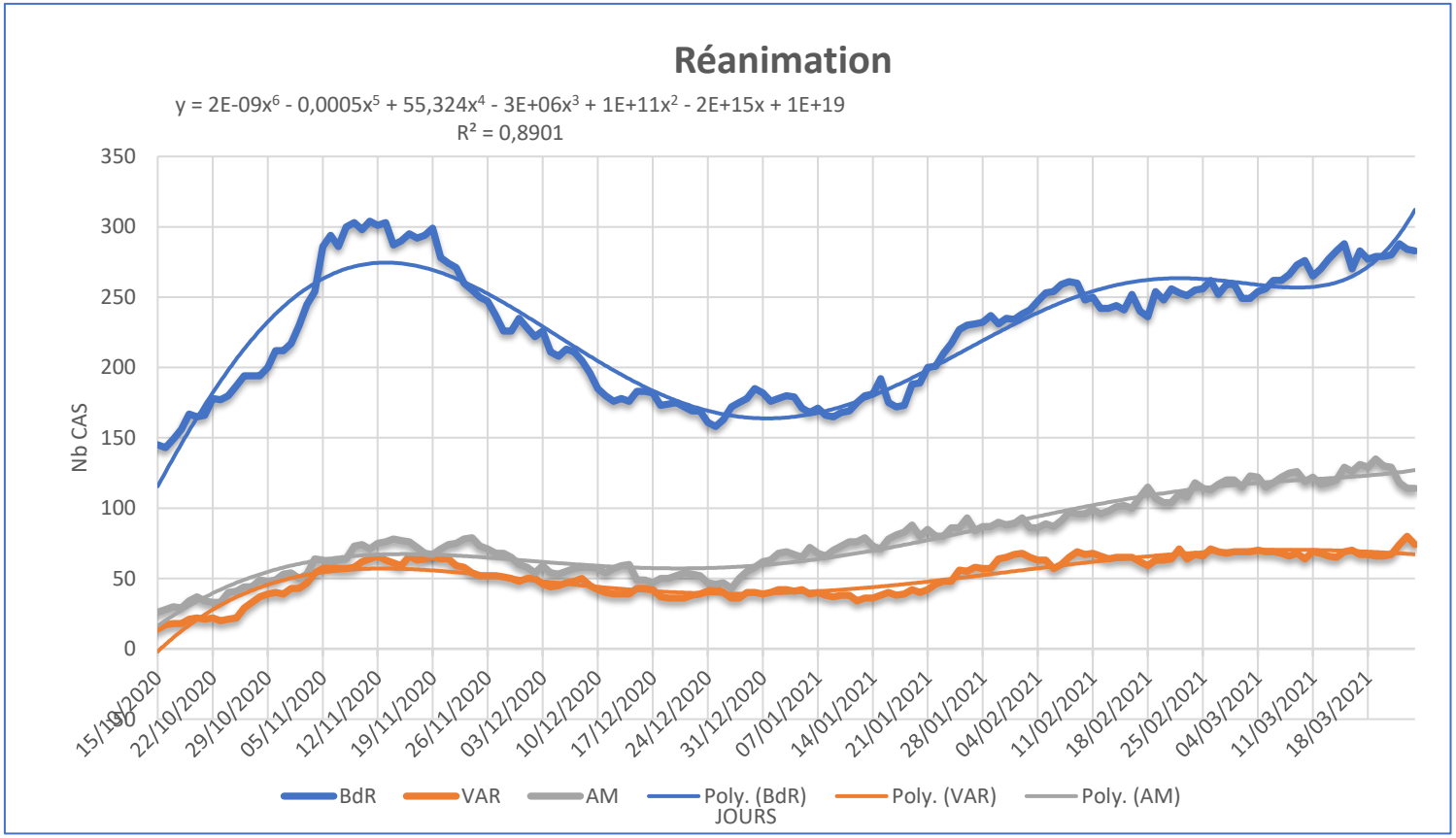
Son regard caressait la ligne de la fracture, il avançait ses mains pour les poser sur les pierres et là, je voyais le tout se confondre, les jointures de ses doigts épouser les callosités des blocs, ses mains devenant pierre.

Un léger sourire montait alors sur ses lèvres, il se redressait , la mesure prise, pour se diriger vers le tas extrait de l'effondrement du mur.

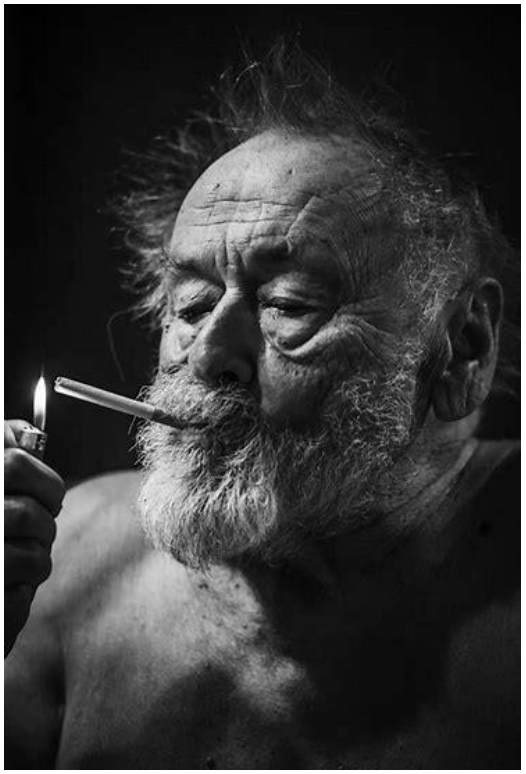
Effleurer, soulever, peser, appréhender les volumes, rejeter, et enfin caler la bonne pierre que sa massette tapotait légèrement faisant entendre le son clair du calcaire, pendant que je cherchais pour lui les plus petites écailles afin de jointer la muraille ou de placer les pierres de drain.

Peu à peu la blessure disparaissait, et la restanque reprenait de sa fierté, au milieu des odeurs de garrigue, même les oliviers s'en ressentaient mieux, comme si l'unité du lieu était enfin restituée.

Situation de la Covid 19



26 Mars 2021



La une à Jim Harrison (James Harrison).

Il disparait à 78 ans en 2016, laissant une ouvre considérable faite de poésie, romans, scénarios.

Les années passent. À part des poèmes et des reportages pour Sports Illustrated*, Jim n'a rien écrit. C'est finalement un accident,* ***la chute d'une falaise,*** *qui le réveille. Il entame la rédaction de* Wolf *et* d'Un bon jour pour mourir. *McGuane lui présente Jack Nicholson sur le tournage de Missouri Breaks. Une amitié naît. Harrison, qui n'a pas payé d'impôts depuis des années, est au bord du gouffre. Nicholson lui donne de quoi rembourser ses dettes et travailler un an. Il écrit alors* Légendes d'automne*, une novella publiée dans* Esquire *et remarquée par le boss de la Warner Bros qui lui propose une grosse somme pour tout écrit qu'il voudra bien lui donner. «Et voilà que le barjot borgne, cette brebis galeuse de poète à la noix émergeant de son déplorable patrimoine génétique, vient de toucher le jackpot.» (Extrait Figaro Culture)*

" La poésie n'est pas une obsession, mais une vocation. C'est une rivière dans laquelle tu sautes dès qu'on t'y appelle et tu passes ta vie à flotter au gré du courant. "

Fantasmagorie

Fantasmagorie, spectacles de lanterne magique, spectacles sans substance. Ils parvenaient à une expérience sensorielle complète avec bruit, encens, foudre, eau. Il viendra peut-être le temps où nous assisterons au théâtre météo, afin de nous remettre en mémoire la sensation de la pluie.

Je peux interrompre ...

Je peux interrompre la course
de la Terre. J'ai fait partir
les voitures bleues.

Je peux me rendre invisible ou minuscule.
Je peux devenir gigantesque et atteindre
les choses les plus lointaines. Je peux changer
le cours de la nature.
Je peux me situer n'importe où
dans l'espace ou le temps.
Je peux appeler les morts.
Je peux percevoir ce qui se passe sur d'autres mondes,
Au plus profond de mon esprit
Et dans l'esprit des autres.
Je peux

Je suis

Pourquoi je bois ?

Pourquoi je bois ?
Pour pouvoir écrire de la poésie.

Parfois lorsque tout est diffus
et que toute laideur s'efface
en un profond sommeil
Il y a un éveil
et tout ce qui demeure est vrai.
Tandis que le cœur est ravagé
l'esprit se fortifie.

Pardonne-moi mon père car je sais
ce que je fais.
Je veux entendre le dernier poème
du dernier Poète.

Un homme ratisse des feuilles

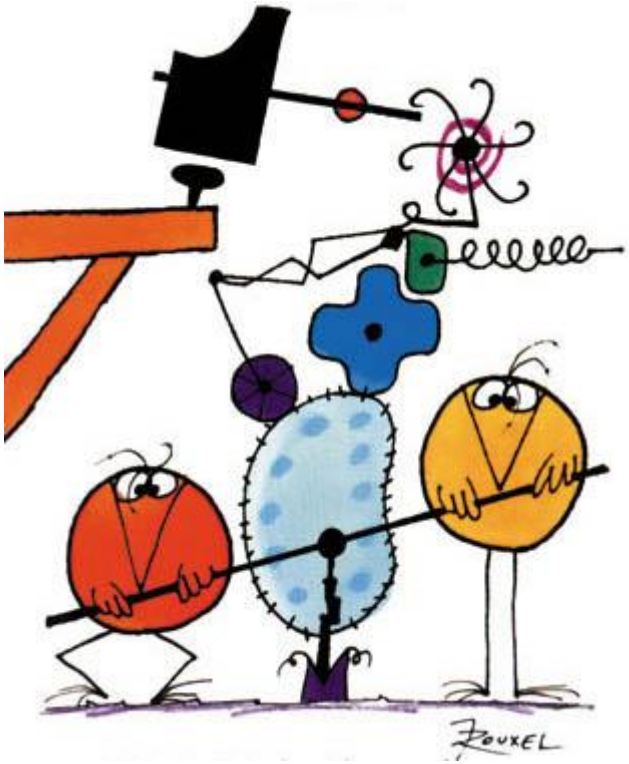
Un homme ratisse des feuilles
en tas dans sa cour, un monceau,
appuyé sur son râteau, il les brûle
absolument toutes.
Le parfum emplit la forêt
des enfants s'arrêtent et respirent
l'odeur qui, dans quelques années,
deviendra nostalgie.

FANTASMAGORIES ((Maurice Fombeure)

Les oiseaux boulus bourrus
Dans les cages de la pluie
Le hérisson regoglu
Qui se traîne et qui s'ennuie
L'avers luisant des talus
Les ruisseaux gorgés de nuit
La cheminée s'époumone
Les fées trottent en sabots
Gobelins roulent cerneaux
Dans les ruelles des automnes
Lutins au coeur d'anémones
Fadets secouent leurs grelots
Voici passer sur la route
Corbillard et gris chapeau
Houppelandé, lourd de doute
Monsieur de Serres-Cambot
Chef d'orchestre des grenouilles
Monsieur de Serres-Cambot
Chef d'orchestre des crapauds.

Fantasmagories (Claude)

Au ciel, les étoiles chahutent
Dans le tain du miroir
De la belle endormie.
Reflets, apparences,



Luisances, nitescences
Se disputent
L'illusion
L'illusoire
Discutent
Faux-semblants,
Moires, grimages, trucages
Invraisemblables images
Du féérique
Du chimérique
Du fantastique pouvoir

Du soir
Quand les paupières se ferment,
Quand le mystère s'épaissit.
Une comète
Errant au-delà des rivages
De la mélancolie
Jette son dévolu
Sur la belle ancolie,
Belle endormie
Depuis belle lurette
D'un bois ensorcelé
Au sort
Depuis longtemps scellé,
Belle qui dort
Entre ombres et lumières
Sans se soucier
De grimoires de sorcier
De griffes de sorcières.
Elle dort
Sa longue nuit d'encre
Fleurie d'éphémère
Et rêve fantasmagories
Alors qu'en cercles concentriques
Volent
Les corbeaux noirs
De la discorde.

Fantasmagories pascales (Jean Michel)

C'est sûr il a plu sur mon rêve.
J'avais bu trop de rosé rosée
Tout était mouillé !
L'herbe était tendre et drue.
Y broutait une tondeuse affamée
Qui ne put heureusement démarrer
Car discutaient vivement

Un lapin de Pâques affairé et un Fox-Terrier qui m'a flairé.
Tous deux rappliquèrent en quelques bonds
comme ils sautent à tous les repas
—Que faites-vous les bras tendus et ce chapeau ridicule sur la tête ? demanda le lapin inquisiteur.
—Je regarde s'il goûte on ne sait jamais ! répondis-je
—Encore un qui se plait à croire qu'il a plu ! commenta le lapin blanc et noir.
—Vous allez m'attirer des ennuis car je sème mes œufs !
—Vous avez l'air d'un drôle d'oiseau ! lui répondis-je.
—Il va y laisser des plumes ! aboya le chien frisé.
—Vous ! arrêtez de me chercher des poux dans la tête et chassez-moi les pies ! dit au chien le lapin courroucé.
—Vous n'en trouverez pas ! Ce n'st pas la saison des moissons ! lui dis-je gentiment.
—Je an'ai pas dit l'épi mais les pies en deux mots, même en trois car ce sont des fléaux.
—Vous voulez parler des pies qui fondent leur couvée au printemps ?
—Bien évidemment ! dit le cabot à mèches qui faisait le beau « et sans foyer ni enclume ! Ce serait criminel »
—Les pies ne sont pas prêteuses mais savent voler ! dit le lapin qui avait les dents longues.
Elles volent mes œufs et je n'y tiens pas !
—Si vous n'y tenez pas ce n'est pas grave finalement !
—Il ne comprend rien ! dit le chien bicolore qui avait mis ses lunettes.
—Les hommes sont souvent bêtes comme leurs pieds ! Vous chaussez du combien avec vos bottes ? demanda le rongeur en herbe.
—Du 44 ! C'est pour la chasse !
—Vous en tenez une bonne couche, c'est certain ! dit le lapin en reprenant son panier d'œufs.
—Je vais cacher ceux-là ! Milou vous surveillez !
Le chien frisé bicolore à lunettes se mit en arrêt et leva ses oreilles, il voyait mieux en écoutant.
—Moi je verrai où vous les mettez ! dis-je au lapin sauteur qui regardait sa montre.
—Vous ne risquez pas d'aller les chercher, vous êtes piquet ! Et un piquet ça ne bouge pas !
Il est vrai que je me sentais un peu raide aux jointures. Je mis ça sur le compte de l'alcool. Il ne faut pas trop en boire.
Le panier fut vidé et le lapin disparut dans son terrier pour en ressortir panier plein.
—Vous en avez encore pour longtemps ? Milou commence à baver, il doit avoir des crampes !
—Mais non, il est à l'arrêt ! Je termine rapidement.
—Attention de ne pas en casser, j'espère qu'ils ne sont pas en chocolat !
—Si justement ! Mais je ne les ai pas mis tous dans le même panier ! Milou c'est bon, nous allons pouvoir partir après ce panier.
C'est bientôt l'heure des enfants.
Ainsi furent pondus des œufs de partout, des grands et des petits, des noirs et des colorés, dans les herbes et les fourrés, sur mon chapeau et dans mes bottes.
—Et vous attendez quoi maintenant ?
—Les cloches !
—Un peu comme vous ! se pourlécha le chien à mèches bicolore à lunettes, ce qui fit rire le lapin blanc et noir. Ils disparurent dans le terrier l'un après l'autre. Je m'étonnai de la chose mais ce lapin devait avoir du chien finalement.

Brutalement on me sonna les cloches et ce fut ma fête.
—Réveille-toi ! Les enfants attendent de sortir au jardin. Les cloches sont passées !

Je retrouvai dans un épais brouillard mon petit monde tout excité.
—Ne reste pas en pantoufles et mets tes bottes, on dirait un épouvantail. C'est tout mouillé dehors.

Un épouvantail ! Le brouillard se dissipa d'un coup.
—Les enfants, attention au lapin à lunettes et au chien frisé !
—Papa voyons ça pond pas des œufs !

Fantasmagories (Mireille LC)

La raison déambule,

le néant stupide discute.

l'amour glougloute,

des pensées boueuses.

Aristocrate russe,

sensibilité d'un chêne,

arme de pirates.

Humanité parasite,

aime les arbres.

Psychanalyste émerveillé,

son module s'en va,

gloussement.

Un foulard sur la tête,

il surgit du néant,

de l'escalier.

On dine, on s'habille

splendeur,

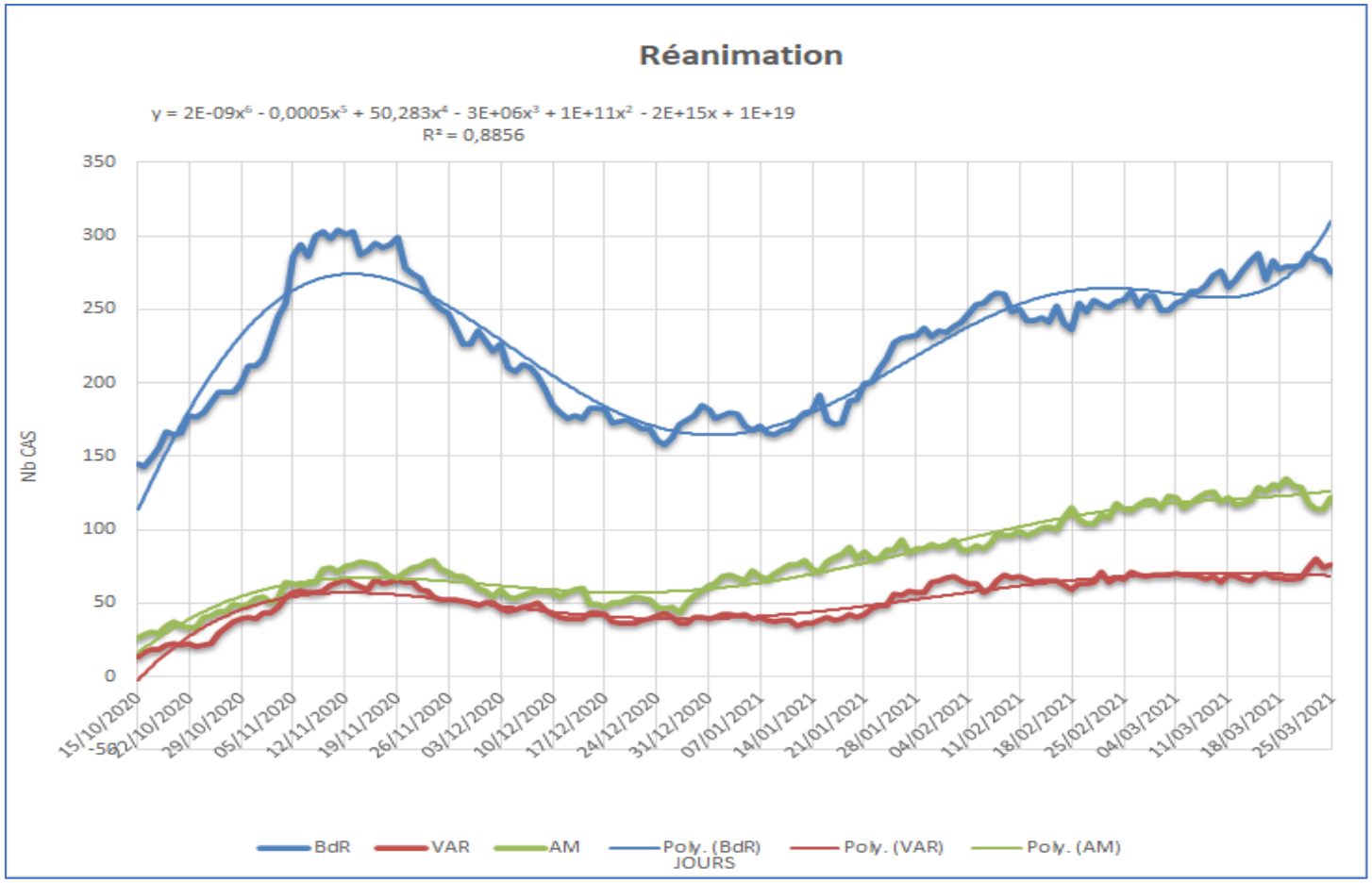
évanouissement.

congruences,

nombres congrus,

fou de chromosomes

Situation de la Covid 19



Samedi 27 Mars 2021

C'est le jour du bouleau, alors au boulot !

Pour ce jour un clin d'œil à Georges FRIEDENKRAFT né en 1945.

Neurobiologiste et chercheur au CNRS mais aussi poète à ses heures.

Métissage (Georges FRIEDENKRAFT)

Ils m'ont dit que tes mains seraient
Moitié sapin moitié rizière
Aussi pâles que les bouleaux
Aussi dorées que les volcans

Ils m'ont dit que tes dents seraient
Moitié tigre moitié panthère
Blanches et serrées comme un roc
Dures et bleues comme un couteau

Ils m'ont dit que tes yeux seraient
Moitié iris moitié jachère
Les bourgeons d'un saule amoureux
La ride fleurie d'un ruisseau

Ils m'ont dit tout cela ma douce
Moitié plaisants moitié sévères
Ceux qui voulaient figer de mots
Le caprice ailé de tes jeux

Mais n'en déplaise aux médecins
Aux savants et aux infirmières
Bébé tu es tout à la fois
Tigre et mouton, iris et chêne

Un petit peu du riz d'orient
Mais aussi le blé millénaire
Un petit peu de sapin blond
Mais aussi le bois noir des îles

Il n'est rien de plus chatoyant
Et je le sais comme ta mère
Que deux races deux horizons
Deux peaux deux sangs qui se mélangent

Enfant tu es tout à la fois
Ce qu'ils ont dit et le contraire

Il a œuvré également pour rapprocher l'Europe et l'Extrême Orient en poésie.
Il a écrit des haïkus que vous connaissez en tercet 17 (5 /7/5) mais il exite d'autres formes plus complexe.
Le tanka est un poème à forme fixe construit en deux parties, la deuxième venant comme réponse, ou relance, à la première; cette première partie est un tercet de 17 (5/7/5) syllabes et la deuxième est un distique de 14 (7/7) syllabes, ou vice versa. Si ces deux parties sont généralement écrites par un même poète, il n'est pas rare de voir des tanka écrits par deux poètes. Le tanka classique n'était pratiqué qu'à la Cour impériale; il est toujours considéré comme la forme la plus élevée de l'expression littéraire. Poème lyrique, exquis, raffiné, il explore des sentiments "nobles", tels l'amour, la solitude et la mort, selon un ensemble de règles des plus sophistiquées.

L'éclair est fugitif
Qui illumine les épis
Des rizières d'automne.

Même pour un instant aussi court
Je ne saurais t'oublier.

Enfin le renku est un poème construit sur une suite de tanka en chaînons successifs. Nous y reviendrons.

Pétales (Jean Michel)

Sur le Mont Fuji
Neigeront les pétales
De ma mémoire.

La Lune tient le compte
De ce que j'oublie.

Absence (Jean Michel)

Cristal son rire
Soleil bleu dans ses yeux
Souvenir d'aimer

Fragile comme la vie
Le bonheur s'est fissuré.

Renouveau (Jean Michel)

Au jardin d'hiver
Le narcisse a refleuri
Au frais de l'ombre.

Reviendront les mots heureux
Au duvet de nos plumes.

Tanka (Suzanne)

Dans la cheminée
Le bois couve ses éclats
Langues dentelées

Echos pétillants ou las
Tiède quiétude du chat

……

Le printemps tout fou
Eclabousse les feuillus
D'un vert tendre et doux

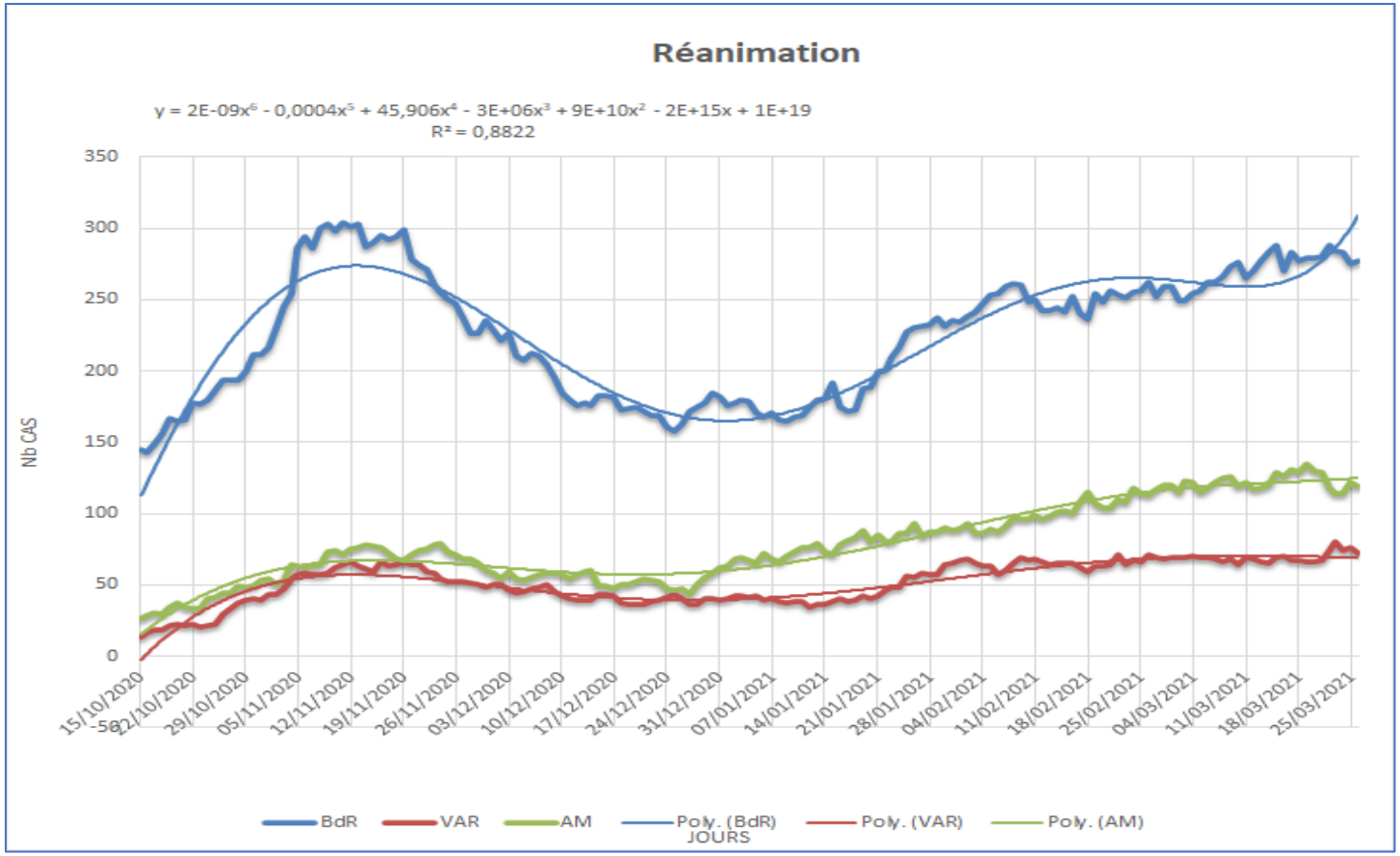
Sous les broussailles l'asperge
De mars enfin émerge

……

L'orchidée gracile
A enfilé son bel habit
De soie et rubis

Les chaudes journées défilent
Et ses fleurs chantent la vie

Situation de la Covid 19



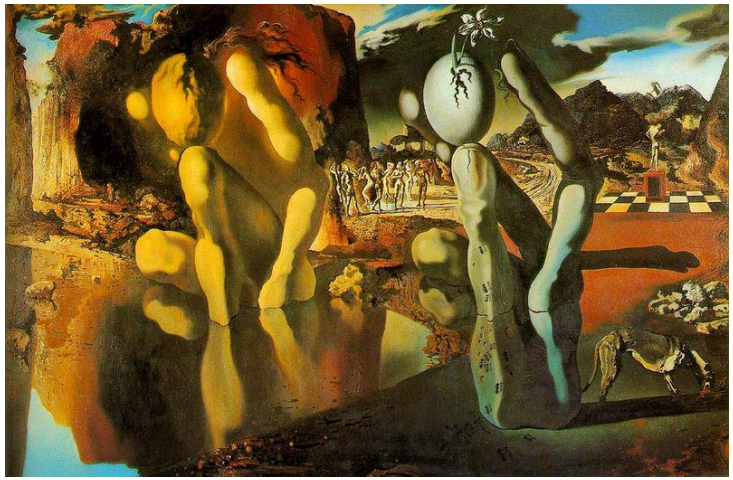
Dimanche 28 Mars 2021

Mois de Mars, mois des fous et des folies
Quand la Pleine Lune luit
Gardez-vous du loup
Qu'il ne vous croque d'un coup !
Garou

C'est le jour de la jonquille et des Rameaux

Jonquille, acrostiche (Guy RANCOURT)

J...aune comme le soleil la jonquille.
O...n la voit un peu partout dans les rocailles et parterres.
N…arcisse l'appelle-t-on parfois.
Q...ue tu es magnifique dans tes dentelles!
U...ne mini trompette se cache dans tes pétales.
I…mpossible d'imaginer le printemps sans ta présence.
L…égère et délicate, tu te balances au vent
L…aissant derrière ce déhanchement tant de grâce
E…t d'essences subtiles, toi la jonquille…



Peste ! (Jean Michel)

Lune d'équinoxe, lune printanière
Voici qu'aux Rameaux tu suspends ton réverbère
Ainsi de Pâques sa passion tu éclaires
Vois l'aveugle nuit sans vie où tous se terrent !

Dans la ville vide à l'heure des mourants
La cloche sonne des heures le triste glas
Dans la sombre ruelle s'enhardit un chat
Chasseur de rats pressés qui couinent sous sa dent.

Roule le chariot, corps et bras s'y balancent
La mort, dans la puanteur qui tous menace,
Fait sa moisson d'âmes gisant là sans un nom.

Suit le curé suant de fièvre et de terreur
Priant pour qu'ils obtiennent la paix du Seigneur
Sur sa croix Pâques l'a cloué, gloire à son nom.

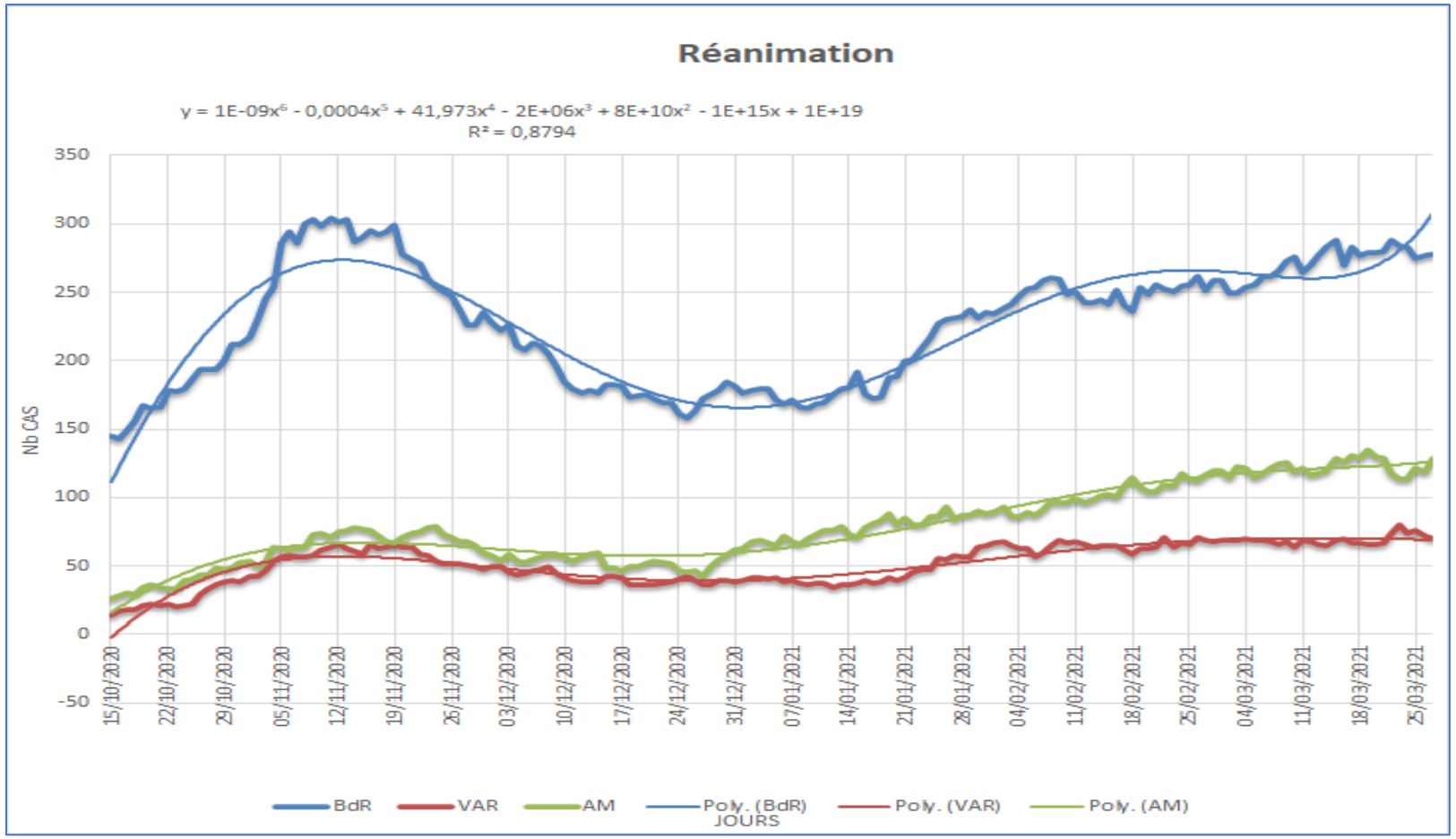
Narcisse, accroc ce type ! (Jean Michel)

Narcisse aimait bien les paris
A cet autre qui était au fond du puits, il dit
Rira bien celui qui ne sera pas pris
Car nous jouerons au dernier qui rit
Ils se regardaient tous deux, sur leurs visages pas un pli
Sérieux, les yeux dans les yeux, chacun l'autre épie
Soudain une crampe, des lombaires endolories
Et d'essayer de prendre une position moins avachie

Je voudrais changer d'appui !
Or l'autre jamais ne lui répondit !
N'entendez-vous pas ce que je vous dis ?
Question que l'autre lui posait aussi mais que point il ne comprit !
Un drôle de type quand même pour vivre ainsi
Il doit être trempé de jour comme de nuit !
La peine de voir l'autre prisonnier de son puits
Lui fit verser une larme qui en troubla le poli
Et il entendit l'autre lui dire « Perdu, car aux larmes tu as ri ! ».

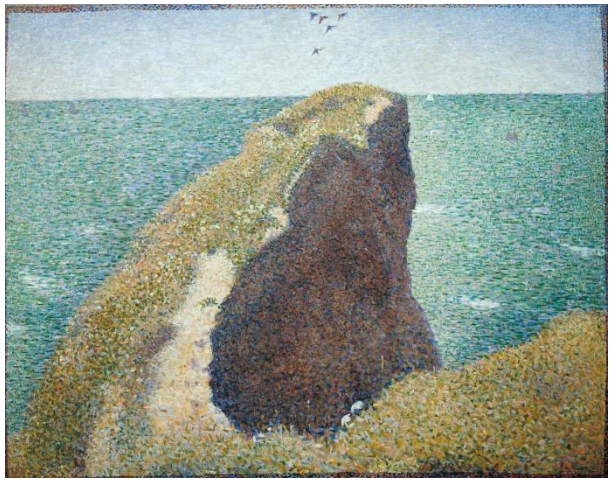
Ainsi Narcisse à son piège fut finalement pris
Mais l'Olympe, ému, une fleur lui fit
Et au printemps commanda qu'elle soit fleurie
Narcisses et Jonquilles depuis s'en trouvent ravis.

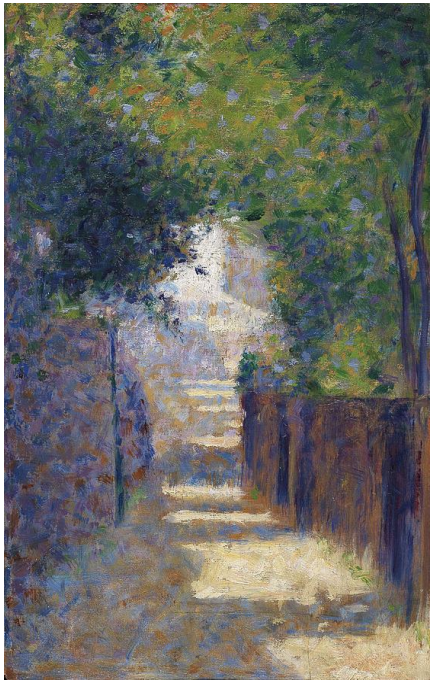
Situation de la Covid 19

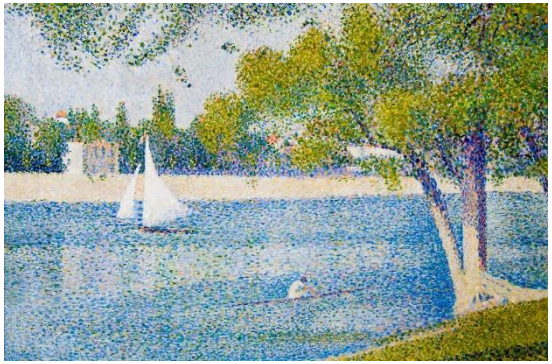


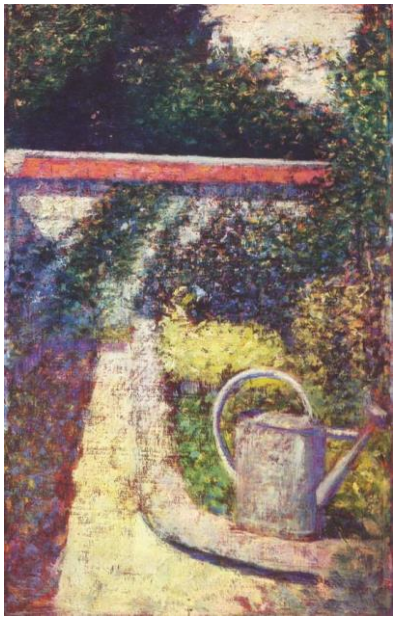
Lundi 29 Mars 2021

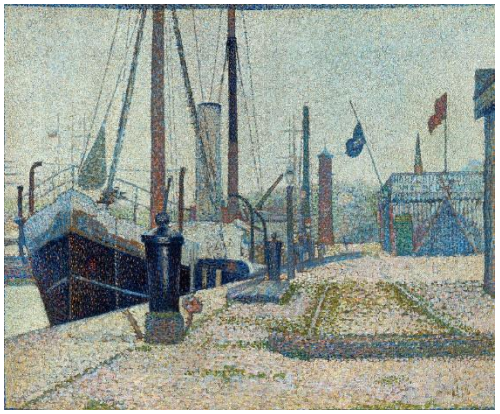
Le peintre Georges Seurat disparait en 1891. Il est connu pour avoir initié la technique du divisionnisme (pointillisme) qui inspirera nombre d'artistes ensuite, fondant ensuite le mouvement controversé des impressionnistes.











Propositions :

.Développer à partir d'un ou plusieurs tableaux de Seurat.

. Entrainement au tanka (voir plus haut).

Je vais essayer d'introduire des règles précises, pour l'heure nous écrivons de manière libre haïku et tanka, et c'est déjà ça !

Essayez de construire des tanka à partir d'un tableau en respectant les consignes : tercet en 17 nomes et distique en 14 nomes.

Il faudra également donner un titre au tanka (bien qu'il se suffise à lui-même, normalement il n'y a pas de titre) pour dire à quel tableau il se raccroche.
(C'est le côté éditorial pour le lecteur et le concepteur du journal afin de s'y retrouver)
Séparer pour l'instant tercet et distique (après on enlèvera la séparation).

Précisions : (on rajoutera progressivement les règles de base)

Règles simples :

.Nous compterons pour simplifier **en pied/syllabe** plutôt qu'en **nome/son.**

.Pas besoin de rime, ni de ponctuation, une majuscule au début.

Règle plus complexe :

.A l'intérieur d'un vers, le E final d'un mot :
***est muet (ou s'élide)** devant une voyelle :*

*Dans/ l'ât/**re où**/ le/ bois/ pé/tille (7 pieds)*

***se prononce** devant une consonne : Ba/si/lic/ ent/**re**/ les/ dents*
accompagné des marques du pluriel -s ou -nt (ou du féminin -e) se prononce et donc compte toujours pour un pied, quoi qu'il précède :

*Les/ meubl/**es**/ a/né/an/tis (7 pieds)*

A la fin d'un vers, le E final d'un mot :
***ne se prononce jamais** et cela même s'il porte les marques du pluriel ou du féminin :*

*Un/ pru/nier/ s'a/**vance**" – (5 pieds)*

L'exercice n'st pas des plus simples et la métrique vous fera parfois oublier l'inspiration et l'usage correct des règles grammaticales. Il suffira de laisser mariner dans leur sauce et d'y revenir plus tard.

Vous pouvez corriger vos tanka précédents en fonction de ces règles maintenant établies, en attendant les autres !

Renouveau (Jean Michel)

Au jardin d'hiver
Le narcisse a refleuri
Au frais de l'ombre.

Reviendront les mots heureux
Au duvet de nos plumes.

Renouveau (Jean Michel)

Au jardin d'hiver
le narcisse a refleuri
au frais de l'ombrage

reviendront les mots heureux
au duvet de notre plume

Pétales (Jean Michel)

Sur le Mont Fuji
Neigeront les pétales (impersonnel, troisième personne)
De ma mémoire. (élision)

La Lune tient le compte (élision)
De ce que j'oublie.

Pétales (Jean Michel)

Sur le Mont Fuji
neige les frêles pétales
de mes souvenirs

la Lune retient le compte
de ce que j'oublie

Absence (Jean Michel)

Cristal son rire (métrique)
soleil bleu dans ses yeux (métrique)
Souvenir d'aimer

Fragile comme la vie
Le bonheur s'est fissuré.

Absence (Jean Michel)

Pur cristal son rire
soleil au bleu de ses yeux
souvenir d'aimer

fragile comme la vie
le bonheur s'est fissuré.

Mal-être (Jean Michel)

Il est une nuit
où le ciel est de suie
aucun feu n'y luit

parfois l'âme s'y enferme
là se tapit le remords

Un tapis Persan (Mireille)

Le printemps s' installe,
pavots "feu "des champs,
château dans la brume,
de rouge s'éclaire.
printemps qui salue.

Feuillus sont les arbres
château de ma mère,
oh ! sort de l'ombre
de l'hiver rude
le jour, émerveille.

Violette (Antoine)

Vespérale ou matinale
Intense est sa fragrance
On respire avec bonheur
Le parfum de la modeste fleur
Et notre souvenir se ravive
Te souviens-tu, nous étions sur la rive
Tu t'appuyais sur mon épaule
Et lentement ma main te frôle.

La dent et l'océan (Jean Michel)

Dent de dur granit
croule sous l'assaut des vents
lasse d'un vieil âge

le temps toujours vient à bout
du plus puissant des colosses

Chemin de la vie (Jean Michel)

Dans la haie l'oiseau
te dit le nid bien caché
et l'œuf si fragile

les sables de notre vie
nul n'en connait tous les grains

Tout est dans tout (Jean Michel)

L'arbre est toujours là
il a vu tant d'eau passer
qu'il oublie la pluie

la source ne serait pas
sans les orages d'été

Ronds dans l'eau (Jean Miehel)

00

Des rires mouillés
corps offerts à la chaleur
soleil de l'été

sur la berge un dormeur
une carpe a sauté

Hardi les gars (Jean Michel)

Chalutier à quai
la chaudière endormie
voiles rangées

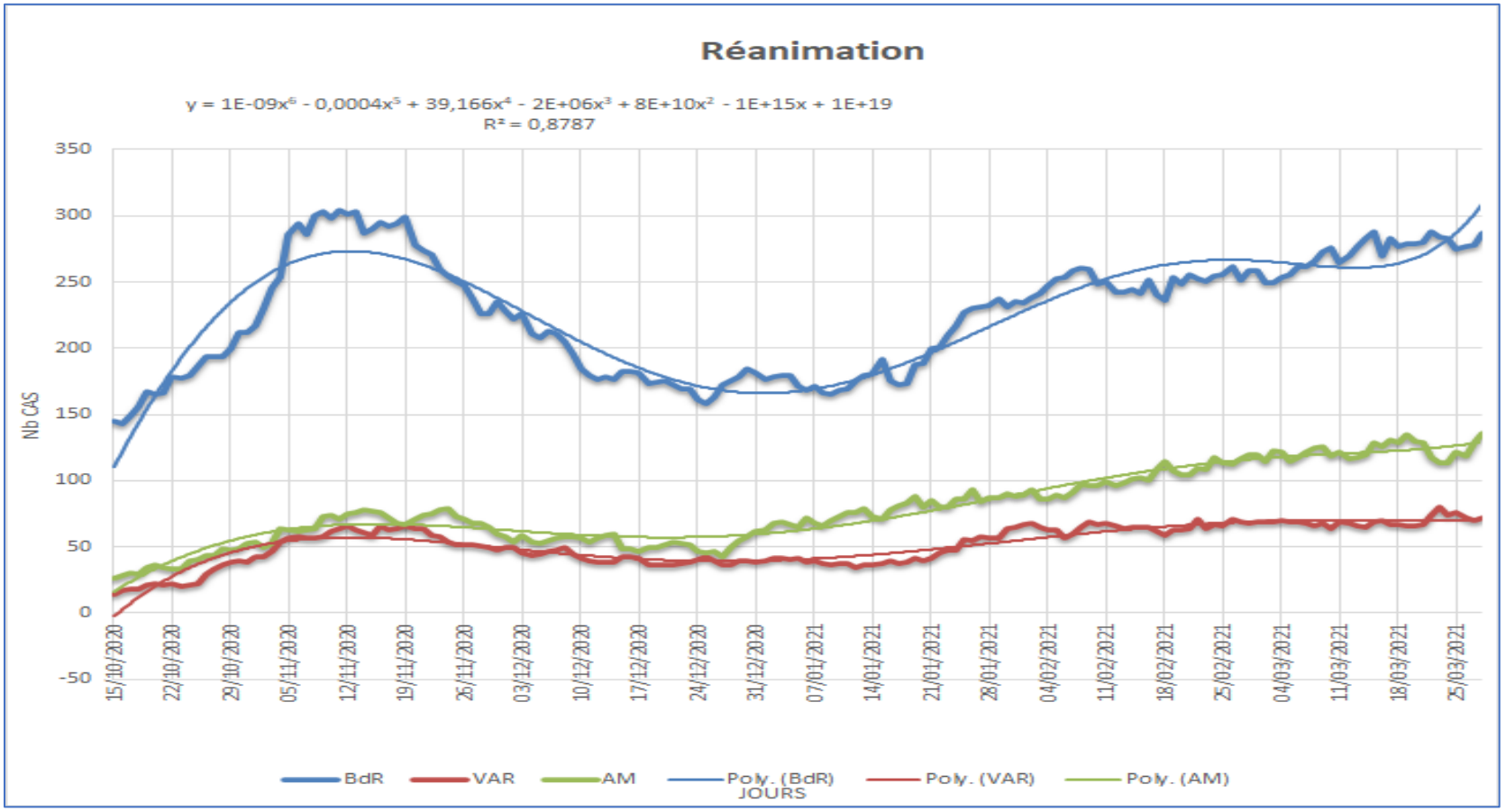
Des hommes boivent leur coup
Ce soir la grande marée

Pause déjeuner (Jean Michel)

Elle l'a servi
Vin frais et fraises sucrées
Senteur de glycine

L'arrosoir est désœuvré
Le jardin aura tout bu

Situation de la Covid 19



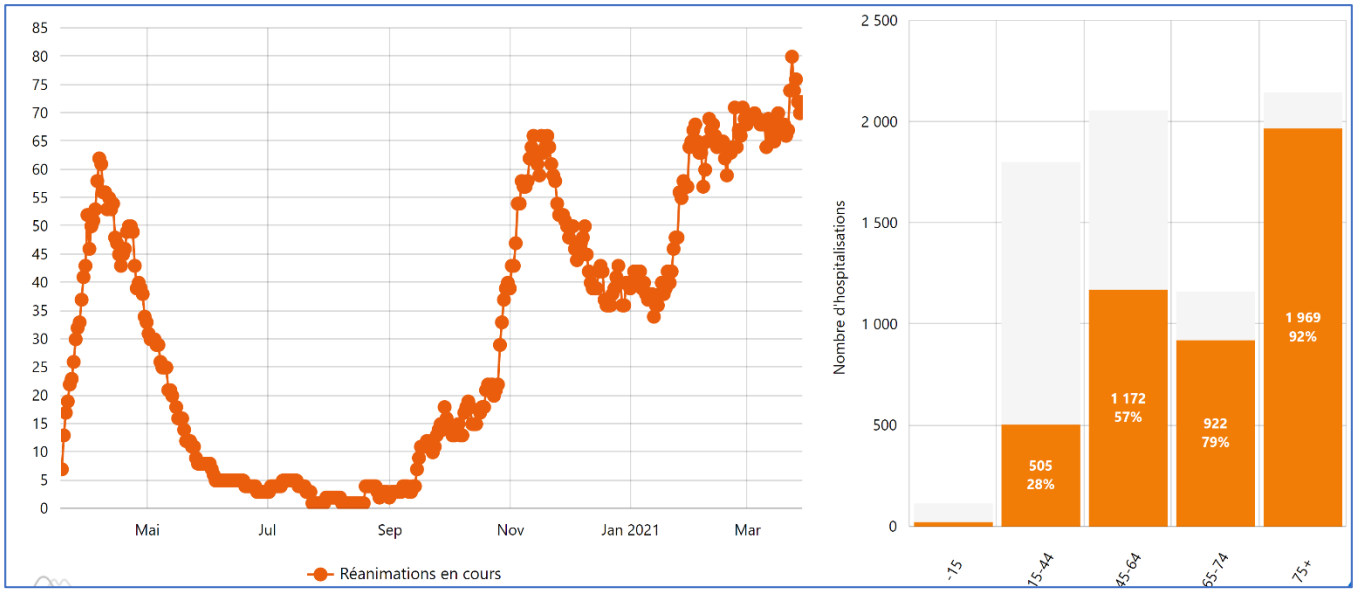


Figure 1Accueil en réanimation. VAR (en gris hospitalisation)

423.16

Taux d'incidence - Ce taux correspond au nombre de tests virologiques positifs pour 100 000 habitants sur une semaine glissante.

Chiffre au 25 mars 2021

0.99

R0 - Ce nombre correspond au taux de reproduction du virus, cest-à-dire le nombre de personnes contaminées pour chaque malade.

Chiffre au 25 mars 2021

8.94 %

Taux de positivité des tests virologiques (RT-PCR) - Ce taux correspond au nombre de tests positifs sur une semaine par rapport au nombre de tests réalisés.

Chiffre au 25 mars 2021

116.1 %

Taux d'occupations des lits de réanimation/SI/SC - Ce taux correspond au nombre de lits de réanimation occupés par les patients atteints du COVID-19 sur la capacité initiale en réanimation.

Chiffre au 28 mars 2021

Mardi 30 Mars 2021

Honneur à Verlaine né en 1844. Tout le monde le connait, du moins quelques uns de ces poèmes ! J'ai choisi des poèmes centrés sur l anature avec un développement émotionnel, un peu ce que font les tanka.

Collage numérique JMR 1

Clair de lune (Verlaine)

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Marine (Verlaine)

L'Océan sonore
Palpite sous l'oeil
De la lune en deuil
Et palpite encore,

Et que chaque lame,
En bonds convulsifs,

Le long des récifs
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
Où l'ouragan erre,
Rugit le tonnerre
Formidablement.

Photo 3 Rudent Vianeey

L'heure du berger (Verlaine)

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse, la prairie
S'endort fumeuse, et la grenouille crie
Par les joncs verts où circule un frisson ;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leur spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit.

Dans l'interminable ennui de la plaine (Verlaine)

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Comme les nuées
Flottent gris les chênes
Des forêts prochaines
Parmi les buées.

Le ciel est de cuivre

Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la Lune.

Corneille poussive
Et vous, les loups maigres,
Par ces bises aigres
Quoi donc vous arrive?

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable

Propositions :
.utiliser un des thèmes pour écrire un poème ou de la prose
.Partir d'un des quatrains de Verlaine et le compléter par un ou plusieurs quatrains à votre main.
.faire la condensation d'un des poèmes de Verlaine dans un tanka.

Règle complémentaire pour le tanka :
.le distique pourra venir avant le tercet, donc en début.
.on supprimera désormais l'espace entre le tercet et le distique.

L'une rouge(Antoine)

L'une rouge, qui domine la plaine
vois je parodie Verlaine
va dire à l'amante traîtresse
que mou cœur se confond en détresse

Il suffirait, que d'un simple sourire
elle arrête le mal , qui déchire mon cœur
mon âme alors n'aurait plus de rancœur
je n'aurais plus de raison à vouloir la maudire.

Un simple billet doux me plairait d'avantage
qui me dirait ainsi, cet amour qu'on partage
oui, il est bien réel, je ne l'ai pas rêvé
mais ce faeux billet n'est jamais arrivé.
(les oiseaux de l'île saint Louis nous sifflaient des vers de Verlaine sur la Seine.)

Dans l'interminable ennui de la plaine (Jean Michel)

Monotone plaine
Tout n'est que neige sans fin
Quelques arbres noirs
Les loups hurlent à la lune
Neige et ciel sont de sang.

Coup de foudre (Jean Michel)

Tandis qu'un éclair
Brutal et sinistre
Fend le ciel de bistre
D'un long zigzag clair,

Elle a frémi et s'installe sa peur
Les secondes, trop brèves,
S'égrènent, puis la clameur
Immense qui soudain s'élève.

L'orage l'a trouvée, elle le sait
De lourdes gouttes lacèrent le toit
En folles sarabandes sèment l'émoi

Devra-t-elle revivre l'insoutenable passé ?

Ce jour qui ne fut qu'une nuit de feu
Pleine de fureur, de bruit et d'éclairs
Venue, brutale, effacer le ciel bleu
Alors qu'au champ son homme s'affaire.

Cette faux qu'il aiguisait
Alors qu'elle liait la gerbe sur le pré
Et puis cette immense lueur tout près
Et l'homme à terre qui maintenant gisait.

Ne restait qu'une odeur de soufre et de brûlé
La faux disparue, bras et jambe calcinés
Elle accourt vers ce corps désarticulé
Que la foudre avait pris comme un tronc déraciné.

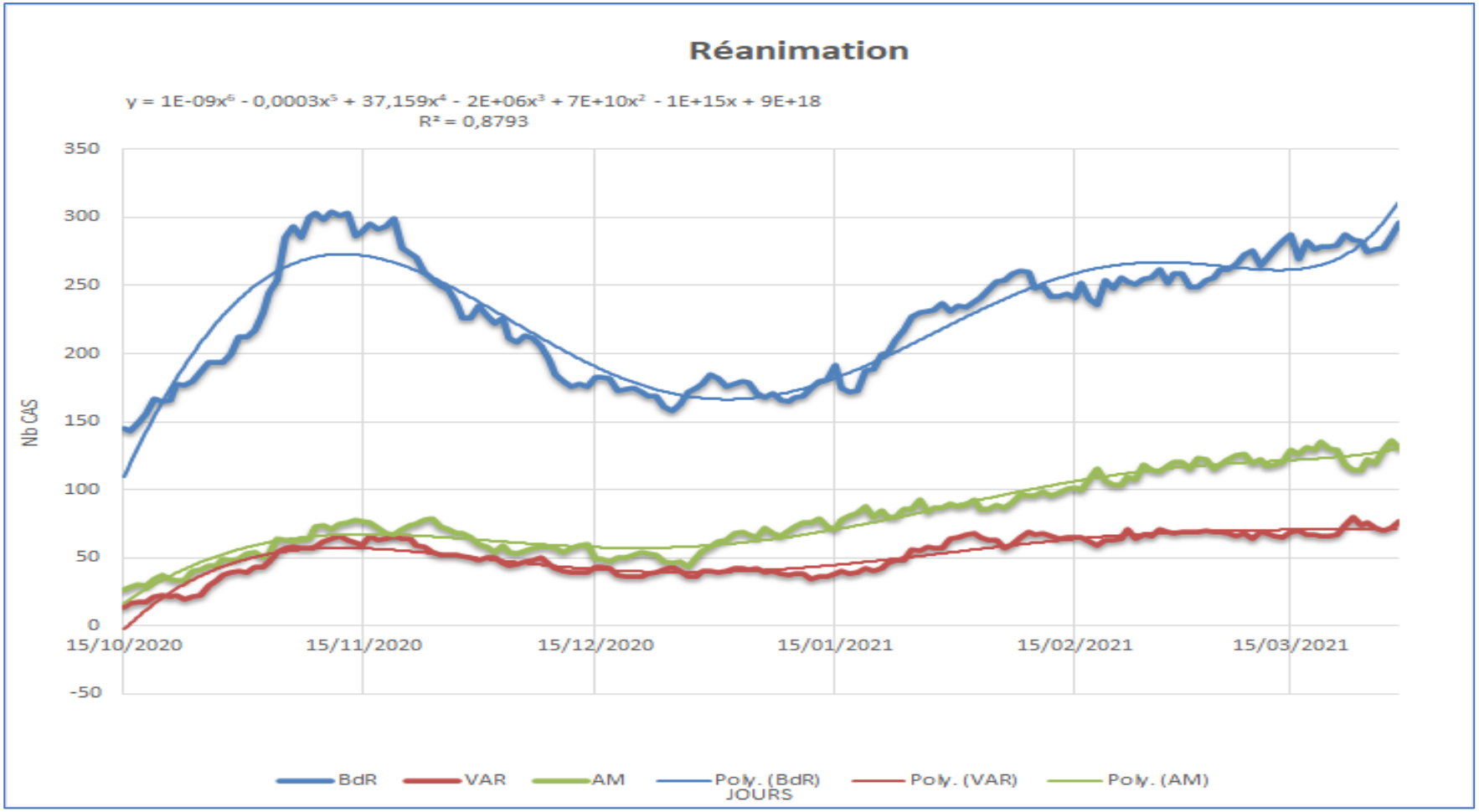
Elle était restée là, criant aux nuées
Sa haine et son désespoir, insensible
Au déluge et aux clameurs terribles
Qui du ciel maintenant se ruaient.

Mais elle était revenue ce soir encore
Qu'importe si sa pauvre âme elle emporte
Elle saura au tréfonds puiser l'ultime réconfort
Elle n'aura pas sa peur, elle sait être la plus forte.

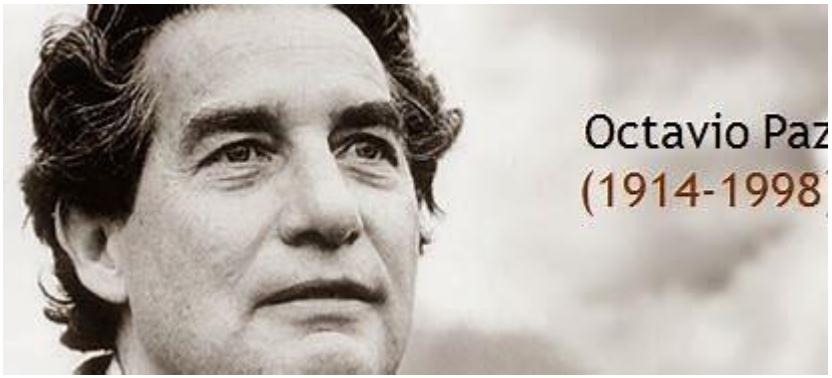
Torrent orageux..(Mireille LC)

Tout est peuplé, de fabuleux joyaux
Le torrent bleu, tumultueux, s'endiable,
le ciel s'est fondu en eau.
Les arbres trempés, tremblent.
Terre, soleil, belle et douce nature,
l'orage a grondé, l'eau , joue.
L'air exhale des gouttelettes si pures.
les tourbillons secoués de remous.
J'ai longtemps habité des rêveries
au milieu de décors capricieux.
Le torrent s'est enfui sans bruit,
j'ai touché un été malicieux.

Situation de la Covid 19



Mercredi 31 Mars 2021



Octavio Paz nait en 1914. Son œuvre est considérable et il recevra la prix Nobel en 1990.

Il écrit en espagnol, de longs poèmes en particulier. Il est toujours complexe de traduire en une aitre langue le rythme, les sonorités, le souffle, propres à une langue.

J'ai choisi quelques poèmes courts traduits pour illustrer une partie de sa poésie qui saura s'évader su conformisme et de la rigidité de la forme.

Vous noterez aussi qu'il a traduit en espagnol la poésie japonaise de Bashô (1644-1694) « Les sentiers d'Oku » introduits par des haïkus.

COMME ON ENTEND LA PLUIE

Écoute-moi comme on entend la pluie
ni attentive ni distraite,
les pas légers de la bruine,
l'eau dissoute en air, l'air tissé de temps,
le jour n'en finit pas de s'en aller,
la nuit n'est pas vraiment venue,
figurations du brouillard
à l' angle de la rue,
figurations du temps
au tournant de cette pause,
écoute-moi comme on entend la pluie,
sans écouter, écoute-moi parler
les yeux ouverts sur l'intérieur,
assoupie, chaque sens en éveil,
il pleut, des pas légers, rumeurs de syllabes,
l'air et l'eau, paroles qui ne pèsent :
ce que nous étions, ce que nous sommes
les jours et les années, cet instant même,
temps qui ne pèse, lourde peine,
écoute-moi comme on entend la pluie,

ÉCRIT A L'ENCRE VERTE

L'encre verte éveille des jardins, des forêts, des prés,
des feuillages où chantent les lettres,
des mots qui sont des arbres,
des phrases qui sont de vertes constellations.

Laisse mes paroles descendre, te couvrir
comme une pluie de feuilles sur un champ de neige,
comme la statue sous le lierre,
comme l'encre sur cette page.

Bras, taille, gorge, seins,
le front pur comme la mer,
la nuque, forêt d'automne,
lèvres mordillant un brin d'herbe.

Ton corps se constelle de signes verts
comme le corps de l'arbre.
Que t'importe cette petite cicatrice lumineuse :
regarde le ciel — son vert tatouage d'étoiles.

Tes yeux.

Tes yeux sont la patrie de l'éclair
et de la larme,
silence disert.

Tempêtes sans vent, mer sans vagues,
oiseaux prisonniers, fauves dorés endormis,
topazes impies comme la vérité.

Automne dans une clairière où la lumière chante à l'ombre
d'un arbre, et où toutes les feuilles
sont oiseaux,
plage que le matin rencontre constellé d'yeux,
panier de fruits de feu,
mensonge nourricier,
miroirs de ce monde, porte de l'au-delà,
pulsation tranquille de la mer à absolu cillant,
midi,
désert de glace.

C'est le jour de la Pervenche !

LA PERVENCHE (Alphonse de LAMARTINE)

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris,
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris

C'est dans un sentier que se cache
Sous ses deux bords de noisetiers,
Où pleut sur l'ombre qu'elle tache
La neige des blancs églantiers.

L'ombre t'y voile, l'herbe égoutte
Les perles de nos nuits d'été,
Le rayon les boit goutte à goutte
Sur ton calice velouté.

Une source tout près palpite,
Où s'abreuve le merle noir,
Il y chante, et moi j'y médite
Souvent de l'aube jusqu'au soir.

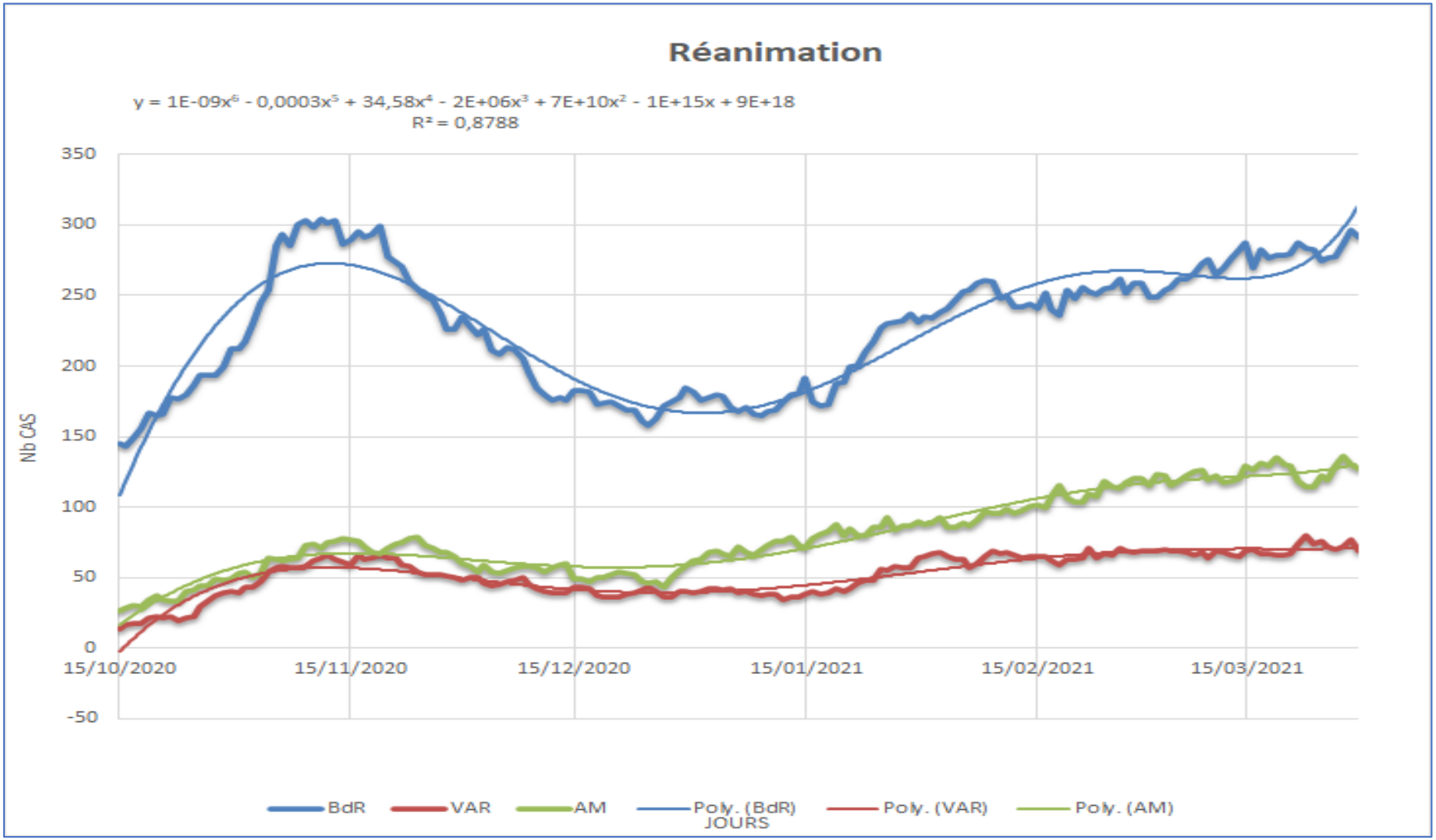
Ô fleur, que tu dirais des choses
A mon amour, si tu retiens
Ce que je dis à lèvres closes
Quand tes yeux me peignent les siens !

Propositions : illustrez un parmi les thèmes suivants

.écrire à l'encre verte
.dans le bleu de tes yeux
.dialogue de fleurs au jardin entre une pervenche et une rose
.dormons sous la pluie
.Automne dans une clairière où la lumière chante à l'ombre

Pour les gourmands, ne vous limitez pas.

Forme libre.

Tant qu'à faire, essayez le tanka.

Situation de la Covid 19